

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

[L']économie politique patronale, Traicté de l'oeconomie politique [Document électronique] : dédié en 1615 au Roy et à la Reyne mère du Roy / par Antoyne de Montchrétien ; [éd.] par Th. Funck-Brentano

AU ROY ET A LA REYNE MERE DU ROY

p1

Majestez tres chretiennes,
ce discours qui prend plus sa qualité de la verité que de l' artifice et qui, comparé avec son utilité, se trouvera, je m' en assure, plus court qu' il ne semble, vous est dedié en commun, d' autant qu' il vous appartient également. Car, d' un costé, il n' est point permis à l' homme, de separer ce que Dieu, la nature, et l' affection ont si étroitement conjoint. Et, de l' autre, il semble necessaire, que, comme pour mesmes occasions vous participés à mesmes soings, on vous adresse aussi mesmes advis touchant le bien de vos subjects et le repos de vos personnes sacrées, puis qu' ainsi est que vous les daignez recevoir gracieusement de la main de ceux qui voüent à vostre gloire et à l' augmentation de leur patrie, tout ce que Dieu a mis en eux d' action, de pensée et de

p2

parole. Pour mon particulier, c' est avec une tres-devotieuse revérence que j' aproche de vos majestez, avec une reconnoissance tres-sincere que le commandement est à vous et à nous l' obeissance, que vostre seule autorité comprend en soy souverainement la puissance de tous magistrats, tant pour ordonner que pour regir, et qu' il ne nous appartient point de mettre la main à l' arche pour la redresser. ... à la verité, il nous est facile de connoistre le desordre : car nous le voyons et le sentons ; mais il

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

ne nous est ni loisible ni possible de le reparer. Il nous doit estre permis de souhaiter la meilleure forme de gouvernement ; car tout nostre bon-heur dépend de là : mais nous ne sommes point capables de la concevoir telle qu' elle doit estre. Tant de testes n' auront jamais une seule et conforme opinion, requise principalement en ce subject. Si chacun avoit liberté d' eslire ce qui luy semble bon, outre la confusion qui en naistroit, on obtiendrait le moins ce qu' on desire le plus. Policlète, sculpteur insigne, fit en mesme temps deux statuës ; l' une selon les diverses fantasies du peuple, l' autre selon les règles de son art. Pour la première, il transpozait et changeoit tousjours quelque chose à la veüe et par l' advis d' un chacun : mais il amena l' autre au point de sa perfection par la conduite de son propre jugement. En fin, venant à les exposer au public, et l' une estant en admiration à tout le monde, mais l' autre ne servant

p3

que de risée et de moquerie : " celle-là que vous blâmez ainsi, dist-il, est vostre, et celle-cy que vous loüez tant est mienne. " si la nature des desordres où nous vivons maintenant, portoit que vous fissiez deux reformatiions differentes, l' une à l' appetit du commun, et l' autre par les vrayes maximes d' estat et de police, que l' usage des affaires vous apprend, je ne doute point que le semblable n' arrivast. Laissant donc à part les imaginations du vulgaire, travaillez seulement à vostre chef-d' oeuvre, et de vous mesme. Car tout ce qui ne part pas d' un conseil uniforme est plain de turbulence en son action, et en sa fin de difformité. Ce qui reste pour nostre regard, c' est de contribuer, puisque vous le permettés, ce que nous avons de meilleur, tant en science qu' en experience, à l' enrichissement de vostre raison, afin qu' estant appliqué par un seul discours et mesme jugement à la fabrique de l' ouvrage, le tout reüsisse à la gloire immortelle de vos majestez, au bien de vos subjects en général et de chacun en particulier... nous esperons de vos majestez qu' elles feront admirer leur industrie et suffisance politique en ce nouveau retablisement de choses et d' affaires, ne ménageant pas seulement à propos les bons et salutaires advis qu' elles reçoivent

p4

tous les jours de leurs subjects et plus fidelles
serviteurs, mais suppléant encore de propre mouvement
et connoissance particuliere, à toutes leurs
obmissions. Le sénat romain, comme nous recite
Tite-Live, ordonna sans en estre requis que les
gens de guerre, qui n' auroient point de solde
auparavant, seroient entretenus aux frais du public ;
ce que le peuple ayant entendu, il courut au palais
pour le remercier, et, baisant les mains des senateurs,
leur disoit humblement qu' à bon droit ils estoient
leurs peres de leur octroyer ce a quoy ils n' avoient
jamais pensé, ce que leurs tribuns ne leur avoient
jamais demandé. Les gratifications et remerciements
des provinces de ce royaume ne seront pas moindres
en vostre endroit, quand elles reconnoistront
que vous appliquez aussi vostre royal entendement
à la recherche de l' utilité publique, outre laquelle,
pour dire vray, toute fruition d' aise ne vous doit
estre qu' acçession. Le bien est d' autant plus agreable
qu' il estoit moins attendu. Nos voeux et nos desirs
ne sont pas la mesure de celuy que vous nous pouvés
faire ; mais vostre bonne volonté, laquelle nous
croyons estre infinie envers vostre peuple et, par
consequent, les effects d' icelle à l' advenir,
incomprehensibles. C' est ce qui m' a premierement
convyé de mettre la main à cet ouvrage, puis de le
venir offrir aux pieds de vos majestez, avec
supplication

p5

tres humble de le recevoir, comme un temoignage
de l' affection que je porte à vostre service et au
bien de ma patrie. Si vous daignez prendre la peine
de le vous faire lire, honneur que je me suis promis
en l' écrivant, vous y remarquerez comme la France
est aujourd' huy ce grand platane, auquel se comparoit
Themistocle, où tout le monde se jette à couvert,
et puis, s' en allant, en rompt et emporte quelque
branche ; que, combien qu' elle soit fertile et
abondante en toutes sortes de biens et de commodités
plus que pays de la terre, la vie y est toutefois
renduë aussi mal-aisée à plusieurs comme s' ils
habitoient dans les chaudes arènes de l' Affrique ou
dans les glaces poignantes de la Scythie ; que jadis
elle a esté toute arrosée des sources qui sont icy
ouvertes et découvertes, mais que, depuis quelque
temps ayant esté méprizées, ce n' est pas merveille
si l' on en void tarir les ruisseaux ; que les hommes
qu' on estime les plus heureux y vivent en une noble
misère ; que les autres, qui sont nés à la peine et au

travail, si vos majestez n' y pourvoient, s' en vont
seulement riches de pauvreté ; quoy que d' ailleurs
les moeurs de tous indifferemment soient corrompuës
par l' admiration des richesses, et que le plus
énorme vice y trouve femme et la vertu à peine ou
se marier. Que vos majestés au reste, ne negligent
point, s' il leur plaist, de le voir, pour la petitesse
des choses qui semblent y estre traictées. à la vérité,
les principes que je propoze, ne sont pas des plus
apparens et magnifiques ; mais une chose puis-je bien
asseurer que, si vous leur donnés moyen d' uzer de

p6

leur progrès, ils s' augmenteront bien tost et
deviendront tres-grands à la fin. Ces arbres de
grosseur admirable, où les oiseaux bastissent leurs
nids, et qui font ombre aux passans et aux troupeaux, se
procréent ainsi de fort petites semences. Ainsi un
peu d' eau nourrit les herbes, les fruicts, et les
fleurs. Ainsi les menuës et gratieuses pluyes qui
tombent en esté, apres une grande ardeur, donnent un
amoureux rafraichissement à la terre alterée, d' où
s' engendrent de rechef les fécondes vapeurs qui
l' arozent et fertilisent. Mais, comme pour les attirer
en haut la force et la chaleur du soleil y sont
requisés, ainsi est-il bezoin que vostre puissance
et vostre affection se deployent a l' endroit de vos
peuples pour ressusciter en eux cette action, qui
languit comme étouffée au defaut de telle assistance ;
afin que, vivans en une heureuse abondance de toutes
choses, ils soient obligés à benir vostre sceptre,
et à joindre tous leurs voeux universellement à ceux
que fait chaque jour pour la longue durée de vostre
vie en parfaite santé, et pour l' accroissement de cet
empire en puissance et en gloire,
vostre tres-humble, tres-obeissant serviteur, et
tres-fidelle sujet,
majestez tres chrestiennes,
Ant De Mont-Chretien.

LIVRE 1 DES MANUFACTURES

p11

De l' utilité des arts mechaniques
et reglement de manufactures.

Ceux qui sont appellez au gouvernement des estats doyvent en avoir la gloire, l' augmentation et l' enrichissement pour leur principal but...
à quel dessein plus grand et plus honorable se peuvent appliquer vos majestez pacifiques ; à quoy plus dignement et plus utilement s' employer les personnes qu' elles veulent admettre à l' administration de leurs affaires, sinon à veiller et travailler pour l' ordre, l' employ et accommodement de vos peuples ?
à reparer ce que le temps pourroit y avoir empiré par le renouvellement et refreschissement des bonnes et anciennes coustumes de ce royaume, à suppléer et adjoûter ce que l' experience et la raison des temps et des affaires monstre y estre utile et necessaire...
par toutes les loix qui regnent au cours de ce

p12

monde, il ne se peut faire que les anciens estats demeurent tousjours en mesme estat. Il s' y amasse beaucoup de vitieuses humeurs, lesquelles empeschent ou destournent leurs actions legitimes. Mais, qui ne peut les remettre en une plaine santé, à tout le moins doit il les entretenir par bon regime...
vostre estat est composé de trois principaux membres, l' ecclesiastique, le noble et le populaire. Quant à celuy de la justice, je le tiens comme un ciment et mastic qui colle et unit les trois autres ensemble. Ce discours que je presente à vos majestez ne le touche point, non plus que les deux premiers. Ces parties sont delicates et requierent vostre propre main. Il concerne donc particulièrement le dernier, le plus negligeeable en apparence, mais en effect fort considerable. Car c' est leur premier fondement, comme en la disposition du monde la terre tient lieu de pedestal et de centre aux trois autres elements... aussi pouvons-nous dire que sans ce corps qui fait le gros de l' estat, le reste ne sçauroit subsister longtemps sans retomber au meslange et broüillis de son premier chaos.
Ce tiers ordre est composé de trois sortes d' hommes, laboureurs, artisans et marchands. Ceux-cy s' entretiennent et incorporent aisément, comme symbolisans en mesme qualité et ressemblance de vie, de moeurs et d' humeurs, d' action et de condition. Imaginez-vous que ce sont les doigts d' une mesme main, que l' esprit de la necessité publique fait diversement jouer, comme avecques un seul ressort ; les trois canaux de l' utilité commune, qui portent et versent l' eau dans les

p13

grandes places de vos citez, là où viennent abreuver tous les autres hommes : à l'entretien desquels les fontainiers publics doivent prendre garde de fort pres, de peur que ceste humeur ne se perde sous la terre par quelque pertuis, ou ne soit divertie ailleurs.

Parmi ces trois sortes d'hommes se pratiquent les arts effectifs, que l'on appelle vulgairement mechaniques, ayant plus d'égard aux mains qui les exercent qu'à leur propre dignité... nous remarquons és mechaniques les representations et images de ceste mesme prudence, qui reluit és liberaux, à mesure de leur plus ou moins de merite... ce sont ruisseaux partans de mesme source et s'espandans incessamment par les necessitez de la vie humaine... ces deux grands lumieres de la philosophie, Platon et Aristote, et leurs plus fameux disciples ensuite, qui par exprés ou par incident ont traicté de la police, se sont bien advisés que l'indigence commune, ayant besoin d'un secours commun, causa presque dès le commencement l'assemblage et association des hommes, d'où est provenüe la communion des citez et l'habitation des villes...

c'est ainsi que Platon fait des hommes propres à commander et d'autres à obeir, des hommes aimans les lettres, et d'autres l'agriculture, le trafic, les arts liberaux, les mesures mechaniques ; les distinguant tous selon les divers metaux, qu'il accomode à la propriété naturelle de chacun, de maniere que celui qui se trouve plus participant de l'or soit plus enclin à la plus exquise sorte de vie, celui qui tient

p14

plus du fer soit plus capable des mestiers durs et penibles, et ainsi consequemment des autres... pour nous qui sommes instruits en meilleure eschole, ou nous apprenons du maistre et gouverneur de toutes choses comme toutes choses icy bas et là haut sont regies par la sagesse eternelle de Dieu, et qui reduisons tout à ce poinct comme la circonference au centre, nous tenons pour resolu que ce n'est nullement par fortune que nous venons à nostre profession, mais que d'une providence superieure chacun reçoit sa tasche en ce travail public de la vie, auquel nous sommes sans exception nés et destinés, un seul et mesmes esprit operant toutes choses en tous.

Pour revenir aux anciens, encore qu'ils se soient

monstrez si diligens à nous escrire des loix, des preceptes et des maximes touchant le gouvernement politic, il ne nous faut point estonner si en une telle ignorance ils ont omis ou touché comme par hazard, en passant, ce qui concerne le reglement de ce point ; moins encor, si nous ne trouvons ni près ni loin en leurs livres aucunes ordonnances et moyens propres à duire et façonner aux estats, aux arts et mestiers certain nombre d' hommes selon la capacité, disposition, utilité et nécessité de chaque pays, combien que la plus essentielle partie de l' estat bien réglé consiste sans doute à eslire et disposer à propos les hommes propres aux services communs et particuliers, ne plus ne moins que pour le bon gouvernement et conduite du navire il faut bien choisir les maistres et pilotes, puis pour la manœuvre bien ranger les matelots et compagnons mariniers. Qui

p15

ne blasmeroit les mechaniques mal-soigneux d' avoir des utils propres à leur mestier, ou qui, les ayans, en ignoreroient les noms et plus encor les usages ? Et de quel reproche se charge le politique, agissant en son oeuvre non par des moyens inanimés, mais par des instrumens ayans sentiment, mouvement et raison, s' il ne connoist judicieusement a quoy ils peuvent et doivent estre appliqués, pour en faire naistre ce grand chef-d' oeuvre du salut et l' utilité publique qui doit estre la souveraine loy de toutes ses imaginations et actions ?

Il est bien vray que pour excuser ces grands hommes d' une telle negligence, on peut dire qu' elle n' est point procedée d' ignorance ou d' incuriosité en un fait si important, mais d' une certaine opinion anticipée qu' ils avoient que la nécessité commune à laquelle mesme on donne l' origine des arts se conduisant et reglant en cela d' elle-mesme, y suppleroit suffisamment ; que, pour tesmoignage, la chose parle de sa propre voix à qui la veut escouter et prendre garde comme en toutes assemblées de peuples policés on trouve un nombre competent de gens de mestier pour faire les services publics et particuliers, et tout cela sans aucune prévoyance politique. Admettons ceste raison en reverence de l' antiquité que nous ne pouvons trop honorer. Mais qu' il nous soit aussi permis d' asseurer cette verité que le principal point de la police de l' estat gist au reglement des diverses vacations de ses hommes, et qu' en la société humaine l' ordre naissant de là est

p16

comme le principe de sa vie ; que, ce fondement n' estant point bien assis, l' edifice branle toujours au moindre vent et menace ruine ; bref que, venant à manquer ceste certaine conduite et adresse des hommes, une republique demeure bien loin au dessous de la perfection et grandeur ou elle pourroit atteindre.

Considerons en ce lieu, que d' une part tout ce que nous voyons est, par son inconstance si visible à nos yeux, naturellement sujet à mutation et consequemment à décadence, corruption et ruine ; que d' ailleurs, si nous passons outre la nature des élemens dont nous sommes composez, nous remarquons que l' indigence qui nous travaille vient de nostre imperfection, nostre imperfection de nostre vice, et de nostre vice ceste peine qui nous astraint à vivre en travail d' esprit et sueur de corps.

Voilà comme de l' imbecilité qui se trouve entre les hommes, dont un seul n' est capable de fournir à toutes les necessitez, je ne diray pas de plusieurs, mais de soy-mesme, est procédée ceste multiplicité d' arts, desquels vient non l' ornement sans plus, mais la richesse et l' exercice ordinaire de ces familles que nous avons dit faire le troisième membre de l' estat, le demon de l' industrie operant tous les jours diversement en elles, et par leur main qu' elle conduit les choses utiles acquerant l' usage, les agreables, l' attrait, les magnifiques, la grandeur. Aussi la nature, sage ouvriere et parfaite artisanne de tout ce qui est vegetable, sensible et raisonnable au monde, considerant combien ceste industrie estoit

p17

necessaire à l' entretien des choses dont elle nous donne la jouissance et fruition, l' a conferée à l' homme comme un present celeste...

faisons une reveüe generale de tout ce qui peut fournir à nostre nourriture et vestement, à l' entretien de nostre santé et de nos maisons, les caracteres de ceste vertu s' y trouveront si bien imprimez, que sans un aveuglement aussi manifeste que volontaire, nous ne pouvons douter qu' elle ne soit un accident inseparable de nostre estre, voire la baze fondamentale que la nature à choisie, pour soustenir l' admirable architecture de son petit monde. Que l' on considère, apres, les arts liberaux et mechaniques où principalement sa lumiere esclatte en tant de rayons ; on les trouvera tellement necessaires, utiles et plaisans, que celui auquel on regardera le plus

semblera le plus preferable ; et puis, descendant comme par degrez de l' un à l' autre, on jugera que difficilement se pourroit-on passer d' aucun et que tous ensemble font ceste merveilleuse chaîne d' or à plusieurs aneaux entrelassez, qui remue et attire à soy les choses d' icy-bas, aussi bien que celle que le poëte Homère mettoit ès-mains de son Jupiter. Les vacations privées font la publique. La maison est premier que la cité ; la ville que la province ; la province que le royaume. Ainsi l' art politic dépend mediatement de l' oeconomic ; et, comme il en tient beaucoup de conformité, il doit pareillement emprunter son exemple. Car le bon gouvernement domestic, à le bien prendre, est un patron et modelle du public ; soit que l' on regarde le droit commandement, soit

p18

la fidelle obeïssance, liaison principale de l' un et de l' autre.

La bonne administration politique est une santé universelle de tout le corps de l' estat, et par conséquent une entiere disposition de chaque membre particulier. Car il n' importe pas moins d' avoir soin des plus viles parties que des plus nobles, des cachées que des découvertes, puisqu' il est ainsi que de celles qui sont destinées à servir les autres sortent les labeurs plus necessaires à son entretien et conservation. Voyons la nature, que le grand politique doit seulement et principalement imiter, distribuer à tous les membres de nostre corps par proportion et mesure, l' aliment qui leur fait besoin, et que, si quelqu' un n' en reçoit à l' égal de la necessité, les esprits cessent peu à peu d' y venir, il s' atrophie et amenuise et de luy commence la dissolution de tout nostre assemblage.

Ceste serieuse consideration doit induire vos majestez à soigner diligemment la partie populaire en vostre estat... or avez-vous plusieurs beaux moyens de luy bien faire. Dieu vous a constituez ses lieutenans pour prevoir à ses necessitez et pourvoir à son salut. De tous les biens qu' il verse sur nous de son bon tonneau vous estes les distributeurs des uns et les conservateurs des autres...

on peut reduire à trois moyens principaux la principale gloire de vostre regne et l' accroissement de la richesse de vos peuples : au règlement et augmentation des artifices et manufactures, qui maintenant sont en vogue parmi nous, ou peuvent y estre mises

à l' advenir ; à l' entretien de la navigation, laquelle dechet à veüe d' oeil, combien que l' experience et la raison des temps y deust faire entendre à bon escient plus que jamais ; au restablissement du commerce qui s' en va perissant de jour en jour en ce royaume... mais, pour le present, je laisse à part ce point et celuy de la navigation, pour m' arrester au premier, où consiste le principal sujet de ce discours, me reservant de vous en entretenir quelqu' autre fois, si je comprends que vos majestez l' ayent aussi agréable que proprement ces connoissances sont dignes d' elles, comme leur appartenant de regler et ordonner les choses et les hommes, et par consequent tout ce qui se peut imaginer et escrire sur ce sujet.

Selon le dire de Thalès, premier philosophe et grand mesnager, qui par l' industrie de son esprit se peut enrichir en un an, l' homme est heureux qui est sain et qui sçait. Et selon Socrate, par un mesme jugement, la science est nostre unique bien et l' ignorance nostre unique mal. Celuy qui par la science de quelque art peut devenir utile aux autres, se peut vanter avec ce sage d' Apolon, qu' il est citoyen de tout le monde ; car, en quelque lieu de la terre qu' il arrive, s' il est habité par des hommes, il se trouvera logé, cheri, recherché...

les plus grands seigneurs allemans encor à present font apprendre quelque mestier à leurs enfans ; ce que je ne mets point icy pour exemple de devoir, mais pour monstrier comme ils jugent que, survenant bannissement, servitude ou nécessité, ils peuvent tirer de là l' aide et soustien de leur vie. C' est un

vieux proverbe que toute terre peut nourrir les arts. Il ne se trouvera pas de maistre raisonnable qui ne traite plus favorablement un habille esclave qu' un ignorant. à tout le moins les bons artisans different d' avec les bestes d' autre chose que du visage. C' est proprement la science qui seule est libre, à peine la fortune trouve moyen d' icy ficher ses traicts. Car c' est la pire et plus petite partie de nous, fresle et vermouluë, par laquelle nous luy sommes sujets : mais de la meilleure partie nous en sommes les seigneurs et maistres, en laquelle sont situées et fondées les plus hautes qualitez qui soient en nous, les bonnes opinions et les solides jugemens, les arts et les sciences, les discours tendans à la vertu, les desirs immortels de bien faire, les honnestes affections d' acquerir honneur, qui sont choses de

substance incorruptible, et qui ne nous peuvent estre dérobées.

Après avoir fait à vos majestez une generale recommandation des arts et des sciences et tasché de mettre devant vos yeux leur beauté en son propre jour, joignons maintenant les deux grands poincts qui font le tout de l' action humaine, l' utile et le plaisant...

comme le feu s' allume à la rencontre d' un corps combustible, l' affection que nous avons naturellement d' apprendre et de sçavoir s' eschauffe et s' enflamme à la recherche des arts, ainsi qu' à son propre et naturel object. La nature, donnant à l' homme ceste belle partie de l' entendement, qui l' élève non seulement par dessus les bestes, mais par dessus l' homme, mais par dessus les elemens et les cieux mesme, a

p21

voulu qu' il fust comme une table raze où il peust imprimer sans confusion toutes sortes d' images spirituelles et que d' ailleurs sa volonté fust remplie, comme la matiere premiere, d' un desir insatiable de recevoir plusieurs formes, afin que de sa connoissance, comme d' un magazin bien fourny, il eust moyen de tirer les arts necessaires à l' entretien et accommodement de la vie, lesquels nous pouvons dire estre autant de rayons de sa raison, qui fluent et coulent de l' entendement par la volonté, sur les operations sensibles, d' où premierement et naturellement procede toute la suffisance qu' il peut avoir.

L' homme est né pour vivre en continuel exercice et occupation...

la vie contemplative à la verité est la premiere et la plus approachante de Dieu ; mais sans l' action elle demeure imparfaite et possible plus préjudiciable qu' utile aux republicues... aussi l' action se meslant quelquefois à la contemplation apporte de grands biens à la société humaine... les occupations civiles estant empeschés et comme endormies dans le sein de la contemplation, il faudroit necessairement que la republicue tombast en ruine. Or, que l' action seule ne luy soit plus profitable, que la contemplation sans l' action, la nécessité humaine le prouve assés, et faut de là conclure, que si l' amour de verité desire la contemplation, l' union et profit de nostre société cherche et demande l' action...

à bon droit dit l' Aristote de celuy qui se separe

p22

d' avec les hommes, ou qu' il est plus qu' homme n' ayant besoin d' autrui et estant seul suffisant a soy mesme, ou qu' il est moins qu' homme, cest animal estant sociable de nature et né par le jugement de sa raison, non seulement pour soy, mais pour l' usage de ses citoyens, avec lesquels il doit s' unir par mutuels offices et reciproques devoirs. C' est cela mesmes que la nature nous apprend en ses productions differentes, qu' elles fait toutes les unes pour les autres. Or, quel meilleur tesmoignage peut donner l' homme du bien qu' il reçoit de sa contemplation qu' en le communiquant à plusieurs ? ... en la communauté des hommes, la civilité s' aprend, le desir de faire plaisir pour en recevoir s' allume ; et, ne plus ne moins qu' és corps des animaux toutes les parties vivent, se nourrissent, prennent esprit et mouvement par la liaison qu' elles ont entr' elles, de mesme façon les hommes se maintiennent en leur société unis et joints qu' ils sont par une chaîne d' affection commune, et par ce noeud gordien de respect au bien public dont la dissolution ne peut se faire que par l' espée. De la s' ensuit, que le plus grand traict que l' on puisse pratiquer en l' estat, c' est de ne souffrir qu' il en demeure aucune partie oisive ; et par consequent que

p23

c' est un soin aussi utile qu' honorable de faire polir avec industrie et jugement les facultés naturelles des hommes qui y vivent, les rendre convenables par ensemble et profitables à l' entretien et conservation du corps universel dont ils sont membres animés, y faisant éclater haut et bas l' action, comme le seul esprit vital qui luy donne un pouls vigoureux, tesmoin de sa parfaite santé.

Vos majestez possèdent un grand estat, agreable en assiete, abondant en richesses, fleurissant en peuples, puissant en bonnes et fortes villes, invincible en armes, triomphant en gloire. Son territoire est capable pour le nombre infini de ses habitans, sa fertilité pour leur nourriture, son affluence de bestail pour leur vestement ; pour l' entretien de leur santé et le contentement de leur vie, ils ont la douceur du ciel, la temperature de l' air, la bonté des eaux.

Pour leur deffense et logement les matériaux y sont propres et commodes à bastir maisons et fortifier places... si c' est un extrême subject de contentement à vos peuples de se voir nés et eslevés en la France, c' est à dire au plus beau, plus libre, et plus

heureux climat du monde, vostre gloire ne doit estre moindre d' y tenir un empire que l' on peut avec raison appeller l' incomparable. Car la France seule se peut passer de tout ce qu' elle a de terres voisines, et toutes les terres voisines nullement d' elle. Elle a des richesses

p24

infinies, connues et à connoistre. Qui la considerera bien, c' est le plus complet corps du royaume que le soleil puisse voir depuis son lever jusques à son coucher, dont les membres sont plus divers, et toutesfois mieux se raportans selon la symmetrie requise à un bel estat. En chacune de ses provinces, sont ou se peuvent establir toutes sortes d' artifices beaux et utiles. Luy seul se peut estre tout le monde... la moindre des provinces de la France fournit à vos majestez ses bleds, ses vins, son sel, ses toiles, ses laines, son fer, son huile, son pastel, la rendent plus riche que tous les perous du monde. C' est cela qui les transporte tous chez elle. Mais de ces grandes richesses la plus grande, c' est l' inespuisable abondance de ses hommes, qui les sçauroit menager : car ce sont gentils esprits, actifs et plains d' intelligence, de qualité de feu, composés par une ingenieuse artificielle nature, capables d' inventer et de faire. Ce discours semblera paradoxe : il ne l' est pas. Car, combien qu' à voir la France regorgeante d' hommes, on jugeroit qu' elle en est foulée et

p25

accablée, ce n' est, pour le dire en un mot, que faute d' ordre, et son plus grand bien, par l' ignorance ou negligence de les employer, devient son plus grand mal. Au reste, qui ne sçait que cest ordre est l' entelechie des estats, l' acte premier et plus parfait de ces grands corps organiques, et l' harmonie bien accordante des elements dont ils sont composés. Nul animal ne naist au monde plus imbecile que l' homme ; mais en peu d' ans on le rend capable de grands services. Qui peut s' accomoder bien à propos de cest instrument vivant, de cest util mouvant, susceptible de toute discipline, capable de toute operation se peut glorifier d' avoir atteint en sa maison le plus haut point de l' oeconomie. Et en l' estat de la police les peuples septentrionaux s' en servent en

nos jours mieux et plus réglément que nous. Plusieurs grands hommes romains en ont tiré de bons avantages en leur particulier. Caton entr' autres, le vieux Crassus et Cassius, dont le premier, comme nous lisons, n' espargnoit ni temps, ni coust, ni diligence pour instruire et façonner des serviteurs à ceste aptitude qui peut les rendre idoines à bien servir et estre profitables. On trouve mesme qu' il en faisoit mestier et marchandise. Nous manquons en France quasi tous generalement de ceste science ; et pourtant ne jouïssons nous

p26

assez amplement d' un si propre et si domestique bien pour n' en connoistre l' usage, ou pour le negliger avec trop de nonchalance, à nostre perte, et au détrimet du public. De là vient que la plupart de nos hommes sont contrains d' aller chercher ailleurs lieu d' employ et de travail, qui en Espagne, qui en Angleterre, qui en Allemagne, qui en Flandres. Combien d' autres au reste rudent parmi nous, valides, robustes de corps, en plaine fleur d' âge et de santé, vagans jour et nuict deçà delà, sans profession ni demeure aucune determinée, chacun le void tous les jours avec estonnement. Les carrefours des villes, les grands chemins en fourmillent, et leur importunité tire hors des mains de la charité ce qu' elle n' avoit coutume d' octroyer qu' à une vieille, faible et percluse indigence... de vray la France a ceste gloire, incommunicable à tout autre pays que chez elle est establi de toute antiquité le vray domicile de la liberté ; que l' esclavage n' y trouve point de lieu ; que le serf mesme d' un estrangier est affranchi si tost qu' il y a mis le pied. Mais, puisque, pour bonnes et chrestiennes raisons,

p27

on a aboli la servitude, reste que le public ait soin d' employer les hommes à des artifices et travaux qui joignent le profit particulier à son utilité commune. L' homme plus entendu en fait de police n' est pas celui qui, par supplice rigoureux, exterminé les brigands et voleurs, mais celui qui, par l' occupation qu' il donne à ceux qui sont commis à son gouvernement, empesche qu' il n' en soit point. Ce que l' on

peut obtenir, dressant dans chaque province de ce royaume, plusieurs divers ateliers de diverses manufactures, selon qu'elles s'y trouveront commodés. Et cela sans doute fera faire de belles pépinières d'artisans, qui causeront la plus grande richesse du pays. Et cela sans doute fera jeter à bas mille roües et mille potences, sans y employer les foudres de la justice, dont les spectacles ne sont moins horribles que nécessaires.

... il y a plusieurs sortes de serfs ; mais ceux-là le sont plus naturellement, qui le sont volontairement ; n'ayans aucune honte de mener une vie caimande et necessiteuse d'autrui... ce sont françois indignes de ce nom de liberté, et qu'avec toute justice et équité naturelle on peut obliger au travail. Ainsi se provignera

p28

l'industrie en un grand nombre d'hommes qui languissent inutiles. Ainsi se deschargera le public et se prouvera qu'il n'est point de si petit art, qui ne donne la nourriture et le vestement à son homme. Ainsi s'augmentera le commerce, qui n'est proprement que le resultat de l'artifice ; que le bassin de sa fontaine où vient s'abreuver la nécessité publique, et qui respand par dessus ses bords assez d'eaux pour contenter les estrangers, sans leur permettre de puizer à mesme comme ils font. Nostre feu roy d'immortelle memoire a fait connoistre en beaucoup de sujets l'honorable passion qu'il avoit d'embellir son royaume de toutes sortes d'artifices. Il a receu volontiers ce qu'on luy a proposé à cette fin, l'a favorisé d'avantageux privileges, et quelque fois a fourni le principal nerf qui donne le mouvement. Son soin royal couloit curieusement par tous les membres de cest estat et s'appliquoit judicieusement à ce qui avoit apparence de pouvoir contribuer à sa grandeur. Ces bons mouvemens que Dieu sans doute luy mettoit au coeur pour l'utilité de son peuple, ont esté suivis de différens effects ; les uns profitables, les autres non du tout repondans à la sincerité de ses intentions ; mais tousjours y trouve l'on matière de le reconnoistre tres-grand prince et bon roy. à qui tente beaucoup de choses toutes ne peuvent pas reüssir à souhait. En ce loüable desir qui le possedoit, et duquel vous devez heriter aussi bien que de son sceptre, vos

p29

majestez me permettront de leur noter un point digne de principale observation où l' erreur est commun et presque naturel à tous hommes. C' est que nous faisons ordinairement plus grand estat des choses estrangeres que des nostres propres, et que nous cherchons bien loin ce que nous avons bien prés. Pour voir la femme de nostre voisin belle à nos yeux, agreable à nostre fantasie, il ne faut pas tout soudain haïr et mepriser la nostre. Il seroit plus à propos de juger sans passion, si le fard estranger, si l' air nouveau d' un visage, si l' ornement non domestique suborne point nostre veuë et n' apporte point d' illusions à nostre jugement pour le corrompre, et s' avantager sur la beauté familiere et naturelle que nous possedons ; car en ce cas ne vaudroit-il pas mieux y adjouster ce qui nous peut plaire, puis qu' il nous est possible, et prendre tout sujet de contentement en ce que nous avons à la main, que nous pouvons jouïr sans coust, acquerir sans peine et conserver sans danger.

Je desire faire entendre à vos majestez que la France, vos uniques amours et vos plus cheres delices, est plaine de ces beaux arts et mestiers utiles dont les estrangers qui les pratiquent comme nous, voudroient bien pour tousjours nous tromper, s' approprier contre tout droit la naifve et legitime connoistre de ce fait, sans se laisser piper à l' opinion

p30

ni à l' apparence, trouvera qu' ils n' ont rien, je ne dirai pas de plus, mais de si parfait en leur main qu' en celle des vostres. Tout ce qu' ils en empruntent, c' est à l' aventure un peu de lustre et de fard estranger que nos hommes leur pourroient donner s' ils ne le negligeoient point, douës qu' ils sont naturellement plus que tous autres d' une singulière gentillesse et propriété. Il n' y a donc que ce mal, si c' est un mal, qu' ils ne peuvent estre charlatans ni de la main ni de la parole ; qu' ils n' encherissent point la juste valeur de l' essence des choses par une vaine superficie ; et qu' ils se monstrent en un mot, plus propres à bien faire qu' à s' en vanter. Adjousters y un vice, lequel est plus nostre que leur, que la plus grand part de nous ne sçait pas reconnoistre leur suffisance, et que de là ils viennent eux-mesmes à s' en deffier. Finalement, pour conclurre par leurs defaux plutost que par leurs vertus, ils ne procedent pas en leurs travaux avec trop bon ordre, et cela sans doubte est un fort grand détournier à leur naturelle industrie... le plus royal exercice que peuvent prendre vos

majestez, c' est de ramener à l' ordre ce qui s' en est détraqué, de regler et distinguer les arts tombez en une monstrueuse confusion, de rétablir les negoces et commerces discontinués et troublés depuis un long temps. Si vous pouvés tirer ces trois points du chaos où ils sont broüillez pesle-mesle et leur donner une forme propre et convenable, vantés-vous alors d' avoir fait le grand oeuvre, et que de sa projection

p31

sur les metaux imparfaits de vos subjects vous tirerez des thresors infinis, des fructs inestimables, des utilités incomprehensibles...

entre les laboureurs ce n' est pas celui qui a le plus de terre qui tire le plus de son labeur, mais celui qui connoist mieux quelle est la qualité naturelle de chaque sien solage, quelle semence y est plus convenable et en quelle saison il luy faut donner ses façons. La richesse d' un estat ne dépend pas simplement de sa large estenduë, ni de l' abondance de ses peuples, mais de n' y laisser nulle terre vague et de disposer avecques jugement un chacun à son office. En toute administration il n' y a point de negligence plus pernicieuse que de ne connoistre pas ceux à qui l' on commande, de paresse plus prejudiciable que de ne sonder pas à quoy plus naturellement ils sont applicables.

... tout cela revient à ce point : qu' en l' estat aussi bien qu' en la famille c' est un heur meslé de grandissime profit de mesnager bien les hommes selon leur particulière et propre inclination. Et sur la consideration de ce rapport qu' ils ont ensemble, en ce qui concerne le point de l' utilité, joint avec plusieurs autres raisons qui seroient longues à deduire, on peut fort à propos maintenir, contre l' opinion d' Aristote et de Xenophon, que l' on ne sçauroit diviser l' oeconomie de la police sans demembrer la partie principale de son tout, et que la science d' acquerir des biens, qu' ils nomment ainsi, est commune aux républiques aussi bien qu' aux familles. De ma part, je ne puis que je ne m' estonne comme en

p32

leurs traitez politiques, d' ailleurs si diligemment escrits, ils ont oublié ceste mesnagerie publique, à quoy les necessités et charges de l' estat obligent d' avoir principalement égard.

Il y a un grand rapport et bien fort estroite convenance, entre les corps des estats bien composés, et les corps des animaux. Les animaux se gouvernent par trois facultés plus différentes que diverses, que les medecins appellent ames. La premiere est la vegetative qui leur est commune avec les arbres et les plantes, laquelle gist au foye et au sang qui s' y fait. Ceste-ci nourrit le corps, et est dispersée en ses membres avec le sang par ses veines. Les laboureurs et manoeuvres travaillans à la terre, tiennent le lieu de ceste ame en la republique. La seconde est la sensitive, laquelle reside au coeur, source de la chaleur naturelle, et du coeur s' expand en tout le corps par les arteres. En l' estat, les artisans et gens de mestier ressemblent proprement à ceste faculté. La troisième est l' animale et a son siege au cerveau, ou elle préside aux instincts et actions et par les organes des nerfs departis en plusieurs rameaux, donne mouvement à tout le corps. à ceste dernière se peuvent avec beaucoup de raison approprier les marchands qui sont en la société civile. Par ces trois sortes d' hommes, laboureurs, artisans,

p33

marchands, tout estat est nourri, soustenu, entretenu. Par eux tout profit vient et se fait, et en sont les diverses digestions, ne plus ne moins qu' au corps naturel, tousjours transmüées en mieux... toute richesse, qui procede et vient ès republiques, comme d' une main à l' autre passe par ces trois degrés d' honneur, destinez pour élaborer à perfection le chile du profit, lequel naist au reste, comme de deux sources vives et non jamais taries, de l' esprit et de la main, operans separément ou conjointement en des sujets naturels. Soit que l' on regarde à l' un ou à l' autre, vos peuples en ont les plus vifs et abondans sourjons. Il n' y a pas pour cela d' argile en leur fonds. Ils n' ont que faire d' aller querir de ce feu chez leurs voisins. Ils sont composez d' une humeur cholérique, à laquelle Galien donne la prudence aux negotiations et l' activité au travail. Car au reste il ne faut point tirer consequence à leur desavantage, de ce que plusieurs hommes de nom, suivans en cela Caesar, Tacite et Trebellius Polio, les ont estimés legers. D' autant que, lorsque si l' on sonde jusques au vif l' intention de ces judicieux auteurs, quoy que passionnez d' ailleurs, ils ne nous soient pas favorables, on jugera que ce tiltre nous est plus honorable qu' injurieux ; et que sous une parole d' ambiguë interpretation ils designoient aux meilleurs entendeurs, ceste allegresse et promptitude naturelle,

que nous avons en toutes choses. Car c' est bien la verité, qu' il ne se trouve nation au monde de plus vif esprit que la françoise, mieux née aux armes, aux lettres, à la marchandise, aux artifices. Vos majestez le

p34

peuvent assez remarquer tous les jours, en passant par les ruës de vostre grand ville de Paris, qui n' est pas une cité, mais une nation, comme disoit Aristote De Babilone ; et, pour encherir par dessus son dire autant que la verité le permet, qui n' est pas une nation, mais un monde.

Pour la gloire des armes, c' est un poinct voidé à la pointe de la lance, il y a deux mille ans. Pour l' honneur des lettres, et principalement de l' eloquence, depuis les fameuses Athenes et la grande Rome, personne ne nous le dispute ; encor avons nous bonne part à celuy de ceste dernière. Pour l' abondance de la marchandise et des hommes qui l' exercent, il y a plus de marchands en France et plus de moissons de trafic qu' il n' y a d' hommes en quelqu' autre royaume que ce soit, qu' il n' y a d' herbes et de feuilles inutiles. Pour l' industrie des arts, c' est de nous que tous les autres peuples la tiennent. Et nous en demeure encor, comme par un droit de preciput, plusieurs qu' ils n' ont pas. Une seule chose te manque, ô grand estat : la connoissance de toy-mesme et l' usage de ta force ! ...

l' honneur nourrit les arts et les arts nourrissent les hommes. C' est de l' affection que leur portent les grands roys, princes et seigneurs que coule et s' insinuë en eux la sève qui les entretient... ainsi la peinture et la sculpture eurent vogue en la Grece et en l' Asie sous le grand Alexandre. Ainsi les lettres entrerent en credit parmi nous sous le grand roy françois. Et depuis, en nos jours, les armes et la structure des bastimens ont fleuri sous nostre grand Henry.

p35

Quand vos majestez voudront favoriser les beaux esprits et leur tendre la main pour les tirer hors de la foule du peuple, où ils sont pressés, cachés et retenus par une fatale necessité, elles découvriront par ce moyen et ouvriront mille sources de profit jallissantes perennellement en gloire et utilité. Puis

après, quand une fois leurs ondes d' or, plus precieuses que celles du Pactole, auront pris leur cours non seulement par ce royaume, ains de ce royaume par tout le monde, on viendra des deux bouts de la terre, pour y boire et se desalterer, mais vos naturels sujets premier que tous autres. Car on ne trouvera jamais raisonnable ni par le droit ni par l' exemple que les estrangers soient égaux en privileges et concurrens en tous avantages avec les citoyens. L' humaine societé nous commande de bien faire à tous, mais à nos domestiques sur tous. Nous aurions en ce point besoin d' un petit lopin de l' humeur angloise.

Ce ne fut point sans grand consideration que Solon, grand homme de trafic et de negociation, fist une loy qui ne permettoit à l' estranger le droit de bourgeoisie en Athenes s' il n' étoit exilé de son pays. Nostre Louys douzième, ayant mesme regard pour ceux qu' il avoit admis à l' usage et participation de nos droits que Solon pour ceux qu' il vouloit interdire de sa republique, debouta du privilège de naturalité tous les estrangers qui s' estoient retirés hors de son royaume... pour certaines raisons ont peut les forclorre en temps de paix comme en temps de guerre, ou les admettre soubz certaines conditions. Qu' ils

p36

ayent un libre accès parmi nous, comme ils ont tousjours eu plus qu' en lieu du monde ; mais à tout le moins, que leurs negociations et faciendes soient limitées et circonstantiées... les grecs anciennement les appelloient ennemis ; comme aussi les latins, selon la remarque qu' en fait Ciceron des 12 tables ; et possible encor de là aujourd' huy sont appellés nos " hostes " en nostre vulgaire.

En quelques saisons, la raison de l' estat commande aux princes de les attirer... ainsi nostre Louys Onzième repeupla sa ville de Bordeaux, permettant à tous estrangers, tant amis qu' ennemis, excepté aux anglois, de jouir de ses privilèges. Ainsi Richard, roy d' Angleterre, remplit d' artisans et de marchands sa principale ville de Londres, donnant les droits des originaires à tous ceux qui y auroient habité par dix ans. Ainsi le grand roy françois, ayant basti le Havre en Normandie, il s' y domicilia en peu de temps un bon nombre de familles, attirées en ses nouveaux murs par les exemptions qu' il leur donnoit.

Maintenant que la France n' a non plus de vide que la nature, vous ne devez point beaucoup travailler

vos royales pensées pour y évoquer des estrangers. Il y en vient assés de leur propre mouvement, mais plus pour en r' emporter que pour y apporter. Vos majestez y doivent seulement un peu mieux recevoir que les autres et plus volontiers ceux qui, comme pour le paiement de nostre bourgeoisie, nous peuvent communiquer quelque industrie profitable et avantageuse. à cela nous induisent et instruisent les

p37

exemples de nos voisins, qui se servent de nous-mesme mieux que nous ne faisons nous-mesmes. Un bel esprit doit jouïr par tout de ses droits naturels. Il y a bien souvent autant de distance d' un homme à l' autre que de l' homme à la beste. L' aemulation est en toutes choses un grand aiguillon à bien faire. Par elle les hommes peuvent monter à la perfection de tous arts. Il n' y a point de plus court moyen pour faire bien tost gagner le haut comble à ceux qui les exercent que de les commettre en concurrence d' industrie comme en la poudre d' une lutte d' honneur et de prix. Cela les oblige à prendre garde à soy de plus prés, à considerer circonspectement tout ce qui leur peut servir à faciliter leur art, et ordonner mieux leur travail. Considerons comme ès theatres mesme nos chantres et comediens demeurent tous languissans nonchalans et peu deliberez de monstrier ce qu' ils sçavent, quand ils jouënt seuls en une ville ; mais, s' il y vient quelqu' autre compagnie, alors par une contention à l' envi à qui gagnera le prix ils font tout leur effort de bien faire, et ne se preparent pas seulement, mais leur eschaffaut et leurs instrumens mesmes, avec tout le soin et la diversité qu' ils y peuvent apporter. En ce travail public divisé en tant d' arts et mestiers, on doit principalement faire observer une chose à vos sujets, de ne le meslanger et diversifier point tant en une seule main. Les alemans et flamans

p38

sont plus imitables, qui ne s' employent volontiers qu' à une besongne. Ainsi s' en acquitent-ils mieux, où nos françois, voulans tout faire, sont contrains de faire mal. Cela leur est un grand empeschement et divertissement du droit chemin, qui mene à la perfection d' une chose singulière. L' esprit

se fait moindre, s' appliquant avec attention à divers subjects, et ne peut avoir le temps ni la force de trouver ce qu' il cherche ce qu' il y a de bon, quand il est detourbé par nécessité ou curiosité.

Pour remedier à cela et empescher en ce fait l' inconstance de nostre inclination au changement, vos majestez permettront, s' il leur plaist, que l' on dresse ès diverses provinces de la France, plusieurs ateliers des artifices qui sont plus necessaires universellement par tout, donnant la surintendance et conduite d' iceux, avec privileges utiles et honorables, à des esprits capables et plains de l' intelligence requise à chacun selon son espece, afin qu' ils departent par jugement les tasches et labeurs entre les artisans selon leur portée et capacité acquise ou naturelle. Et de cest ordre bien establi naistra l' exquise science et l' excellente pratique des arts et des mestiers au bien et utilité de vos subjects, à la recommandation de vostre prudence et à la gloire de cest estat..

mais, d' autant que nous ne sommes pas parfaits et ne vivons avec des personnes parfaites, parlons de ce poinct selon le cours du monde, où chacun prend

p39

sa mire au profit, et tourne l' oeil par tout où il aperçoit reluire quelques estincelles d' utilité, à laquelle l' homme se porte, soit par nature, soit par nourriture et coustume que l' on dit estre une seconde nature. Aussi les plus habiles, et, qui ont mieux étudié le livre des affaires en (se) determinant par l' experience commune, ont tenu que les necessitez diverses que chacun sentoit en son particulier, ont esté la première cause des communautez generalles. Car la plus ordinaire liaison des hommes et leur plus frequent assemblage depend du secours qu' ils s' entrestent et des offices mutuels qu' ils se rendent de main en main..., mais en telle sorte que chacun est plus porté de son profit particulier comme d' un mouvement propre et à part de cest autre mouvement general que luy donne, sans qu' il s' en aperçoive quasi, la nature son premier mobile... tant de tracas, tant de labeurs de tant d' hommes n' ont point d' autre but que le gain. à ce centre se reduit le cercle des affaires ; la nécessité du mouvement cherche ce poinct.

La nature nous donne l' estre ; le bien estre nous le tenons en partie de la discipline, en partie de l' art. Laissant à part la discipline, laquelle, s' il se pouvoit faire aussi facilement comme on le pourroit desirer, devoit estre une et esgalle en tous,

important qu' il est au bien de l' estat que tous y vivent bien et honnestement, arrestons nostre discours sur les arts, lesquels, comme nous avons desja dit, sont aussi divers

p40

entre les hommes que les usages de la vie sont differens. Pour en parler generalement comme ils se pratiquent, je les reduits à ceux qui nous fournissent le necessaire, l' utile, le bien seant et l' agreable, d' autant que tous travaillent pour quelque fin, et leur fin consiste principalement en ces choses. Si nous voulons repeter ce poinct dès son origine, depuis que la terre, maudite par la transgression de nos premiers parens, fut condamnée à porter des ronces et des espines, la peine et le labeur nous furent donnés et transmis comme par un droict de succession, suivant cest arrest : " tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. " ainsi la vie et le travail sont inseparablement conjoints. Ainsi ne pouvons nous vivre sans alimens, et nous ne pouvons avoir ces alimens sans labourer la terre, et d' elle les prennent les hommes, d' autant que tous vivent naturellement de leur mere.

De là ceste laborieuse agriculture qui, continuellement, lutte contre sa sterilité et la force, en luy bien faisant, de rendre quelque récompense à tant de labeurs et de payer l' usure de tant de prests. De là ce soin requis au plant et entretien de la vigne et des autres arbres fructiers. De là ceste conduite des eaux recherchées pour arroser les prés, afin d' y faire germer et croistre des herbes. Puis en suite, la garde et nourriture du bétail, dont nous mengeons la chair et despoüillons les habits afin de nous vestir. C' est principalement en ces choses qu' est occupée la vie rustique, dont l' agriculture est le travail et la science.

S' il faut tenir ceste maxime qui dit que ce qui est le plus antique est le meilleur, certes l' art d' agriculture

p41

est l' excellent sur tous. Aussi l' appelloyent les anciens saint et sacré ou pour ce qu' ils estimoyent tel ce qui estoit inviolable, ou pour ce que ceux qui l' exercent sont tranquilles et patiens, amis de simplicité, ennemis de tumulte et de toute discorde... pour abréger donc, le labourage, et c' est aussi l' opinion d' Aristote et de Caton, doit estre estimé le commencement de toutes facultez et richesses, sous

lequel ou avec lequel est compris le bestail...
du temps de nos pères, les plus gens de bien, nostre noblesse mesme, vivoit toute aux champs, avec autant de contentement que de repos d' esprit. Depuis que les villes ont esté fréquentées, la malice s' est accruë, l' oysiveté s' est formée, le luxe s' est nourri, la faineantise a pris vogue. Entre nous maintenant, comme entre les thespiens, c' est honte de manier la terre. Qui peut avoir changé la nature des choses ? Est-ce la raison ou l' opinion ? Est-ce la vertu ou le vice ? ...

nonobstant ce desdain du labourage et ce mépris des laboureurs, je ne crois pas qu' il soit pays au monde où il se fasse plus de l' un, où il se trouve plus des autres qu' en France. Plus d' hommes encor s' employeroient en ce louable travail, au grand bien et profit de ce royaume, si la plupart, conviez d' un honneur faux ou vain et d' un gain bien souvent illegitime, ne se jettoient, comme en une rade assurée, à couvert

p42

des tempestes et des orages, entre les bras des charges publiques, desquelles l' exercice superflu et ruineux cessant, ils seroyent contrains de se remettre à faire valoir leurs propres terres, maintenant commises à des fermiers, à des mercenaires ou à des valets qui sont plus attentifs à les espuyser de valeur et de graisse qu' à les bien façonner et amender. De vray, nos paysans ont beaucoup degeneré et de jour en jour deviennent pires ; nos terres, pareillement, semblent s' en ressentir, mais c' est nostre faute. Elles nous oublient comme nous les avons oubliées ; elles nous méprisent comme nous les avons méprisées ; elles sont faschées de faire bien à ceux qui ne leur en font ni font faire que le moins qu' ils peuvent. On les traicte comme des esclaves, elles ne travaillent que par acquit. Qu' on n' en accuse point l' intemperature des saisons et la malignité des astres, encor que possible il les veillent venger ; la cause plus proche de leur infertilité c' est la pauvreté des laboureurs. Combien peu y en a il qui les possèdent en propre ? Et leur travail se faisant tout pour autruy, perdent ils pas le soin et l' envie de le bien faire ? Combien y en a il qui n' en soyent distraits par leurs procez et chicaneries ? Et la terre cependant est-elle repurgée de ces mauvaises herbes qui estouffent les bonnes semences ? Combien y en a il dont les harnois meurent de faim, et qui sont eux mesmes mal nourris ?

Et comment pourront-ils s' employer fortement et fouler sur les manchons de la charruë ? Tous ces manquemens se recognoissent depuis plusieurs années et se feront mieux sentir à l' advenir si vos majestez par leur bonté n' y donnent ordre.

Comme les humeurs coulent tousjours sur les parties plus basses et plus debiles, c' est tousjours le peuple qui souffre le plus de toutes ces charges. On peut dire que les laboureurs sont les pieds de l' estat ; car ils le soustiennent et portent tout le faix du corps. Vos majestez en doyvent garder la lassitude, car, s' ils se laschoient, le chef en patiroit comme les autres membres. Il n' iroit plus où il voudroit s' ils luy manquoient. Vous en devez donc prendre un soin tres-particulier. C' est par eux que vous soudoyez vos armées, que vous payez vos garnisons, que vous munissez vos places, que vous remplissez vostre espargne. C' est par eux que vostre noblesse vit et que vos villes sont nourries. Et, à le prendre ainsi, on peut dire à propos qu' ils sont encor en l' estat ce que le foye est au corps. L' un fait le sang par lequel les esprits sont charriez et distribuez en tous les membres ; les autres fournissent les alimens par lesquels la vie est entretenü ; de sorte que vous mesme avez besoin de leur aide aussi bien que vos subjects, lesquels tous ensemble, je n' en doute pas, parlans par la bouche de vos trois estats

p44

assemblez, intercederont tres-humblement envers vos majestez pour leurs nourrisiers et obtiendront la satisfaction et le contentement que meritent tant de labeurs pris pour le public, trempez de sueur et bien souvent de larmes.

Si, naturellement, on est obligé à l' amour et conservation de quelques-uns, n' est-ce pas de ceux qui font vivre soy-mesme et les autres ? Si la charité doit avoir quelques regards et distribuer par certains degrez les effets de sa pieté, pour qui se doit-elle plus tost employer que pour des hommes foibles et innocens ? Si la justice, à qui Dieu commet la protection des pauvres aussi bien que le maintien des riches, est sujette à veiller pour le bien de tous, sur qui tiendra elle les yeux plus ouverts, que sur ceux qui sont exposez à toute injure ? Le nombre, pour les rebelles mesmes, donne bien souvent occasion de pardon et de salut. Que doit-il donc faire pour ceux qui sont tousjours prests d' obeir ? On soulage tousjours les plus volontaires autant que

l' on peut. Et quelles gens doivent estre estimez
davantage que ceux qui tendent le col au joug
et, l' ayans reçu, le portent si doucement ? Pour
conclusion, quiconque est appelé au gouvernement
des peuples doit les aimer pour en estre aimé. Car
leur amour est son plus ferme rempart et sa
forteresse

p45

inexpugnable. Quiconque les aime ne leur impose
pas des fardeaux qu' il ne voudroit pas toucher
du bout du doigt ; car luy mesmes les soupéze
et juge prudemment s' ils sont égaux ou disproportionnez
à leur force. Et quiconque les espargne en
leurs charges, les mesnage à son profit en cas de
nécessité. Car tout ce qu' ils ont est à luy par
puissance et par bien-veillance.

Il faut travailler pour se nourrir et se nourrir
pour travailler. C' est pourquoy j' ay sommairement
traicté ce que dessus touchant l' agriculture, afin de
m' acheminer par le fil d' un bon ordre au discours
particulier des labours de main qui s' employent sur
quelque subject naturel. Car les choses naturelles
sont les principes des artificielles, lesquelles
appartiennent proprement à l' homme, selon le
trimegiste, qui dit que " les rayons de Dieu sont
actions ; ceux du monde natures ; ceux de l' homme,
arts et sciences... " les arts, à la verité, ne sont
pas si absolument nécessaires à nostre vie, comme
l' agriculture ; mais ils nous sont rendus tels par
usage et par coustume, et sans eux elle seroit manque
et imparfaite... ainsi l' art qui n' est qu' une imitation
de nature, s' appliquant à manier plusieurs choses,
qui sans luy resteroient inutiles ou de peu d' usage,
les façonne en maintes sortes, suivant l' intention de
celuy qui l' exerce, soit pour sa commodité, soit pour
celle des autres, laquelle le fait praticable plus ou
moins, selon qu' elle est plus ou moins grande.
Les choses naturelles qui se communiquent davantage,
comme plus parfaites et plus approchantes

p46

de la vertu divine, sont plus estimées.
Pour exemple, l' air que nous respirons, la lumiere
que nous voyons, le feu qui nous eschauffe...
ainsi les artificielles qui se respandent en plus
d' usages meritent le premier rang en un estat, pour

le regard de l' utilité... toute société doit en être abondamment fournie et de soy même. Elle ne doit point emprunter ailleurs ce qui luy tient lieu de nécessaire : car, ne pouvant avoir qu' à la mercy d' autrui, elle se rend faible d' autant. Qu' elle sonde la terre en plusieurs lieux, qu' elle creuze jusques à l' argile, selon le précepte de Platon, pour avoir ceste eau, il n' y a que la seule nécessité qui doive contraindre de prendre ailleurs ce que l' on n' a point. Cela que chacun prend sur soy est proprement son propre, non ce qu' il a acquis ou emprunté d' autrui. Pour s' assortir de toutes commoditez, on ne doit espargner aucun labour... ce qui ne se peut que par le moyen de tous arts utiles et honnestes. Puis donc que l' utile nous tient icy lieu de principale considération, par lequel des arts convient il commencer que par celui de la forge, sans lequel les autres ne se peuvent employer ? ... comme quelques naturels disent que le monde au commencement ne voulait pas être monde et que les corps ne se vouloient pas joindre et mesler ensemble pour donner à la nature une commune forme, de sorte que tout demeurait en tourment et combustion, jusques à tant que, la terre venant à prendre grandeur par le moyen des corps qui s' attachoyent à elle, elle commença à donner dedans soy

p47

et à l' entour un siège ferme et assuré à tous les autres corps, ainsi peut-on s' imaginer que les arts confus et broüillez en l' idée des premiers hommes, ne voulans s' incorporer de plusieurs parties différentes et s' obstinans en leur meslange, ne se fussent jamais rangez à l' union et correspondance où nous les voyons maintenant, si cest art, qui les contient tous en puissance et les reduit tous en acte, ne leur eust donné à l' advenir une consistance ferme et durable. Nous l' appellerons donc à bon droit l' art des arts, le commun element de leurs elemens, la main de toutes les mains qui travaillent, le premier instrument de l' invention ; et dirons que c' est à l' endroit des autres, qui en sont meuz, le mouvant et organe du mouvement ; le moyen que l' imagination remuée par la curieuse recherche a trouvé dans la nature pour amener à perfection tout ce qui dépend de l' operation artificielle. Aussi son labour s' employe sur un metal qui se transfigure en la forme qu' on veut, qui se transforme en toutes sortes d' usages, qui a tant de force sur les corps les plus solides, qui s' explanade la voye à tous ouvrages, qui de vray jette grand nombre d' hommes en leur

sepulchre avant le temps, mais qui en conserve
aussi et fait vivre beaucoup d' autres...
cest art donc si grand, si universel, si necessaire
à tous vos peuples, si cheri des barbares, si
recherché des sauvages, vous doit estre en
recommandation singulière, quand il n' y auroit autre
consideration

p48

que ceste-cy : que par les armes qu' il fabrique,
la gloire de cest estat est montée jusques au ciel,
ses bornes se sont estendues d' une mer à l' autre, et
sa vertu, -ce nom appartient proprement à nostre
valeur, -a fait trembler tous les peuples de la terre.
Je dis ceci pour fermer la bouche à ceux qui voudront
m' accuser de parler à des majestez si hautes
et relevées de choses qu' ils estiment si basses et
mecaniques, sans considerer que tout ce discours ne
tend qu' à ramener vos yeux sur vostre pauvre
peuple pour recognoistre quelle est sa vie et son
exercice afin de vous induire à r' ouvrir les sources
de son gain, dont les ruisseaux tarissent peu à peu
et bien tost demoureront à sec, à remettre le travail
de ce royaume en credit, à reléguer l' oysiveté chez
les estrangers, bref à donner occasion à tous de se
contenter, de se plaindre à nul, si ce n' est de
soy-mesme.

Pour reprendre mon discours, j' ose asseurer à vos
majestez, -et quand et quand je prouve avec la
necessité l' utilité de l' art dont je parle, -qu' il
y a plus de cinq cens mille personnes en vostre estat
qui comme salemandres vivent au milieu de ce feu,
qu' il s' estend au reste en tant de divers mestiers
qu' il faudroit plusieurs pages pour en faire le
dénombrement. Je penseray pour ceste heure avoir
fait le principal si je donne à comprendre à vos
majestez que pas un seul n' y manque et que tous y
peuvent estre exercez parfaitement, que nos voisins
les ont appris de nous et que les escoliers ne
passent point encor les maistres. L' Angleterre nous en

p49

est un exemple suffisant, laquelle depuis nos guerres
civilles, faisant profit des confusions de ce royaume,
s' est si bien instruite par l' adresse de nos hommes,
qui s' estoient jettez chez elle comme en un port de
repos, que maintenant elle pratique avec gloire et

profit ces mesmes arts que nous avons long temps gardez comme en propriété, de l' ouvrage desquels nous seuls l' accommodions ; de maniere que nous mesmes avons diverti nostre gain, maintenant retenu par son labeur pour elle mesme. Nos hommes encor vivans chez elle et leurs enfans luy sont comme des trophées de nostre dépouille. C' est à eux seuls qu' elles doit la fabrique de toutes sortes d' armes, l' arquebuzerie, la serrurerie, la coutellerie et tout plain d' autres mestiers de semblable nature. Ce que je dy d' Angleterre, je le tiens dit pour la Flandre et principalement pour la Holande. Car en ce subject mesme, elle nous doit plus qu' aux allemans, bien qu' elle soit si conjointe avec eux de genie, de langage et de meurs. ... l' Allemagne, à la verité, s' est attribuée une grand' loüange au maniment du fer ; mais les ouvrages que nous en faisons, hors l' opinion qui donne prix aux choses estrangeres, ont tousjours bien vallu et vallent

p50

bien autant que les siens ; et, quand je diray : mieux, la preuve ne me démentira point. C' est la coustume des peuples de préférer le labeur et l' artifice estranger ; de nous autres sur tous, qui n' aimons rien tant que ce que nous ne cognoissons point... qui peut faire soy mesme, doit il faire par autruy ? Est ce un bon mesnager, qui met la main à la bourse pour achepter ce qu' il peut cueillir de son propre fonds, qui pour faire valloir la terre d' autruy laisse la sienne en friche, qui, ayant des bras, ne les peut trouver pour travailler et s' en rapporte à son voisin ? Vos majestez ont assez d' hommes en ce royaume, autant ou plus industrieux que les estrangers. Donnez leur moyen de monstres ce qu' ils sçavent faire, et ils feront merveilles. Ce moyen, c' est de ne permettre plus que leurs labeurs soyent estouffez par ceux d' autruy, de leur attribuer au contraire toute la manufacture composée de fer et d' acier, afin que desormais ils ne vivent pas seulement, ce qu' ils font à peine, mais qu' ils vivent en faisant profit de leur travail, et cela sans doute resultera à la gloire, à la force et à la richesse de cest estat. Autrement il ne faut point douter que, leur continuant le manquement de gain, ces arts si necessaires, desja fort laborieux de soy, ne soyent à l' advenir abandonnez comme infructueux, ce qui ne peut arriver sans un dommage universel. Remediez y a temps. Ne laissez

p51

point esteindre le feu de la forge ; il est plus aisé de le conserver que de le r' allumer s' il estoit mort. Premièrement, je represente à vos majestez que toute la quinquaillerie, à la fabrique de laquelle sont occupez, tant dedans que dehors le royaume, non des villes seules, mais des provinces entieres, se peut faire abondamment et à prix tres raisonnable dans les pays de vos seigneuries, que d' y en admettre et recevoir d' estrangere c' est oster la vie à plusieurs milliers de vos subjects dont ceste industrie est l' heritage et ce travail le fonds de leur revenu ; c' est diminuer d' autant vostre propre richesse, laquelle se fait et s' augmente de celle de vos peuples. C' est couper les nerfs de vostre estat et chercher à tenir par emprunt d' autruy les instrumens de sa valeur. Si vous n' aviez point de tels hommes, il en faudroit évoquer de toutes parts. En leurs mains est le principal service de la republique. Les turcs et plusieurs autres peuples le sçavent bien, qui les retiennent quand ils les peuvent attrapper. Il en est autrefois trop sorti hors de ce royaume. S' ils y fussent demeurez, nous nous en trouverions plus forts et plus riches. Quelle chose a, du temps de nos pères, esté plus defenduë que de porter du fer et des armes aux

p52

barbares ? Qu' eussent ils donc jugé de ceux qui leur en eussent montré le maniment et la fabrique ? C' est se couper la gorge avec son propre cousteau. Pour ce qui touche les gros ouvrages, si vos majestez considerent aussi bien le profit qui peut en revenir comme les estrangers le ressentent, elles donneront ordre que le pays s' en fournisse de soy mesme, par un travail aussi abondant que legitime. Qu' il le puisse aisément faire, il se prouvera par effet quand il vous plaira le commander. Qu' il le puisse mieux faire que nul autre, tous les jours l' experience en fait foy par la valeur et par le prix de son ouvrage. Faites-nous donc jöuissans du fruct de nostre industrie, c' est à dire, rendez nous à nous mesmes. Faites nous valoir ce que nous valons. Faites nous cognoistre pour tels que nous sommes, afin que l' on cesse d' estimer que des hommes rudes et grossiers ont la main plus delicate que nous, l' esprit plus ingenieux, le corps plus patient de travail, où tout au contraire l' artifice nous est naturel, l' industrie ordinaire et le labeur agreable.

La chose mesme semble nous persuader ce que nous n' avons jusques icy peu cognoistre et pratiquer par jugement. Arrestons nous à un exemple particulier, car il faudroit trop de temps et de paroles pour esplucher tout par le menu. Il se fait en ce royaume un grand debit de faux. L' Allemagne tous les ans employe quasi tous ses marteaux pour nous en forger. Toute la Lorraine presque l' imite et seconde en

p53

ce labeur ; l' une et l' autre y sont allechées par le profit. Et que font cependant nos artisans, beaucoup meilleurs et plus fidelles ? Ils chomment et languissent de faim. Est-ce pour ignorer la fabrique de cest ouvrage ? Rien moins ; leurs utils se vendent au double. C' est le grief, on cherche le bon marché, et pourtant on approuve l' abondance dans laquelle il se trouve. Celuy connoist peu la nature et l' usage des choses qui les estime autrement que par leur fin. On donnerait bien à du plomb la forme et la figure d' une faux, mais non pas la qualité requise à couper les herbes ; on façonneroit bien une faucille d' estain, mais les dents en seroyent trop molles pour sçier les bleds. On feroit bien une coignée d' or ou d' argent, mais, si on l' estimoit, ce ne seroit pas tant pour le service que pour la matiere. Par là se comprend facilement que tous utils ont leur prix pour leur usage et qu' il diminue d' autant plus qu' ils s' en departent et en sont moins capables. Qu' il soit permis à nos artisans de faire aussi mal que les estrangers et qu' apres ils soient comme eux exempts du reproche, alors ils feront les faux à aussi bon marché. Je dy et constamment assure qu' en travaillant loyallement ils ne les peuvent donner à si petit prix que les français, lesquels sont obligez doublement à bien faire, et pour gagner, et pour éviter le decry qui les ruinerait. Mais des estrangeres s' il s' en trouve de bonnes une entre six, c' est beaucoup ; je parle des meilleures ; pour les autres, à peine deux ou trois au cent. Aussi qui ne sçait en quelle estime est tout cest ouvrage par la France ? Qui, marchant par la campagne, n' entend les plaintes

p54

des pauvres manevres trompez en leur achapt ? Qui par les villes, ne void le rebut que les marchands en ont dans leurs boutiques ?

Le remede pour n' estre plus ainsi trompez, et pour retenir en France plus de huict cent mille livres que ceste marchandise en tire tous les ans, c' est de remettre sus l' industrie de la fabrique qui s' en va perissant, et pour cest effect comme j' ay prédit dresser un atelier en chaque province, le labeur duquel joint à celui qui se fait dans le pays, beaucoup plus legitime que l' estrangier, sera capable de la fournir utilement, et mesme avec épargne. Car l' Allemagne et la Lorraine ne venant plus à regorger en ce royaume ; il sera facile d' en diminuer le prix, par l' assurance de la descharge, laquelle en matiere de manufacture est seule et principalement considerable. Rien ne cause tant la vilité que l' abondance ; l' abondance provient du labeur de plusieurs ; et le labeur de plusieurs ne peut manquer ès choses qui sont de bonne vente. Ainsi profitera doublement le pays, par la fabrique de l' ouvrage, et par l' employ de ses hommes. Ainsi le travail se fera plus legitime, reconnu tel par ceux ausquels la visitation en sera donnée, ou rejezté s' il est autre. Ainsi la fraude qui se pratiquera en cest art sera préjudiciable à ses auteurs plus qu' au public ; car maintenant qui n' y est attrappé ? Premierement, tout ce qui a figure de faux se vend pour faux, le fer comme l' acier ; on ne les peut discerner à l' oeil. S' il y a quelque reveuë, ce n' est que

p55

pour la forme ; elle se fait par des gens sans connoissance. D' ailleurs ce n' est pas dans les grandes villes seulement qu' on les debite ; mais aux bourgs et villages où se font les assemblées et marchez. Il y en a tel où de tous costez s' en apportent plus de cent mille, lesquelles sont contreportées çà et là par nos provinces, et Dieu sçait qui n' y est point trompé. Je dis le mesme des faucilles, et de toute autre telle marchandise, pour la vente de laquelle les forains se servent du bon marché, comme d' un leurre surquoy le peuple est induit à se jeter par la pauvreté, et bien souvent à faute d' avoir mieux.

On n' a jamais vu l' incommodité de ceux qui manient les arts de la forge si grande comme à present. J' en feray remarquer l' occasion à vos majestez. L' Allemagne est grandement adonnée à ces sortes d' ouvrages. Les plus grandes villes sont peuplées de ses artisans, lesquels se deschargent en France principalement ; car c' est le pays du monde où toutes choses se debitent mieux et plus promptement. Toutes fois ils ne l' avoient jamais si commodément fait que depuis quelques

années, qu' au lieu des voitures de terre longues et coutageuses les holandois leur ont ouvert et facilité les voitures de la mer, au moyen desquelles sont maintenant apportées ces marchandises lourdes et massives, à beaucoup moins de fraiz. Ainsi vos hommes, qui, pour la distance des lieux et longue traverse des chemins, estoient moins incommodez par la manufacture estrangere, en sont maintenant estouffez, voire se voyent quasi tous contrains de quitter le travail. à joindre qu' il n' y a personne,

p56

fourni d' esprit et garni de moyens, qui se soit encor mis parmi nous à se servir des engins, par lesquels ces ouvrages sont facilement avancez et menez à bout ; ce qui ne procéde point par faute de sçavoir et de connoissance, mais plustost par la crainte que nous avons de n' estre pas deschargez de la marchandise, venant à l' entreprendre en gros ; ce qui se fera volontiers au contentement de vos majestez et à l' utilité publique, si l' ordre requis y est apporté. Il ne faut qu' un homme habile et courageux pour en mettre plusieurs sur le bon train.

Rien ne se peut faire sans moyens, mais tout avec moyens. Les trois principaux nous les avons : les lieux, les materiaux, les hommes, et, pour donner la forme aux choses, l' industrie ; pour les lieux, les bois et les eaux ; pour les materiaux, l' acier et le fer ; pour les hommes, les bons artisans ; quand je dy bons, c' est à dire capables de bien conduire et perfectionner tous ouvrages. Je ne diray point icy, que, si la marchandise qui se fait en Allemagne, Lorraine, Flandres, Angleterre et autres lieux n' avoit plus de cours en ce royaume, les plus gentils artisans de ces pays, qui possible ne seroyent pas si bien employez comme ils sont maintenant, y accourroyent de toutes parts pour chercher besongne. Car ce seroit lors à nostre choix, en suivant leurs propres exemples, de les accepter ou refuser. S' ils nous vouloyent ou pouvoient apprendre quelque chose, je les reputerois dignes de l' hostelage ; sinon je serois d' advis que nous nous tinsions aux nostres. On ne sçauroit jamais trop faire d' artizans en un estat. La premiere raison :

p57

pour ce que la republique à faute d' eux souffre

beaucoup d'incommoditez et laisse espuiser ses facultez aux estrangers, qui la fournissent des ouvrages faits de main... la seconde, d'autant que, n'y ayant rien plus dangereux que quand les subjects sont divisez en deux parts, sans moyen, et les artisans estant comme moyens entre les pauvres et les riches, les bons et les meschans, les sages et les fols, ils peuvent empescher les seditions des uns et les factions des autres.

Je n'arresteray point plus long temps vostre consideration sur les dépendances de la forge. Je supply seulement vos majestez d'imaginer que, comme tous les mestiers et labeurs manuels, que vous voyez pratiquer partout, ont besoin, comme j'ay dit, de son assistance, elle occupe un nombre infini d'hommes, afin que de là vous conceviez un desir d'attribuer tous les exercices et profits d'icelle à vos subjects, de leur conserver ce champ de l'artifice le plus grand de tous. Forcez la nature du feu que l'on dit incapable de generation, et luy faites engendrer un gain inestimable pour la France, qui, passant par la main de plusieurs, viendra se rendre à petits ruisseaux au fonds de vostre espargne et l'enflera beaucoup. Donnez vous le contentement de voir chasser la paresse des boutiques à coups de marteau, de voir le fer se transmuer en or entre les mains de vos hommes, au lieu que l'or de la France se transforme en fer par l'artifice des estrangers. Donnez vous la

p58

gloire d'avoir les meilleurs artisans du monde et les plus laborieux en tout ce qui dépend des armes de la guerre ou des instrumens de la paix. Donnez vous la gloire d'avoir chez vous de quoy defendre et de quoy assaillir, quand le courage et la raison vous obligeront à faire l'un ou l'autre. Et, vous ressouvenant que tous estats se conservent par les mesmes moyens qu'ils ont esté acquis, faites sur tout estime de ce qui fournit le moyen de ces moyens. La profession militaire a de tout temps esté estimée heroïque, et l'est de vray si quelque chose l'est au monde. C'est par elle que les hommes s'acquierent de la gloire et de l'obeissance ; devant elle les loix se taisent et les magistrats se soumettent ; à elle font hommage les arts et les sciences ; d'elle est l'acquisition de la paix et la manutention du repos, d'où procede le bien et la felicité des hommes. Mais d'où s'empruntent les instrumens dont elle se sert pour faire de si beaux ouvrages que de la forge ? Et ne faut-il pas qu'il en demeure quelque honneur à ses artisans ? ... pour conclurre donc finalement par

l' utilité de cest art, je dy et maintiens devant vos majestez qu' elle est plus precieuse que de toute autre de semblable nature, puis que de tous les biens celui-là est le plus parfait et plus approchant de la qualité divine lequel est plus commun et se répand à toute heure sur plusieurs. Et par ainsi demeurera ce point establi : que l' or est plus estimé pour le prix, mais que le fer le doit estre davantage pour l' usage. Apres les arts qui contribuent leur industrie à l' entretien de la vie, et à la manufacture des ouvrages,

p59

j' en trouve cinq principaux concernans le vestement de l' homme. La chappellerie, la tissure des toilles, la drapperie des laines, la fabrique des soyes et la tannerie des cuirs. Depuis que nos premiers parens appliquerent des fûeilles de figuier sur leur nudité, le soin de s' habiller s' est fait comme naturel et l' invention s' en est toujours accreuë. Ce qui leur fut premièrement un tesmoignage de honte nous est devenu un sujet de superbe et de gloire. Les paons qui sont points de l' aiguillon de l' amour ne déploient pas mieux leurs belles plumes que les hommes touchés de vanité, leurs beaux habits, quand ils veulent se bien mettre, à dessein de complaire aux dames. Aujourd' huy mesme plusieurs en prennent avantage sur les autres qui ne paroissent pas tant par l' ornement exterieur ; mais qui bien souvent reçoivent dedans plus de courage, de merite et de vertu. Quoy qu' il en soit, c' est en ce subject principalement que naist, croist et regne le luxe, avorton de la fausse gloire, auquel jamais rien ne couste trop, et duquel procedent ces dépenses excessives qui causent ordinairement la ruine des meilleures maisons et la pauvreté des plus illustres familles. à cause de luy ces mots de reproche, un tel porte un bois, un moulin, une préee dessus son dos. Ce n' est point de nos jours, mais de tout temps

p60

que la necessité du vestement se tourne en vaine pompe. Les meilleurs estats en ont souffert de grands desordres, ausquels on a bien souvent esté contraint de remedier par de severes loix, le nostre mesme plusieurs fois, et maintenant en auroit-il besoin plus que jamais ; car, pour en parler à la verité, il est à present impossible de faire

distinction par l' extérieur. L' homme de boutique est vestu comme le gentilhomme. Cestuy-ci ne sçauroit plus estre connu, que par la seule bonne creance et belle façon. Si cela manque, à dieu toute difference. Au reste qui n' apperçoit point comme ceste conformité d' ornement introduit la corruption de nostre ancienne discipline ? Qui ne void point comme le vilain qui se void brave veut aller du pair avec le noble, croyant que l' habit fait le moyne ? Qui ne void point comme le gentilhomme, se sentant méprisé du bourgeois, pour rendre ce qu' on luy preste méprize le seigneur ? Si l' on continuë ainsi, il ne sera plus question desormais d' estre ; il ne faudra que paréstre. Qui plus reluira sera de meilleur or. Mais garde la touche ! Quel ordre peut on esperer de ceste creance, qui se tourne en habitude, et ceste habitude en coutume ? Quelle obeissance pour l' advenir aux superieurs ? Qui prendra plus à gloire l' honneur d' estre commandé ? Si vos majestez ne nous retirent de ceste confusion et indifferance, c' en est fait ; tous generalement vont faire banqueroute à la vraye et solide vertu, tous se vont mettre apres la vanité. La discipline sera banie des troupes et l' ordre des armées. La naïfve valeur sera contrainte de ceder à la vaine

p61

pompe. L' insolence croistra dans les villes, la tyrannie dans les champs. Les hommes s' effemineront par trop de delices, et les femmes par le soin de s' attiffer perdront, avec la chasteté, le soucy de leurs ménages.

Je m' emporte hors des lices. Reprenons le droict fil et commençons comme par un autre chef : de cest art qui forme son ouvrage sur le moule de nostre teste. La necessité que nous avons de la couvrir du chaud et deffendre du froid l' a mis en pratique. Combien utilement, l' experience nous l' apprend nos deux extrémitez ayant telle correspondance ensemble ; qu' une mesme passion les afflige, comme un mesme sentiment leur est propice. Ce mot nous le donne assez à entendre :

tenez chauds les pieds et la teste.

Au demourant vivez en beste.

Au reste je ne trouve aucun mestier qui nous soit si purement et franchement demeuré. Car je croy que tout autant de chappeaux de laine, de poil de connin ou de castor, qui se portent en France, sont façonnez de nostre main. Recherchant les causes pourquoy les estrangers si curieux de nous introduire leurs manufactures n' ont point encore mis les

doigts à celles cy, je n' en trouve qu' une : c' est que nostre teste change trop souvent de forme et qu' en ce seul poinct ils ne sçauroient faire profit de nostre inconstance ; mais, s' ils ne peuvent gagner sur la

p62

façon, ils nous trompent sur la matiere. Combien y a-t-il de maistres chappelliers ruinés, et qui se ruinent tous les jours, pour la fraude des laines d' Espagne, que les flamans nous apportent en suin ? Celà provient de ce qu' ils la vendent toute emballée. Venant à la déployer et nettoyer on trouvera une telle balle vingtcinq ou trente livres de ballieures ou de pierres enveloppées dans la laine, et ceste laine en outre toute plaine de sable. Tel qui la voulu remarquer a jugé le déchet de plus d' un quarteron par livre. Les espagnols ont cest artifice que, voulans tondre leurs aigneaux, ils les baignent et puis les font courir par le sable, afin d' en saupoudrer la laine ; puis ils la coupent et mettent en paquet. Double tromperie : car celà mesme la fait pezer et pourrir. Tout cela se verifie par un procez intenté à la court de parlement de Roüen par des maistres chappelliers alencontre d' un marchand flamand. Pour remede, il faudroit ordonner que les laines venuës fussent desemballées et mises en grenier, puis visitées. Cela obligeroit les facteurs flamans qui sont en Espagne, et possible consentent à la fraude, d' y donner ordre par delà. D' où viendroit une autre commodité ; c' est que la marchandise faite d' estoffe estrangere, pourrie pour la plus part, et laquelle par consequent ne peut rien valoir et boit la pluye comme une esponge, deviendroit de meilleur usage, au lieu que bien souvent elle ne vaut qu' à brusler. Ce régleme[n]t se pratique à Lion, où les chappelliers

p63

ont obtins que les laines soient lavées et nettoyées devant que d' être expo[si]tées en vente. Au reste ce que dessus ne doit faire naistre l' opinion que les laines estrangeres soient meilleures que les nostres ; ou que nous ne puissions nous en passer. Car, pour le premier, c' est chose certaine que les laines de Berri sont plus douces et meilleures que celles d' Espagne mesme, comme en fait foy la chappellerie qui s' en fait à Bourges, Orléans, Paris et Lion. Et, pour le second, si toutes nos laines nous demouroient,

nous en aurions à revendre.

Comme la chair est plus pres que la chemise, la chemise l' est aussi plus que le pourpoint, ce qui nous advertit de parler de la fabrique des toiles premier que de la draperie. De toutes les manufactures qui peuvent donner en ce royaume, moyen de vivre à beaucoup de personnes, hommes, femmes, enfans, ceste-cy est la plus universelle et plus commune. Nous avons cest avantage qu' en France elle est plus fidellement et abondamment pratiquée que par tout ailleurs, que nul autre pays n' en a les étoffes si bonnes ni l' artifice plus exquis. Les holandois, qui ont entrepris sur tous nos ouvrages, comme ayans pris à tasche d' en abolir la pratique et de nous en ravir l' ancien credit, ont voulu empiétter sur celle-cy principalement. Mais ils nous ont trouvez de plus facile persuasion que les barbares mesmes, lesquels, formans leur jugement et reglans leur choix par la bonté essentielle et par le meilleur usage des choses, non sur une opinion anticipée, ont preferé tousjours les toiles de France à

p64

celles de Holande, ont tousjours decouvert les suppositions et contrefactures des flamans, quoy qu' ils emballassent leur marchandise comme est la nostre, et la marquassent de la marque de nos doüanes. Car toute espèce de déguisement n' est point crime parmi ce peuple, pourveu qu' il en puisse tirer quelque avantage. Leurs menées succedèrent mieux auprès de Henry Le Grand, pere et mary de vos majestez, duquel en fin ils obtindrent et permission et secours d' argent pour establir leur fabrique en ce royaume. Tout le bien qui en est provenu, ç' a esté l' avillissement des toilles de coffre qui s' y font bonnes et loyalles, à la seule perte de vos subjects : car, au regard de l' artifice et manufacture, nos artisans ont fait connoistre combien ils ont la main plus industrieuse et delicate que tous autres et qu' ils avoyent raison de s' opposer à ceux qui venoyent dans leur propre maison leur ravir la gloire et le fruict d' une si belle et universelle industrie. Il me semble que je dois représenter à vos majestez comme il ne peut que nos toilles blanches ne passent tousjours en bonté et valeur les holandoises ; car, posé le cas que nos chamures soient pareilles, nostre curage, au jugement de ceux qui s' y cognoissent, est tousjours naturel et meilleur que celui dont ils sont contraints d' user, d' autant que nos eaux sont douces, et les leurs sont maques, c' est à dire demy salées ; d' où vient que par ceste acrimonie, qui de

vray blanchit, mais au reste rongé et consomme les toilles, elles perdent la moitié de leur usage et durée. Aussi maintenant aiment-ils mieux, en la liberté qu' ils ont de vivre et de ménager en France, venir s' habituer en lieux propres et commodes au blanchissement de ceste manufacture que d' y travailler chez eux-mesmes. Que si vos majestez ne prennent le soin de leurs subjects, pour les remettre en possession de leurs droicts et en debouter les usurpateurs, dont le nombre s' accroist tous les jours, ils s' en vont perdre la propriété de cette fabrique. Car dès à present il se trouvera qu' il y a plus de nos propres hommes, desbauchez du service de leurs maistres ou par promesse ou par augmentation de loyer, qui travaillent pour eux, que pour ceux du pays.

Icy vos majestez doyvent se souvenir que les hommes reduits à ne rien faire sont induits à mal faire ; qu' elles doyvent, pour le bien, repos et richesse de l' estat, conserver en tout et par tout, l' exercice des familles qui sont les pepinieres de la republique ; que cest exercice doit estre considéré doublement : par les hommes et par les femmes ; que l' oysiveté corrompt la vigueur des uns et la chasteté des autres ; que cestuy-cy, estant commun à tous les deux sexes, mais principalement à ceux de l' un et de l' autre qui ayment et pourchassent la paix et qui vivent en toute simplicité, il doit estre tant plus soigneusement entretenu. D' avantage, les femmes, qui mettent quasi toute leur ménagerie en ceste manufacture, et y font bien souvent plus de fruit

en ne bougeant de leurs maisons que leurs maris en tracassant peniblement deça delà, meritent bien vostre compassion, et que, joignant leurs prieres à l' utilité et nécessité que nous avons de ce travail, vous leur en conserviez la plaine et entiere possession. Mais de plus, l' avantage que vous en tirez sur les autres peuples vous oblige de renouveler et pratiquer les moyens de le retenir tout et de prendre occasion de faire le transport, la vente et distribution, par la main des vostres, comme il s' est fait autresfois. Car pour conclurre ce poinct, vos majestez considereront, s' il leur plaist, que nous n' avons aucun meilleur expedient que cestuy-ci pour nous accommoder du trafic estrangier, principalement

de celuy d' Espagne, qui seul nous tient lieu de tous, à cause que premierement les toilles pour faire voilles ne se peuvent recouvrer d' ailleurs ; secondement que le negoce des Indes ne se peut faire que par le moyen des toilles blanches, et escruës de Normandie, de Bretagne et d' autres provinces de ce royaume ; car, pour le regard de celles de Hollande, Flandres, et Allemagne, il ne s' y en transporte gueres. Ainsi il demeure constant que ceste fabrique est l' une des principales mines de la France ; que pour elles le Poutossi vomit presque toute sa plate ; et que sans elle les espagnols mesmes ne la pourroyent apporter en Espagne. S' ils ont des navires, nous en avons les aisles ; et ces autres encor, lesquels en tout et par

p67

tout, à droite et à gauche, cherchent de profiter à nos despens, et s' en servent bien souvent pour voller et pour approcher en volant l' orient et l' occident, le septentrion et le midy, dans l' espace de peu de jours ; mais c' est assez parlé de ce point ; passons aux autres.

La nécessité des choses en fait le travail, et l' usage en produit l' abondance. Le soin et l' artifice ont tousjours l' oeil ouvert et la main à l' oeuvre, pour en emplir le defaut. Si nous n' avons besoin de tant de linge, pourquoy en feroit on autant ? Il est ainsi des habillemens.

Je ne sçai si je dois loüer ou blasmer la temperature de nos climats, laquelle nous oblige, d' un costé, a des labeurs si longs et continuels, et, de l' autre, nous guerit du mal d' oysiveté par une voie où la moderation est requise. Car pourquoy travaillons nous que pour acquerir la vie et le vestement ? Tout le reste, si nous estions sages, ne nous est-il pas superflu ? Toutesfois, si le soin de gagner n' est point de nature, on peut dire qu' il procede en quelque sorte de raison, laquelle nous imprime ceste affection, afin de nous induire avec plus de charme et d' attrait à nous pouvoir rendre utiles les uns aux autres et jette quand et quand en nos coeurs la premiere semence de ceste charité, qui ne nous commande pas seulement de nourrir, mais de vestir les pauvres. Aussi avons nous pris naissance avec un desir d' aimer et de secourir nos semblables ; et, si nous faisons autrement, nous degénerons. Nous avons en outre le commandement de nostre maistre,

p68

qui nous oblige à cela, nous disant : ce que vous ferez a un de ces petits, je le reputeray fait à moy-mesme. Mais ce discours est d' ailleurs ; revenons à notre subject.

De tous les vestemens les plus communs se font de toille ou de drap. Celuy qui peut s' imaginer tant et tant de milliaces d' hommes, qui fourmillent en ce royaume, cessera de s' esmerveiller du grand nombre qu' il en faut et comprendra quand et quand comme le labeur de tant de personnes y peut estre continüellement employé. Aussi la drapperie estant necessaire à l' usage de tous, grands et petits, riches et pauvres, elle est presque exercée en toutes les provinces de ce royaume, quoy que plus abondamment aux unes qu' aux autres. Car, cela dependant de la commodité des laines, toutes ny peuvent pas vacquer avec semblable profit et partant ne si employent elles pas également. Mais en tout cas, s' il s' en trouve une qui ne s' en puisse fournir elle mesme, une autre luy peut plus que suffisamment satisfaire. Comme, pour exemple, le Berry, la Picardie et la Normandie, en la quantité d' estoffes et d' ouvriers qu' elles ont, peuvent-elles pas accommoder de ceste manufacture la Bretagne et plusieurs autres provinces, si besoin estoit ? Est-ce donc nostre necessité qui l' évoque d' Angleterre ? Ou nostre souffrance,

p69

qui l' introduit ? Sommes nous contraints, pour en avoir faite, de la descharger de ce qu' elle a de superflu ? Ou, si par manque de police nous laissons aneantir nostre industrie et divertir nostre labeur, à quel jeu jouons nous de laisser transporter nos laines, et nos artisans chomment de besongne ? Sommes nous aveugles ou insensez ? Les estrangers, à nostre veu et à nostre sçeu, vendent leur marchandise vitieuse et mal conditionnée pour la pluspart, dans les magasins et halles publiques, et la françoise, bonne et loyalle, est condamnée à garder la boutique ! Ils inventent tousjours quelque nouvelle fraude pour nous attrapper, cependant que la fidelité de l' artifice expire et meurt de faim entre nos mains ! Car quelle drapperie à jamais eu telle réputation en bonté et beauté que la nostre du seau ? La dixiesme part de nostre monde pour le moins, qui jadis travailloit et vivoit, voire profitoit de ce negoce, crie et se plaint ou de demeurer oisive ou de n' avoir plus moyen de

s' employer, tandis que la liberté estrangère gaigne pied à pied et veut en usurper l' entière possession. Nos escoliers nous font la loy. Car qui ne sçait que les anglois ont appris de nous ceste fabrique ? Qui de nouveau viendroit à Hantonne et autres lieux ou elle est plus exercée, et ne sçauroit comme il en va, seroit bien estonné de n' entendre presque en tous les ateliers que le langage françois. Encor parmi les anglois vivent plusieurs des nostres, qui leur ont mis ou veu mettre la navette à la main. Auparavant ils apportoyent en ce royaume une partie de leurs laines pour estre mises en oeuvre ; et l' autre en Flandres par traicté des rois fait et continué avec les contes. L' estape en estoit à Bruges, ville autrefois tres-riche et renommée pour la manufacture et commerce de la drapperie, voire la capitale du pays. Aussi, qui considerera premierement le gain qui en provient, secondement le nombre d' hommes, de femmes et d' enfans qui peuvent y estre employez, conclura tout soudain, suivant la necessité, que tous generalmente en ont, qu' en tout estat bien réglé, ils doyvent estre bien soigneusement entretenus et conservez, sans souffrir qu' on les supprime ou destourne. Car comme pourrons nous retenir la qualité de bons ménagers, si nous cessons une fois

de nous vestir des laines de nos brebis, ou bien si, permettant qu' on les enleve de nos mains, nous les recevons des autres, façonnées avec autant d' infidelité que de fard ? Pour le moins, qui achapte trois aulnes du drap de France pour faire un manteau n' en perd pas demy-aulne à la premiere pluye. Qui ne sçait que les anglais luy donnent la gesne et l' estirent pour l' allonger, n' a gueres hanté parmy eux.

Il y a quelques années qu' ils en apportèrent d' un voyage à plus de cent mil escus en ce royaume. Il fut mis en arrest par le bailly de Roüen, à la sollicitation des gardes drappiers, et confisqué pour estre vicieux et non conditionné selon le traicté des princes. à bon droit, disoit-on publiquement à Londres, sur le bruit qui en vint. Par la bonté de nostre roy, ils en obtindrent delivrance, faveur qu' en tel cas nous n' eussions sans doute jamais obtenüe d' eux, puis qu' ils tiennent telle rigueur que la meilleure drapperie de France, portée en Angleterre, est confisquée

et bruslée. Voyons en suite comme ils ménagent leurs disgraces et en font des avantages. Pour n' estre plus en hazard de tomber en telle peine, ils recherchent et obtiennent une permission de r' emporter leur marchandise qu' on ne jugera bonne et loyale, sans en payer acquit ny impost, et par là s' ouvrent un moyen de nous tromper et de frauder par un mesme les droicts du roy. Car au reste ils ne laissent pas de la vendre et debiter en plaine halle ; elle ne repasse jamais la mer. Sommes nous obligez par contract à nous laisser tromper de la sorte ? Et jusques à quand ? On ne sçauroit nier qu' il ne se fabrique grand nombre de drapperie en France, mais non à la moitié prés de ce qui s' en faisoit par le passé. Cela procede bien en partie de la soye, qui s' est mise en trop grande vogue parmy nous. Mais toutesfois la principale cause vient du cours que la marchandise estrangere y prend, et, qui ne le coupera, nos fleuves deviendront petits ruisseaux et nos ruisseaux tariront du tout à la fin. Desja cognoist on à veuë d' oeil, comme ce negoce dechet. En tel bourg de ce royaume, où il s' en faisoit à plus de quatre ou cinq cens mille livres, il ne s' en fait pas maintenant à trente mil. Qu' on juge à proportion des villes. On entend bruire et plaindre le peuple, en tous les lieux où ceste manufacture a domicile, qu' il est reduit à chommer et mourir de faim, faute de besongne. Ces exemples monstrent desja la mauvaise consequence de l' admettre et la juste raison de l' exclure. Mais que sera-ce si les anglois, comme ils se vantent, obtiennent de vos majestez la permission d' establir leur

manufacture dans la France mesme ? Vraiment, si cela est, c' est bien pour gaster tout. Combien sont plus sages les flamans, qui depuis peu de jours ont deffendu l' apport des draps d' Angleterre, ayans reconnu qu' à ceste cause commençoit desja à diminuer le travail de leurs hommes, considerable sur tout en ce poinct pour sa facilité, laquelle est telle que depuis quatre ans jusques à quatre vingts, toutes sortes de personnes, les aveugles et manchots mesmes, y peuvent estre employez et gagner leur pain. Le mesme firent il y a quelques années ceux de Hambourg, d' autant que les anglois ne se vouloient en leur negoce aucunement servir des hommes du pays, comme à présent ils ne font et ne veulent faire en

France. Vos majestez sont conjurées d' apporter à tout ce que dessus l' ordre requis par les prieres et supplications tres-humbles d' un nombre infini de vos subjects, par les tendres souspirs des femmes, par les cris pitoyables de leurs enfans. Permettez que tous ensemble vous remonstrent en toute submission que leur mestier est le seul heritage d' eux et de leur posterité ; qu' outre la liberté ils n' ont rien que ce revenu ; que, si les estrangers s' en desirent approprier l' usage, ils ne font ne plus ne moins que celui qui par tyrannie voudroit exterminer quelqu' un de sa possession ; qu' estans nez en France, c' est raison qu' ils y vivent, ce qu' ils ne pourroyent faire, si on leur ostoit le seul moyen qu' ils en ont ; qu' estans destinez pour travailler, il faut aussi qu' ils soyent employez à cela. La requeste des peuples à leur prince est utile, juste et legitime, qui demande le bannissement de l' oysiveté

p74

mere de tous vices, cause de tous pechez, qui fait offre et soubsmet les auteurs à servir loyallement au bien de son estat, qui recherche de sa grace un ordre raisonnable, par lequel ils soyent rendus jouissans des privileges naturels, avec lesquels ils sont venus au monde et desquels ils se peuvent justement advantager au prejudice de tous autres.

Après la drapperie de laine, marche la drapperie de soye, ou pour mieux dire elle la devance, comme en prix, par sa rareté, en usage, par nostre luxe. Pour confesser la verité, d' elle vient aux hommes un grand ornement et digne d' un grand estat. Le regne de Salomon mesme en a tiré quelque recommandation. Aussi fait-elle reluire l' esprit et la richesse d' un peuple, mais c' est principalement quand il la doit à son propre soin, à sa propre industrie, sans la tirer à force d' argent, des mains estrangeres : car en ce cas, le coust devoit luy en faire perdre le goust. C' est toutesfois au contraire pour nostre regard, car il nous sert d' amorce ; c' est un appast de nostre curiosité. Nous avons opinion d' être mieux habillez quand nous le sommes plus chérement. Je croirois que cest erreur jamais ne se pourroit vaincre en nous, si nous n' avions l' exemple de nostre roy Henry second, qui r' amena toute sa court en moins de deux ans, et par consequent la noblesse de son royaume au premier usage du drap. Cela nous fait preuve de la verité de ces vers :

communément la subjecte province
forme ses moeurs au moule de son prince.

La modestie est une belle vertu à l' homme. C' est le tesmoin exterior d' une ame bien composée au dedans. Il est vray qu' elle ne despend pas tousjours de la simplicité de l' habit et que les plus vifs rayons en jaillissent de nos paroles, en éclatent de nos moeurs. La pudeur, fidelle garde des vertus, reluit aussi bien sous la soye que sous le bureau. L' habit mesquin et sordide monstre je ne sçais quoy de vilenie. Et sans doute c' est une chose digne du soin d' un brave prince de pourvoir à l' honnesteté et gentillesse des vestemens de ses subjects, à l' exemple d' Auguste, lequel, apres avoir pacifié l' empire, voyant les senateurs trop mécaniquement vestus à son gré, leur fist reprendre une bienseante propriété, une magnificence honneste et digne de la grandeur romaine. Aussi nostre grand Henry, prince d' immortelle memoire, apres avoir par la valeur de son espée relevé l' honneur de cest estat, remis la paix par tout et restabli l' ordre des provinces, print fort à coeur le dessein de faire abonder la soye dans ce royaume, afin que ses subjects s' en peussent parer, avec autant d' ornement, mais moins de coustage que par le passé, ce qui sans

doute eust peu reüssir à son contentement, au bien et à l' honneur de son peuple, si ceux-là, sur qui sa majesté se repositoit de la conduite de ceste affaire, l' eussent secondé avec un jugement égal à son affection. Tout ce qui nous en est revenu de bien, c' est que le desir qu' il fist naistre en plusieurs de s' accommoder du profit des soyes a produit ce fruit qu' il s' en fait maintenant en Provence, Languedoc, Dauphiné, Touraine, Lionnois, Beaujolois et divers autres lieux de la France, à plus de quatre ou cinq cens mille livres ; preuve evidente qu' elle s' en peut fournir d' elle-mesme et de la meilleure du monde, sans l' achepter si chérement des estrangers. Car pour ce qui concerne la fabrique, chacun sçait-il pas que depuis long temps nous l' avons à Lion et à Tours ? Elle a trouvé la temperature de ceste ville si douce et si agreable, le peuple si ingenieux et delicat au maniment de la soye et si propre à la nourriture des vers, le terroir si commode à la production des meuriers, que l' on peut juger combien il s' y peut faire davantage.

Et sans doute, si la main royale y eust espandu son nuage d' or, de cest arrouzement elle eust fait naistre des forests de séres.

Plusieurs considerations sont requises à l' établissement de quelque artifice en quelque lieu. Plusieurs observations y sont desirées. Bien souvent, manquant à l' une un dessein bien commencé, trouve une mauvaise fin. L' entreprise n' est point blasmable, mais la conduite. Le bon laboureur, avant que de commettre sa semence à la terre, en recherche et recognoist diligemment la qualité, afin de cognoistre quel grain y sera le plus propre ; car tous ne viennent pas bien par tout. Et ceux qui veulent édifier des arbres font jugement de solage par les sauvageons qu' il produit, et par les plantes qui naturellement y viennent : car ordinairement les pommiers et les poiriers, les chesnes, les sapins, les hestres et les ormeaux, ne trouvent pas un semblable fonds à goust ; et toutes sortes de ceps ne fructifient pas également en un mesme vignoble... il est difficile de forcer le genie d' un lieu, mais facile de le recognoistre. Il pousse bien souvent de lui mesme certains germes, et donne en si peu de temps les naturels tesmoignages de sa fécondité que le bon mesnager le secondant de son industrie, en tire quelques fois un fruit plus grand que son esperance. Si nous ne perdions pas si tost courage en nos desseins, y rencontrant quelque difficulté, si nous avons autant de conduite et de perseverance

au ménagement des bons artifices que nous avons en main, comme ont nos plus proches voisins, ou, finalement, si leur exemple pouvoit autant sur nous qu' il doit, il y a long temps que nous l' aurions fait paraistre en ce subject. Sans doute que, s' ils avoient la commodité que nous avons pour le climat et pour les hommes, ils nous fourniroyent maintenant abondance de soye ; l' Italie n' y feroit plus rien. Mais pour nous, estans tels que nous sommes ou que nous voulons estre (car si nous voulions nous serions autres), que sert que tout l' or et l' argent du Pérou et du Mexico vienne regorger en France, si ceste pompe l' espuise et transporte ailleurs ? C' est à vos majestez d' y adviser ; elles en ont deux grands moyens à la main, ou de deffendre le trop frequent usage des soyes en ce royaume, ou d' y en commander et disposer l' entiere fabrique. Cependant

vos subjects prendront le temps d' employer l' industrie qu' ils ont et de s' en prevaloir ; tellement que la soye née, nourrie et façonnée chez eux, y deviendra plus abondante que la laine et le chanvre, que la toille et que le drap.

Je n' ay que faire de dire icy combien de personnes de tous sexes et de tous âges en tireront exercice et profit. Celuy se l' imaginera facilement, qui cognoist les veritables appetits du luxe à quoy nostre nation est subjecte, et de quelle passion elle se porte aux choses belles et bien seantes. C' est à la France proprement que tous artifices, qui doivent passer par plusieurs et diverses mains, appartiennent : car, estans, comme elle est, le pays des hommes et des

p79

hommes laborieux, ils s' y peuvent achever avec plus de diligence et de facilité que par tout ailleurs. La preuve en fera foy quand vos majestez mettront une fois en leur esprit, le desir de la voir. Le premier esclat qu' elles donneront de cette affection sera desja la moitié de l' oeuvre, pour le moins il y a long temps que l' on est hors de la difficulté des principes ; il ne faut que continüer la besongne et l' augmenter à proportion de la necessité, aux lieux où elle est commencée. On la verra par ce moyen bien tost au point qu' on la desire. C' est l' un des plus grands coups que vous puissiez frapper pour le bien et utilité de cest estat ; car vous retiendrez ainsi plusieurs millions qui par chaque année en sont transportez. Ainsi tant d' or et d' argent qui sort des mains de vos subjects y rentrera une mesme eau entretenant perpetuellement le cours de ceste fontaine de Hieron. Grand artifice au bon politique, qui cherche sur tout, en tout et par tout le profit et l' enrichissement de son peuple ! Ce que je dy de la fabrique des veloux, satins et taffetas comprend celle des bas de soye pour mesmes raisons. Ce n' est rien qu' une curiosité superfluë et prejudiciable à l' estat, qui nous fait rechercher les estrangers. Ceux qui se façonnent en France doivent contenter les françois, comme les anglois ceux qui se font en Angleterre. Vos majestez en l' ordonnant apporteront une grande espargne à leurs subjects,

p80

et tout ensemble un grand profit. Car on dit que pour ceste marchandise il sort tous les ans plus

d' un million d' escus de vostre royaume. Ceste somme excessive ne causera point d' estonnement à ceux qui jetteront les yeux sur tant de jambes qui s' en parent, et pour lesquelles il en faut souvent un si grand nombre. Il n' en alloit pas ainsi du temps de nos bons vieux peres, où les princes et seigneurs n' en usoyent que rarement. Maintenant que le temps et le monde ont changé, je n' en veux point blasmer l' usage, pourveu que le profit nous en demeure ; autrement il nous couste trop cher. Au reste, que la France s' en puisse fournir d' elle mesme, cela se connoist assez par l' artifice de les faire avec dexterité et promptitude, qui se pratique en la ville de Roüen.

Quand j' ay parlé de la tissure des toilles et de la drapperie de laine et de soye, je pense, pour mesmes considerations et semblables avantages, avoir conclud que toutes les futaines et camelots se doivent fabriquer en ce royaume, où l' industrie en est pratiquée autant et mieux qu' ailleurs, où la commodité

p81

est pareille et possible plus grande. Car pourquoy nous ferons nous en rien necessiteux d' autruy, riches que nous sommes de nous mesmes et par nous mesmes ? On parle parmy nous de futaines d' Angleterre et de camelots de l' Isle ; mais on nous impose le plus souvent par l' estrangeté : car toutes ou la plupart de ces estoffes sont de la façon de France, et n' en sont pas pires. C' est ainsi pareillement que l' on nous trompe aux dentelles de Flandre, qui ne sont telles à la verité sinon entant que les flamans les font faire à nos femmes, et puis les revendent plus cher, se servans de l' opinion comme d' un appas, pour tromper nostre appetit estrange. Les marchands anglois sçavent bien s' avantager à l' endroit de leurs compatriotes de ceste erreur commune. Tous les jours on les oit crier à la bourse de Londres : peignes de France, jartieres de France, aiguilletes de France, ceintures de France, etc., quoy que toutes ces choses soyent faites en leur pays et par eux mesmes. C' est pour leur profit qu' ils se montrent ainsi recognoissans de ce que nous leur en avons appris la propriété, l' usage et la façon ; car autrement ils ne le feroient pas, je vous en assure.

p82

Marquant icy les arts plus communs et profitables qui nous fournissent le vestement, je doy faire quelque traict de plume en passant pour les teintures, qui luy donnent ces diverses couleurs que nous voyons tous les jours se changer en plusieurs façons. C' est en ce subject, autant ou plus qu' en nul autre, que l' invention de l' esprit s' exerce, à l' imitation de nature, laquelle se plaist à produire au monde le different émail d' une infinité de fleurs. De tous nos sens, le plus delicat c' est l' oeil. C' est le moins subject à lassitude. La varieté des objects luy plaist ; il se porte avec contentement d' une couleur à l' autre, entretenant et ramassant par ce doux changement la force et vigueur de ses esprits. Ceste sienne affection passe jusques au sens commun et de là donne à la fantasia, laquelle, pour complaire à son principal rapporteur, se laisse aller à ce qui luy plaist jusques à participer à son contentement. De là procede l' estat et la recherche que nous faisons des peintures et des teintures. Pour le regard des premieres, nous ne les avons que par volupté ; mais pour les dernieres, elles nous sont maintenant faites comme necessaires par l' usage. Je ne croy point qu' il soit pays au monde, où l' on uze d' habillemens, qui pareillement n' en aye quelque pratique. Et sans doute l' invention de colorer les draps a suivi de bien prés celle de les fabriquer. Pour nous, nous n' avons que desirer en cest art. Nos hommes dés long temps en ont acquis la perfection. Aussi nous est il tousjours demeuré libre et entier jusques à present, et que les anglois, ne se contentans plus de

p83

nous apporter leurs draps en blanc, nous les veulent encore introduire teints, quoy que la teinture qu' ils font ne vaille rien du tout, à cause qu' au lieu du pastel que nous avons et duquel ils manquent pour roidir leur drapperie, ils se servent d' inde, prohibé de tout temps en France comme estant le fondement d' une teinture illegitime et fausse. Vos majestez ne doyvent jamais permettre cela, d' autant qu' il tourneroit à la ruine evidente des teinturiers, qui sont en nombre plus que suffisant en ce royaume, dont la fidelité seroit contrainte de dechoir, et quand le bon usage de leurs teintures, d' autant que tant d' hommes qui vivent et sont employez sous eux seroient reduits à la mendicité, d' autant finalement que ceste souffrance osteroit ce peu d' exercice et de profit qui reste aux pauvres tondeurs, presseurs et autres artisans, qui travaillent

à l' agencement des draps, ce qui seroit autant comme leur oster la vie.

Pour tout ce que dessus, vos subjects ont à supplier vos majestez de leur donner par vostre autorité, moyen et pouvoir de se servir et avantager de leur propre industrie, en telle sorte que le profit leur en demeure ; de ne permettre point à d' autres de mettre la faux en leur moisson ; comme ainsi soit que la raison vueille que chacun travaille sur son propre fonds et s' esjouïsse du fruit qu' il produict et qu' on ne laisse point mourir, à faute de gain, tant de beaux arts, que la France a nourris si long temps

p84

avec profit, honneur et contentement ; bref qu' on rende point ce grand, robuste, et invincible corps d' estat, perclus de ses principales fonctions, par un engourdissement d' oysiveté lasche et faineante. Autrement que peut-on juger par les prognostics certains et indubitables que l' on void, sinon que vos subjects s' en vont tous devenir mercenaires des estrangers ; que leurs mains seront remuées par eux, et pour eux seulement ; que si leur travail nous suffit, elles cesseront, à cause que nostre industrie sera devenuë leur esclave et tributaire, et qu' ils ne voudront plus s' en servir.

Je pense avoir compris sommairement tout ce qui sert au vestement de l' homme ; il ny manque plus que la façon, laquelle du temps de nos peres estoit toute entre les mains des tailleurs du pays ; nous portions seuls les ciseaux qui la pouvoient desguiser et changer comme bon nous sembloit. Mais à present les escossois et flamans nous ont appris nos modes.

Ils taillent et coupent dans les meilleures de nos villes ; voire avec telle ingratitude envers la France leur mere nourrice, qu' ils seroient bien marris, de donner du pain à gagner à ses enfans naturels et legitimes ; car, si ce n' est en cas de grand besoin, ils ne se veulent servir que des hommes de leur nation.

Et, grossiers que nous sommes, nous ne pouvons apprendre la leçon qu' ils nous font chez nous-mesmes ! Nous ne la pouvons apprendre des nostres qui ont esté chez eux ! Si nous estions habiles, nous ferions

p85

de grandes consequences sur ces propositions, des

conclusions importantes sur ces principes. Nous apprendrions à vivre et à faire vivre les nostres : " chacun le sien, n' est pas trop " ; ce seroit nostre maxime.

J' oublois à parler de la tannerie, art aussi necessaire que commun, lequel, pour le grand profit qu' il apporte, ne seroit point demeuré entier, comme il a fait jusques à present, en la main des françois, si ceux qui l' exercent n' en avoyent retenu, principalement dans les principales villes, la propriété libre et franche, par le moyen de leurs exactes visitations, sur les apprests des cuirs estrangers. Ce mestier est des plus riches du royaume, et l' usage de tant d' hommes qui s' en servent, le rend tel. Depuis quelques années, il a beaucoup décheu de sa bonté, tant en son profit qu' en son ouvrage dont le vice importe generallement à tous, et pourtant seroit-il grand besoin de reformer les abus qui s' y commettent en diverses façons. On sauveroit par là beaucoup de maladies, qui proviennent aux hommes de l' humidité froide qu' ils souffrent au pied, faute de bonne chaussure. Le public y est de plus interessé, d' autant que le cuir mal nourri d' escorce dans le plain et aussi peu fidèlement conroyé, n' a ni la resistance à l' eau, ni la durée qui seroit requise. Pour le regard des maroquins, outre qu' il s' en fait tres-grand

p86

nombre en ce royaume, voire suffisamment pour le fournir, si ceux mesmes qui font semblant de nous en apporter ne les transportoyent chez eux, il s' en peut encor faire d' avantage, et de meilleurs qu' en pays du monde, qui voudroit choisir les lieux ; car nous avons des peaux en grande abondance, et des eaux naturellement bonnes à cela.

Voila doncques les cuirs que nous avons de nous mesmes en la plus grande part ; car pour le demourant, il nous vient de Barbarie, du Cap Verd et du Perou ; mais le tout nous est bien escorné par les estrangers. Nonobstant je ne sçaurois passer outre sans m' esmerveiller comme tant de cuirs de France et d' ailleurs peuvent à peine fournir aux trois parts du peuple de ce royaume, en restant une quatriesme pour le moins qui ne se sert que de chaussure de bois ou de cordes. La façon nous reste entiere entre les mains jusques à present, quoy que les flamans soyent si mesnagers que de nous apporter leurs vieux souliers à plains basteaux, ne se contentans pas de venir chez nous nous en faire de neufs. C' est à cause, comme il est à croire, que la France a si grand besoin de cordonniers, qu' elle est contrainte

d' en appeler d' outre-mer. Cela va bien à tout le moins que nous ne manquons pas de l' assistance de nos alliez, non pas aux moindres choses. C' est un grand signe qu' ils aiment fort nostre bien, qu' ils sont ainsi curieux de nous venir servir. Ayant parlé de ce qui sert principalement aux

p87

habillemens, il faut en passant dire quelque chose des bastimens. L' injure du temps, tantost froid, tantost chaud, nous oblige à nous en couvrir et contregarder. C' est la nature elle mesme, amoureuse de son estre et de sa conservation, qui nous porte à édifier et bastir. Nous voyons comme elle apprend aux animaux plus farouches de la terre à se retirer dans le couvert des tasnieres et donne aux oyseaux du ciel l' invention de construire des nids. Je croy donc que l' on a de tout temps fait des maisons, et ce par un instinct naturel. Mais à la simplicité s' est adjoustée la commodité et finalement la magnificence. Le soin que nos ancestres ont eu des bastimens, tant privez que publics, nous est venu comme de main en main ; et le besoin que tous les jours nous en avons nous oblige ou de reparer les vieux ou d' en construire de nouveaux. Les grands et sages romains se monstrerent si curieux de ce point qu' ils eurent et observerent des loix touchant le lieu, la fermeté, la forme et les estages des edifices. De plus, ils faisoient tous les ans eslection d' un magistrat, qui tenoit la main à les faire bien et deuément pratiquer. Entre nous, la liberté de bastir est telle qu' on la desire prendre, pourveu que ce soit sans prejudice du droit d' autruy. Pour les materiaux des edifices, comme pierre, bois, chaux, brique, etc., et pour les hommes, comme maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, plâtriers, etc., je croy qu' il n' y a pays au monde qui en soit mieux fourny que la France. On le cognoist tous les jours de plus en plus, à ces grands bastimens qui s' entreprennent et parachevent

p88

en si peu de temps que la nature mesme s' estonne de la promptitude et adresse de l' artifice. Nostre excez est grand en tout, et nous seroit un grand heur qu' il fust ramené à la moderation. Maintenant, aussi bien que jadis on faisoit à certain

peuple : on peut nous reprocher que nous bastissons comme si nous ne devons jamais mourir, et banquetons comme si nous devons mourir dès demain. à la verité le dernier est le fait d' un pourceau ; mais le premier sent son homme. Car sans doute les pays ne sçauroient avoir de plus beaux et plus durables ornemens que les superbes logis. à joindre, qu' en outre le contentement qu' ils apportent à ceux qui les font faire, plusieurs pauvres gens y sont employez au soulagement du peuple...

quand Alexandre, après la conquête d' égypte, desira bastir la ville d' Alexandrie et la peupler de grecs, il choisit une assiette plantureuse de tous biens et capable de nourrir toutes sortes de gens. Exemple par où vos majestez peuvent comprendre que le soin de l' aise, richesse et commodité d' un peuple est proprement un soin royal.

Parlant à vos majestez des principales manufactures de la France, je me declarerois ennemy juré des sacrées muses si je passois sous silence le noble art de l' imprimerie, par lequel sont produits en lumiere et consacrés à l' eternité des siecles les labeurs de tant de doctes hommes, par lequel nous sommes instruits en tous nos devoirs, par lequel Dieu se communique à nous et nous à luy, par lequel nous est donnée la cognoissance des choses

p89

divines et humaines, par lequel nous conversons familierement avec tous les plus grands hommes de tous les aages, par lequel la memoire de tant de beaux esprits est conservée, par lequel nous sommes loüez à l' advenir, si nous faisons choses dignes de loüange, et par lequel vous mesme devez esperer d' estre immortels. Ce fut un allemant, natif de Maïence, à ce qu' on dit, qui se servit le premier de cest art en la chrestienté environ l' an 1400, au mesme temps que Bertholde Schwvard, moine et alchimiste de la mesme nation, inventa l' artillerie, vraye foudre d' enfer, au detrimement universel de tout le monde, comme l' imprimerie est à l' utilité, gloire et ornement de tous les gens de vertu. Il se servit premierement de caracteres de bois que l' on void encor à Strasbourg avec la premiere presse dont il imprima, laquelle est, en memoire perpetuelle, consacrée dans l' église cathedrale du lieu. Depuis, comme il est facile d' adjoûter aux choses inventées, les caracteres de metal ont esté trouvez et mis en usage, desquels est provenuë la complete perfection de cest art. Ainsi faut-il confesser que nous le devons à l' Allemagne ; mais l' Angleterre et la Hollande nous

doivent aussi la science et pratique qu' ils en ont.
Maintenant que tous les peuples chrestiens en sont en
possession, reste d' aviser le moyen de nous en conserver

p90

l' entretien et le profit, comme ils font tous
chacun en son endroit.

Le trafic des livres est si grand et si universel
qu' il n' a pas esté dédaigné des princes mesmes, et
des estats entiers. Phillebert, Duc De Savoye, pere
de celui qui vit à present, prince fort estimé pour la
suffisance de son esprit, sçeut s' accommoder si
avantageusement de ce negoce que les venitiens en
furent esmeus à telle envie que jamais ils ne cesserent
tant qu' ils l' eussent diverti de ses mains, par un
artifice qui montre qu' en matiere de profit il n' y a
gueres de gens qui gardent fidelité. Qui ne cognoist
au reste combien de commoditez en tire l' Allemagne,
et qu' il fait la plus grande et meilleure part de ses
foires ? Aussi les flamans qui ont le nez tres delicat
à flairer toute odeur de gain n' ont gueres laissé ceste
pratique en arriere, mais, l' ayant suscitée en plusieurs
principales villes, y employent toutes sortes
de pauvres gens du pays à tres petit prix, et obligent
les compagnons à quinze cens par jour plus
que les françois, qui n' en tirent que vingt et cinq
cens, faisant faire de la composition à l' équipolent.

p91

Ainsi par ceste tasche augmentée ils ont trouvé
moyen de bailler leur ouvrage qu' ils nous envoient
à meilleur marché, -quasi de moytié, -que les
nostres ne peuvent faire ; et quand et quand se sont
advisez de nous fournir de plusieurs livres, qui sont
de plus commun usage et par consequent de plus
prompt debit. Voila comment ils ostent à nos
imprimeurs et libraires (à l' opinion desquels nos livres
ne sont pas les meilleurs qui sont les mieux faits, mais
ceux qui se vendent le mieux et plustost) l' ordinaire
exercice de leur art et le gain mediocre qu' ils avoyent
accoustumé de faire.

Je puis dire sans hyperbole qu' il y a cinquante
mille personnes en vostre royaume qui travaillent à
l' imprimerie et librairie, qui n' ont autre fonds pour
leur vie, autre revenu pour leur entretien. Comme
l' esprit est admirable en ses diverses productions, il
est si charitable envers ses enfans qu' il tasche, au

moyen et à l' aide de cest art, d' en conserver la vie et la durée avec un soin passionné ; il les aime, les embrasse et regarde avec contentement, y voyant empreinte une image immortelle de soy-mesme, avec plaisir extrême ; il se ressouvient qu' ils ont esté conçeus de l' accointance qu' il a euë avec les belles et agreables muses ; puis, comme par une reflexion de l' amour des siens il se porte à l' amour des autres, qui sont nez de mesme semence divine, et en eux,

p92

comme en un miroir, contemple les beaux traits et lineamens de leurs auteurs, admire leur perfection, en devient éperduëment amoureux et de fois à autre leur donne quelques baisers en son cabinet, desquels comme d' une flamme secrette qu' il attire, il s' embraze en l' affection de la vertu, de l' honneur et de la gloire.

Pour revenir à mon propos, l' imprimerie estant maintenant passée d' une nation à l' autre, elle ne peut produire à ceux qui l' exercent tant de profits comme elle a fait par le passé, lors que peu de peuples y travailloyent et entre ces peuples peu d' hommes. Ajoutez à son usage plus commun que, depuis le réveil des lettres, on a garni les bibliothèques de livres, de sorte qu' il en reste tousjours beaucoup, quoy que, par le ravage des guerres, il en aye esté beaucoup consommé. Ce meuble ne s' uze pas comme un habillement : ce qui a servi au pere peut servir au fils, et ainsi de main en main, selon le soin que l' on a de le conserver. Je ne doute point toutesfois que, si l' apport des livres estrangers estoit interdit, les imprimeurs et libraires ne se rendissent bien tost assez riches. Et, pour dire librement ce que j' en pense, ceste prohibition ne sçauroit estre qu' au bien et salut, tant de ceux qui gouvernent que de ceux qui sont gouvernez. La doctrine estrangere empoisonne nostre esprit et corrompt nos moeurs. On a trouvé moyen par là de faire degenerer plusieurs de nos hommes, de les desbaucher de l' obeissance legitime. On a jetté dans les plus tendres coeurs de mauvaises semences, on y a provigné le plant de

p93

Sodome et Gomorhe ; bref on a par là fait naistre des monstres en la France qui n' en avoit jamais produit paravant.

Il n' y a libraire au monde, tant soit il opulent, qui ait un livre de chaque sorte ; nulle richesse n' y pourroit suffire ; nul lieu n' en pourroit tant contenir. Aussi la multitude de livres n' est pas bonne, mesme pour l' usage ; ceux qui en manient beaucoup font ordinairement beaucoup d' hostes et peu d' amis ; ils cherchent à guerir et amener leurs playes à la cicatrice par la diversité des appareils ; ils remüent trop leur esprit et ne luy donnent pas le temps de prendre racine en un bon fonds. Mais ce discours appartient ailleurs ; revenons d' où nous sommes partis. Les bons livres sont ordinairement bien recueillis ; et pourtant sembleroit il raisonnable que, pour l' advenir, il ne se conçedast plus aucun privilege sur premieres coppies, à plus long temps que de quatre ou six ans, afin que, le terme expiré, l' impression en estant libre à tous, tous communiquassent au profit qui en peut revenir. Car, si le livre est bon, celui qui l' a premierement fait a prou gagné ; s' il est mauvais, il n' est pas à presupposer qu' aucun le vueille remettre sur la presse. Et pourtant ne faudroit-il plus que vos majestez accordassent des prolongations de privilege, à l' appetit et requeste de personne, d' autant que pour un leger profit de huict cens ou mille escus, que quelques-uns en peuvent tirer, il en couste plus de cent mille à toute la France. Si vos majestez deffendoyent

p94

encor le transport du papier hors le royaume, s' il n' estoit imprimé, il ne faut pas douter que la richesse de cest art n' augmentast beaucoup en peu d' années. Car par ce moyen l' estrange seroit contraint d' emporter nos impressions et d' envoyer icy les coppies qu' il voudroit mettre en lumière, ce qui donneroit, outre la commodité du pays, la cognoissance d' un grand nombre de meschans livres, qui se font au prejudice de vos majestez et du repos de la France, avec nostre papier mesme, et les caracteres de nos lettres, que les estrangers acheptent. Ainsi les libraires et les imprimeurs, trouvez saisis de livres vitieux, ne pourroyent prétendre aucune excuse ; et les preuves se feroient contre eux tout à l' heure, d' autant que premierement on cognoistroit les formes, secondement le papier et l' année de sa fabrique, d' autant qu' à la visitation que les gardes cartiers en font tous les ans on adjouste ou diminuë quelque chose à la marque que les papetiers prennent de leurs gardes jurez. De plus tous abus de cedulles et de livres se cognoistroyent ainsi, ainsi toutes suppositions de cahiers, par lesquelles se font

plusieurs fraudes, tant aux doüanes et gabelles
comme ailleurs.

Ce que j' ay dit des cartiers m' a fait ressouvenir
d' eux. Devant que les anglois se fussent mis à
transporter le pappier de France, ils vivoyent
commodément

p95

et faisoient vivre un grand nombre d' hommes
en leur travail ; mais, depuis quelques années, ils ont
aussi bien de quoy se plaindre comme les autres
artisans du royaume. Les anglois en sont venus à
tel point qu' il faut desormais que nous passions par
leurs mains, d' autant qu' ils tiennent en divers lieux
des moulins à pappier, qu' ils ont achetez ou fait
faire, et pour les employer font venir du damas de
leur pays, qu' ils y envoient soudain sans aucune
visitation, combien que, par les ordonnances de nos
roys, il soit deffendu de le mettre en oeuvre, que
premierement il n' aye esté six mois à la campagne,
pour éviter les contagions de peste, et de flux de
sang, qui nous viennent ordinairement de Flandre et
d' Angleterre. Pauvres françois, que nous restera-t-il
plus à faire, puis que nous recevons parmy nous des
gens qui sont si mesnagers qu' ils ne nous laissent
pas seulement le profit de nos haillons pur et net ?
La crainte que j' ay que les anglois et flamans ne
se plaignent de nos plaintes, disant qu' elles ne
s' adressent que contre eux, m' oblige à parler un peu
des italiens. Ces hommes à la verité sont subtils,
plains d' invention ; et d' eux nous avons pris beaucoup
de choses. Le mesme subject qui nous attire les autres
estrangers en France les y a pareillement amenez, et
les y fait sejourner. Depuis quelques

p96

années en çà, ils y ont pratiqué l' art de verrerie
avec bon heur et profit. Ce n' est pas qu' auparavant
on ne l' exerçast en France. De tout temps le
Languedoc, le Dauphiné, l' Armagnac, le conté de
Foix, ont jouï de la gentillesse de ceste noble
manufacture. Je l' appelle noble, eu esgard aux mains
qui la façonnent et à l' essence parfaite de la matiere
dont elle est faconnée, assavoir du verre, que je puis
dire, pour le loüer en peu de mots, estre le miracle
de l' artifice, comme l' or est le miracle de la nature.
Nos roys aussi les ont doüez de beaux privileges,

et ont voulu que les gentils-hommes seuls la peussent exercer en France ; ce qui n' est pas de mesme en Italie. En plusieurs lieux de ce royaume, les peuples se sont long temps contentez de verres de fougere, et ont eu opinion qu' ils ne pouvoient recevoir de Venise sans casser ; maintenant que l' industrie et le labeur des italiens y a plus communément introduit l' usage de ceux qui sont faits de barille et appellez de cristal, plus polis à la verité et plus agreables à la veuë,

p97

mais tousjours aussi fragiles, nos françois amoureux sur tous peuples de la propriété au boire et manger et de la gentillesse de leurs meubles, en usent à ceste heure ordinairement et avec plus de plaisir. Le desir qu' a eu le feu roy, pere et mary de vos majestez que les françois seuls eussent et la pratique et le profit de ce bel art, a plusieurs fois esté déclaré par sa propre bouche, encor, comme je croy, qu' il ne fust pas adverty que plus de deux mille cinq cens gentils-hommes en peuvent en son royaume tirer la commodité de leur vie et un entretien digne de leur condition, sans faire estat de cest autre grand nombre d' hommes qui sont employez sous eux à ceste besongne. Cela est si considerable et touche à tant de gens qui portent qualité, que vos majestez doyvent embrasser l' affection de les remettre en leurs premiers et anciens droicts que l' on veut empiéter sur eux par quelques nouveaux privileges surpris à leur prejudice, et sans qu' ils y aient esté appellez, attendu qu' ils n' en sont jamais décheus par forfaiture ni felonie aucune, ayans leurs peres, par le passé, et eux, en ces dernieres guerres, sans espargner leurs biens ni leur propre sang, courageusement suivi leur prince et fidellement servi ceste couronne en tous les endroits où l' honneur et le devoir de leur qualité les ont appellez.

Voila ce que j' avais à dire generally des arts et de quelques uns des principaux en particuliers, au traicté desquels je n' ay pas voulu imiter les bouquetieres qui choisissent à l' oeil les plus belles et odorantes fleurs et en tissent et compozent un ouvrage

p98

qui est bien soüef à sentir, mais au demeurant ne porte point fruict et ne dure qu' un jour ; mais j' ay fait comme les abeilles qui, volant par

dessus les roses, se posent sur du thym tres fort et aspre et s' y arrestent, preparans de quoy faire le miel et la cire.

Au reste je cesse de les poursuivre et esplucher tous par le menu, me ressouvenant que je parle devant vos majestez, dont il ne faut empescher les temps que le moins que l' on peut. Je craindrois mesme d' estre accusé d' avoir esté trop long en ce discours, si je n' estois bien asseuré que vous le mesurerés avec son utilité, laquelle est presque infinie. Puis, d' autre part, Dieu vous a ordonné pour ses lieutenans en terre afin d' oüir le pauvre, la vefve et l' orphelin, aussi bien que le plus grand et le plus riche du monde ; afin que vous teniez tousjours l' oeil ouvert et l' oreille alerte pour voir et pour entendre tout ce qui peut apporter du bien et du soulagement au peuple.

... aussi les princes plus grands, plus liberaux et plus magnifiques ont tousjours fait gloire d' inventer des moyens, ont tousjours tasché d' imaginer et dresser des reglemens, par lesquels ils peussent accomoder et enrichir leurs subjects, sçachant bien que telle richesse estoit la vraye et inépuizable source de leur despense et liberalité. Apres le soin de leur faire administrer la justice, cestuy cy a pris la seconde place en leur ame, comme estant mesme une notable despendance, un principal accessoire de son principal, qui est de rendre à chacun ce qui luy

p99

appartient. En tout autre subject, elle n' a point tant de licence qu' en cestuy-cy de baisser la main et de tenir la bride lasche. Car la charité du pays restraint à son avantage et quelquefois eslargit, selon les temps et les saisons, les bornes de l' équité, et cela est excusable par la consideration de l' utilité commune, à laquelle le sage maistre de police, qui par une bonne administration veut bien informer la matiere de la republique, s' accommode en tout et par tout, d' autant que c' est la fin generale où doivent tendre tant les loix de ceux qui gouvernent que les actions de ceux qui obeissent.

L' heur des hommes, pour en parler à nostre mode, consiste principalement en la richesse, et la richesse au travail. Ne plus ne moins que tous animaux qui ont sang ont coeur, tous pays qui ont richesse ont industrie. L' industrie, y tenant tel lieu, doit estre donc leur premier vivant et leur dernier mourant. Et comme la meilleure disposition de l' animal est qu' il soit en toutes ses dispositions selon le cours de nature, ainsi le meilleur estat de l' estat est qu' il

soit mis et qu' il demeure en une place certaine et assurée, selon son utilité, par son ordre, regnant entre plusieurs et derivant de celui qui commande à ceux qui obeissent. Car sans doute c' est une bonne fortune, quand tous les subjects ont des moyens suffisans à leur necessitez ou ne les ayans point les peuvent acquérir. C' est la plus seure bride pour retenir ce Typhée à plusieurs bras et plusieurs testes,

p100

lequel, quand il se fasche et ennüye de ne gaigner rien, se remüe et, en se remuant, excite quelques fois des tremblemens de terre. Par ceste huile se calment les flots de ceste mer orageuse subjecte à tous vents, qui bruit et gronde en dessous, premier que de s' émouvoir, et qui difficilement s' appaise, quand la fureur qui bout en ses vagues l' a une fois renversée de comble en fonds.

Comme c' est le plus grand art des princes que de sçavoir faire profiter les peuples, rien aussi ne leur apporte plus d' obeissance, plus de reverence, plus de benediction. Nous aymons principalement ceux qui nous font bien ; nous pensons qu' ils tiennent une tierce nature, entre Dieu et nous, et jugeons au reste que le principal bien nous provient du gain que nous pouvons faire sous leur autorité. Voulons-nous un exemple de cela sans l' aller chercher loin ? Nous l' avons vu de nos jours en la royne d' Angleterre à ceste occasion aymée, chérie et presque adorée de son peuple. Il faut confesser que son soin et sa diligence principalement luy ont fait acquerir la cognoissance des arts qu' elle ignoroit, mesnageant par le meilleur traictement qu' elle pouvoit les françois qui dans nos troubles estoient jettez en son royaume. Elle mesme en a veu le fruit, et son pays le ressent tous les jours...

p101

j' ay dit cy devant, et faut que je le repète encor, que l' employ des hommes et le sçavoir de les rendre utiles au public et à soy-mesme est un grand traict du sage politique ; que pour y parvenir il en doit nourrir, entretenir et accroistre l' industrie par enseignemens, par exemple et par exercice ; taschant sur tout de bannir entre eux l' oysiveté, peste fatale aux estats riches et florissans, mais au contraire de les attirer au travail par les appasts de

l' honneur et par l' amorce du profit... les anglois et les flamans nos voisins nous l' apprennent. Comment on doit regler les arts pour les maintenir et les conserver en sa main, leur exemple nous en instruit ; comme par leur moyen personne qui soit capable de travailler ne peut demeurer oisif, leur pratique nous le montre. Je supplie vos majestez de considérer, comme les villes de Hollande, Zelande et Frize de petites bourgades sont devenuës grandes et admirables citez. C' est qu' il n' y a point moyen d' y estre ensemble ignorant et paresseux, et que l' on y envoie de bonne heure les hommes à l' escholle des fourmis et des mouches à miel pour leur faire cognoistre la guerison de ces vices, qui sont les plus grands que l' homme puisse avoir. Que s' ils n' en veulent pratiquer le remede naturel, le magistrat y pourvoit, et de luy mesme leur baille la medecine. Commandez que le semblable se face à l' endroit

p102

de vos subjects, et vos subjects en auront le fruit, vous l' honneur et le public l' utilité. La pratique des pays susdits est diverse, tant pour l' apprentissage et pour l' entretien des arts que pour l' employ et pour la nourriture des hommes, mais tendant tousjours à mesme fin, assavoir au profit particulier et au bien commun. Personne n' y peut prétendre sa pauvreté d' aucune excuse ; car il trouve plusieurs moyens de s' en delivrer, moyens bons et légitimes, que vos majestez, touchées de l' utilité publique, doivent ouvrir et faire pratiquer en ce royaume, comme pareillement il se fait en toutes les principales villes de Suisse et d' Allemagne, où mesme il n' y a gueres de bourg, èsquels le seigneur du lieu n' entretienne quelque college pour instruire ses pauvres subjects, tant aux arts liberaux qu' aux mestiers mecaniques... nous sommes tous comme des briques faites d' une mesme argile, mais non toutes à un moule, non d' une terre egallement pestrie, maniée et comme affinée. Comme il naist des corps plus robustes les uns que les autres, il vient pareillement icy des esprits beaux et rares par excellence. Vos majestez savent bien que les seigneurs de Turquie, Agas, Basass, grands vizirs ne naissent pas, mais sont faicts et, comme l' on dit, de toutes pastes. Si les loix et les

p103

coustumes de vostre estat, beaucoup meilleures à la verité et mesme plus naturelles, d' autant qu' il est à presupposer que les aigles naissent des aigles et les colombes des colombes, ne vous permettent pas d' en faire de mesme, à tout le moins consentent elles en ce point avec la nature que les hommes qui y naissent soient adressez à leur fin, à sçavoir d' estre un ornement et utilité à leur patrie ; non à charge comme des membres perclus et estropiez. Ce que je dy d' un sexe, je le dy pareillement de l' autre ; car tous deux sont nez à la société et destinez à l' action. Aussi partagent-ils ensemble le soin et le labour du mesnage, principalement en France. S' il s' y trouve de pauvres enfans, -mais il n' y en a que trop à cause du mauvais ordre, qui depuis si long temps regne parmy nous, -on peut à l' imitation des hollandois y remedier en deux façons. La premiere est de les ramasser et de les renfermer en des maisons publiques, les garçons à part et les filles à part, y faire travailler les uns et les autres en toutes sortes de manufactures, drapperie, fillace, toille, lingerie, etc. Car il ne faut point douter que plusieurs de vos subjects, qui pourront fournir à leur entretien ou dresser quelque compagnie pour cest effect, n' entreprennent fort volontiers ce parti, quand par la deffense de l' apport des ouvrages estrangers ils seront assurez d' estre deschargez de ceux qu' ils pourront faire fabriquer. Ces maisons dont je viens de parler sont appellées

p104

par les hollandois escholes et à bon droict puisque l' on y apprend à vivre ; ... ceux qui sont mis là dedans sont employez diversement, bien nourris et bien entretenus. à la distinction des autres, on les habille de deux couleurs, afin que, venans à sortir par débauche ou autrement, ils soyent recognus et r' amenez. On ne les tire point de là que pour les marier. Quand ils sçavent un art, on les mene voir les filles qui sont nées et gouvernées de mesme sorte pour les faire choisir femme, puis leur baillant quelque somme, et quelque aménagement, on leur permet d' aller en liberté, ou bien de demeurer en la maison où ils ont esté nourris, eslevez, et instruits, pour continuer leur mestier avec bons gages et salaires, lesquels ils reçoivent de la société qui les entretient.

Voicy encore l' autre ordre que tiennent les mesmes hollandois pour l' assistance des pauvres qui, plains de bonne volonté d' apprendre un art, en cherchent le

moyen. Apres avoir trouvé maistre dans la ville, ils vont prester serment devant le magistrat de le bien et fidellement servir certain nombre d' années, en leur donnant deux sols, ou six blancs par jour, selon qu' il est convenu, sans qu' il soit assujetty à leur fournir, ny logement, ny nourriture. Il leur donne un intervalle libre, depuis douze heures jusques à une, pour qu'ester et prendre leur réfection, laquelle ils trouvent à poinct nommé sans sortir du quartier,

p105

d' autant qu' ils ont certaines maisons affectées, qui les nourrissent de reliefs et les vestent encor par dessus. Cicy se doit entendre pour les naturels du pays seulement ; car ce n' est pas leur coustume de recevoir aucun estranger, principalement françois, si ce n' est en contr' eschange.

Tous ces deux methodes sont fort bons, pour employer ceux qui sont nez pauvres, sans estre à charge à l' estat ; et m' esmerveille qu' on n' en a persuadé vos majestez, quand on leur a proposé de commander que les mendians de ce royaume fussent r' enfermez par les villes et nourris par la charité publique. Constantin fut le premier qui fist des ordonnances pour la subvention des indigens, et de son temps on establit des hospitaux pour les pauvres enfans, pour les hommes vieux et pour les malades, à la requeste et instance des evesques, se plaignans, et à un bon droit, de ce que les quaymans estropiez alloyent par les temples, meslans leurs plaintes et soupirs aux chants de l' église.

Aussi de vray faut-il nourrir les pauvres non les tuer. Or est ce les tuer, dit Saint Ambroise, que de leur refuzer la nourriture. Je diray plus, c' est quelquesfois se tuer soy-mesme : car le mauvais traitement des pauvres fait bien souvent les maladies populaires aux villes, puis elles s' espandent aux champs par la contagion qui s' en communique au long et au large. Il n' y a pas de plus beau moyen pour remedier à tous ces maux ensemble que d' employer

p106

les hommes, comme j' ay dit ailleurs, et comme les autres peuples le font, aux divers artifices. Car peu, qui y regardera de pres, s' en trouveront incapables. Pour ceux qui sont tellement mutilez de leurs membres par quelque grand et sinistre accident

qu' ils sont mesme inutiles à soy-mesme, ou pour ceux que la nature n' a produits, que pour servir à la terre de fardeau, baste ! Le public n' en sera pas trop chargé ; il n' y en a pas beaucoup de tels. Quand à ceux à qui la pauvreté cause de la foiblesse ou de l' indisposition nous avons de bons vivres pour les remettre, graces à Dieu, et la medecine peut au reste apporter remede. On a bien soin de faire guerir, et pour ceste cause tient on souvent plusieurs mois dans l' estable à plus gros frais des bestes de travail ou de voiture. Au reste voulons nous, faute d' exercice, créer en eux de nouvelles maladies ? Voulons nous qu' avec de mauvaises humeurs ils contractent encor de mauvaises moeurs par l' oysiveté. Je pense qu' on ne peut dire pour excuse, sinon qu' il y en a de si malheureux qu' ils aimeroient mieux se laisser mourir de faim que de mettre la main à l' oeuvre. Ventres paresseux, charges inutiles de la terre, hommes nez seulement au monde pour consommer sans fruct ! ... c' est proprement contre vous que l' autorité du magistrat se doit déployer ! C' est contre vous qu' il doit armer sa juste severité ; pour vous sont les foüets et les carquans. C' est de vous que se provignent les coupe-bourses, les faux tesmoins et les volleurs ! à telle sorte de gens on peut apporter une juste violence ; on les doit faire

p107

travailler par tasche, comme font les flamans en la ville d' Amsterdam, les hommes débauchez, rebelles à leurs parens et faineans, à scier et couper du Bresil et autre bois de tainture, en une certaine maison, qu' ils appellent Fechtus, où le labeur fait tous les jours quelque nouveau miracle... ce que j' ay dit cy-dessus des ateliers qui doyvent, en l' estat bien ordonné, tenir le second lieu apres les familles, puis qu' il faut nourrir et conserver, ayant engendré, des hommes qui peuvent et doyvent y estre employez et des manufactures que l' on peut et doit faire, estant bien estably, se fera bien tost cognoistre par vraye expérience pour l' un des plus grands, plus necessaires et plus utiles pointcs de police qui puisse tomber en l' entendement de l' homme ; et ne faut aucunement douter que vos peuples, par le commandement et sous l' autorité de vos majestez, n' en embrassent l' execution avec mille sorte de benedictions, car par ce moyen vous leur ferez celebrer, non tous les ans une fois, mais tous les jours et à toutes heures, ceste feste solennelle que les perses appellaient la mort aux vices, en laquelle ils tuoyent toutes sortes de serpens et

bestes sauvages. Au reste ce travail public ne gastera point le particulier : car il suppléera seulement à son défaut et sera supposé au lieu de celui de l' étranger,

p108

qui ne peut estre admis qu' au grand préjudice de tout le pays. Davantage si la regle pratiquée en Hollande pouvoit estre introduite en ce royaume, sans doute ce seroit une belle chose et fort favorable à l' industrie et à la diligence. Quand quelque artisan a fait beaucoup de besogne et ne peut si promptement en estre deschargé que son besoin le requiert, il la porte chez le premier marchand qui trafique en gros, lequel la prend par poix ou par mesure, sans demander aucune diminution du prix de la façon. Il faut avoüer que c' est proceder plus equitablement que nous ne faisons. Chacun, comme l' on dit entre nous, cherche son bon marché. Si est ce que la charité commande que nous ne nous avantagions pas trop du desavantage d' autrui ; que nous luy facions, comme nous voudrions estre fait à nous mesmes. Il faut peu de chose pour ruiner un pauvre homme ; sa sueur merite bien quelque loyer : se voyant fraudé d' un gain juste et légitime, il se portera sans doute à travailler illegitamment, ce qu' il ne peut faire sans prejudicier au public et bien souvent à soy-mesme. Les bons et fameux artisans sont grandement utiles à un pays, j' oseray mesme dire necessaires, honorables. Et pourtant le magistrat doit prendre un grand soing de les rendre et maintenir tels. C' est de tous les mestiers qu' on peut dire ce que le grand Hypocrate a dit autrefois de la medecine : " l' art est long, la vie est courte et l' experience difficile. " quiconque est curieux d' en observer les diverses et variables pratiques reconnoist cela. La science

p109

habite parmy les sueurs, et l' habitude du bon travail naist du laborieux exercice. On peut acquerir une maison, un heritage, un habit avec de l' argent et s' en approprier, mais un art, seulement avec le temps. C' est pourquoy je ne puis assez estonner quelle erreur peut avoir donné cours aux lettres de bulle en ce royaume, au moyen desquelles il est permis, en garnissant quelque somme, de faire

profession de tel mestier que l' on veut, trois ou quatre en sont seulement exceptez, sans en avoir fait le chef d' oeuvre, non pas bien souvent l' apprentissage. Vos majestez doyvent retrancher à jamais cest abus, par lequel l' ignorance, la paresse, et la nonchalance d' apprendre sont toutes ensemble introduites. Si l' argent fait tous, que sert la suffisance acquise ? Qui n' aymera mieux achepter un art à petit prix que par tant de veilles et de labeurs ? Adjustez à cela que les artisans forgez sur ceste enclume sont autant de gaste-mestiers que l' on appelle, qui decrient et decreditent non seulement le lieu, mais la province, mais le royaume. On donne assez souvent le nom aux estoffes et manufactures de l' endroit où elles se font et d' où elles viennent. Le public du pays mesme y a grand interest : car il importe à son bien d' estre loyallement servy. Il y auroit moins de

p110

perte et de danger, si la tromperie se pouvoit cognoistre à l' oeil et toucher à la main ; mais ordinairement elle n' est découverte que par l' usage, et tousjours on est deçeu par l' apparence de la forme et de la figure. Mais il y a encor un autre aussi grand mal ; c' est que le decry de ceste deception donne jour et ouvre le cours aux fabriques estrangeres, dont les autheurs s' efforcent tousjours aux commencemens de faire le mieux qu' ils peuvent, sauf à se relascher à la nonchalance, ayant acquis le credit, ce qui est la vraye et originelle cause de l' abollissement des arts en un pays et de la ruine de ceux qui les pratiquent.

C' est ainsi que les estrangers l' ont emporté sur nous. C' est ainsi qu' ils ont avec le temps prévenu la liberté de nostre jugement, à nostre propre dommage. C' est ainsi qu' ils ont changé et diverti chez eux les sources d' où nous puizions tout nostre profit, et, si nos fontainiers publics n' y advisent de plus prés, l' eau nous manquera bien tost. Ce qui nous en reste est dans les auges et diminuë peu à peu. Quand il sera tari, faisons estat de boire à la mercy d' autruy. Ainsi serons nous bien souvent contraints d' estancher nostre soif d' eaux infectées et bourbeuses. Sommes-nous sages ? Ayans de si vives fontaines chez nous, si l' on veut bien les curer et nettoyer, qui nous oblige de rechercher des cysternes puantes et croupissantes, dont les maistres mesmement ne nous permettent l' usage sinon en tant qu' ils peuvent s' en passer ? Encor

p111

faut-il leur en payer tribut. Mais il me couste si peu pour en estre fourny ; qu' ai-je affaire de me travailler moy-mesme ? Cette excuse tient-elle plus de la lascheté ou de la paresse ? ...

mais de plus combien cela est préjudiciable au public, on le peut prouver par raison, et par exemple : car, pour laisser en arriere ce mot bien veritable qu' " on n' a jamais bon marché de mauvaise marchandise " , et telle est pour la plus grand' part, toute l' estrangere, -outré que c' est l' interest de la republique que tous soyent occupez à un legitime travail et par là destournez du vice, -nous faisons autant de perte que l' estrangier fait de gain. De ce qui s' achepte et traffique parmy nos hommes, il n' en est pas ainsi ; une main se voidant emplit l' autre, et il se fait comme une transfusion d' un vase plain en un vuide.

D' ailleurs, qui veut mettre les arts en bon train et les entretenir en reputation, il n' en faut jamais par une surabondance diminuer le profit. La clarté s' esteint dans les lampes quand on y verse de l' huile trop abondamment. Le trop d' humeur d' une grosse ravine d' eaux suffoque la séve de l' arbre au lieu de la nourrir, entretenir et accroistre. C' est une maxime entre les artizans qu' il n' y a pas de pire charté que morte-gagne ; et c' est principalement de là qu' elle provient. Au reste rien ne dispose plus les peuples à l' émotion que la necessité qui leur vient par un tel

p112

excez, laquelle est bien souvent plus redoutable que le trop d' aise, autre occasion ordinaire de soulèvement. Le sage politique doit prudemment inventer les moyens de faire regner en ce fait une juste et temperée moderation entre le trop et le trop peu, afin qu' il n' arrive aucune incommodité, ny par le deffaut, ny par le surcroist. Il doit imiter la nature, à qui jamais ne manque rien de necessaire, à qui jamais rien de superflu ne redonde. Faute de besongne à faire, l' artisan languit et meurt de faim ; trop grande quantité de besongne faite l' empesche de gagner, et cela l' induit à chagrin et bien souvent à desesper. Tout consideré, il n' y a qu' un seul bon et legitime moyen de remedier à cest inconvenient : c' est que le pays fournisse le pays. Le corps a des membres pour faire les fonctions corporelles : les estats ont des hommes pour leur service, et faut aussi les employer à cela.

La pratique de tous les autres nous instruit assez combien ils sont grands observateurs de ce grand point de police. Laissons à part l'Allemagne et la Suisse, et prenons pour exemple l'Angleterre, qui nous est plus voisine, voire d'autant plus volontiers qu'elle nous est quasi redevable de toute son industrie en matière d'artifice. Depuis que, par l'établissement des mestiers divers, elle a peu se passer de toute manufacture étrangère, elle a tellement tins la

p113

main à ce qu'on n'en apporte point chez elle que tout autant que l'on y peut découvrir est confisqué, et ceux qui en sont trouvez saisis condamnez à de grosses amendes. J'ay cognu un de nos hommes de Roüen, demeurant à Londres, qui, pensant gagner quelque chose sur de la mercerie qu'il y faisoit entrer à la desrobée (car celle de France y est en fort grande estime) en l'espace de deux ans s'est veu jetter en prison plus de vingt fois, de sorte qu'à la fin il a esté contraint de quitter ce negoce et le pays mesme ; car ce n'est jamais fait avec les anglais ; on y traîne tousjours son lien. Ils ont certains officiers qu'ils nomment promoteurs, ausquels est commise la recherche et cognoissance de cela, dont la vigilance est si grande qu'il est tres difficile ou plustost impossible de l'éviter. Je ne parleray point icy de nos flamans ; ils sont si diligens qu'ils ne laissent rien à faire aux naturels du pays ou ils s'introduisent ; quel mesnage donc pourroit on faire en leur propre maison ?

C'est raison, c'est equité naturelle, chacun doit faire valoir sa propre terre ; chaque pays doit nourrir et entretenir ses hommes. Ses fruits ne dovent pas estre semblables à ceux des figuiers, plantez sur des precipices de montagne, dont il n'y a que les oyseaux passagers qui mangent. Comme on les peut cueillir à la main, aussi appartiennent-ils à leurs propriétaires. Le tiltre de l'heredité les deffend assez. Nostre grand apostre nous recommande à la verité de faire bien à

p114

tous, mais surtout aux domestiques de la foy. D'ou nous apprenons qu'il y a des degrez en la charité mesme, laquelle, estant une reverberation de Dieu sur toute les creatures, doit estre universelle par

consequent, mais que notre affection toutesfois doit
premierement embrasser l' utilité de nos citoyens, qui
nous sont comme alliez par un droit de consanguinité.
Qui sur ce subject interrogeroit les sauvages mesmes,
ils repondroyent que la nature, ayant donné à chaque
terre ses hommes, leur y a proprement et particulierement
attribué l' usage des elemens et des biens qu' elle
produit. C' est pourquoy je commence maintenant à
rabattre du dépit que j' ay pris autrefois en moy
mesme, voyant nos hommes si negligés en Angleterre et
en Hollande qu' on ne les vouloit pas employer pour
leurs despens seulement, quelques gentils artizans qu' ils
fussent, quand ils desiroyent d' y faire quelque sejour
pour apprendre le langage ; et ce d' autant plus que je
reconnois que ces gens ne font pas cela comme pour
reproche d' aucune lascheté et faineantise naturelle, qui
soit aux hommes de nostre nation, plus industrieux au
contraire et plus laborieux que nuls autres, mais
comme par un edict public et concert politique, non
moins utile au pays qu' aprouvable en tout bon
gouvernement.

En toutes les villes de ce royaume, je ne reconnois
que Lyon où le semblable se pratique à peu près.
Car il est point permis à ceux qui tiennent boutique,
travaillans ou faisans travailler, d' employer aucun
homme de dehors, au préjudice de celui de la ville
qui demande besongne. J' ay mesme appris que

p115

les estrangers sont contraints par les compagnons
natifs du lieu de sortir de trois mois en trois mois,
qu' ils font leur visitation pour laisser entrer en
leurs places les autres qui se presentent. Il semble
bien raisonnable que chaque ville aye quelque chose de
particulier et comme en reserve, pour ses propres
enfans, afin qu' elle leur puisse bien faire. Que,
dy-je, elle aye le privilege de les employer et
entretenir premier et avant que nuls autres ; puis
qu' elle mesme est chargée de leur soin et despence,
en cas de pauvreté, de naturelle ou accidentelle
indisposition. à joindre que ce luy est tout ensemble
contentement et gloire de jouir et de s' esjouir des
beaux esprits qu' elle a produits et comme nourris de
sa mamelle, de tirer plaisir, service, et profit,
des industrieuses mains qu' elle a veu duire et façonner
à la fabrique de divers ouvrages. Qui doute que
Jean De Montreal, du temps de nos pères, n' aye
honoré la ville de Nuremberg par son aigle et par sa
mouche ? Comme autrefois Architas Tarente par sa
colombe ? Et Archimede, Syracuse, par ses admirables
engins mécaniques ? ...

p116

aussi est-ce pour dire vray, un grandissime plaisir, que de se voir utile à son pays, honorable à ses amis, agreable à son prince, pour quelque grande et rare qualité, plus active que contemplative... le bel esprit se plaist, se paist, se glorifie de communiquer, comme un autre soleil, les rayons de sa lumiere et d' en rendre plusieurs participans. Au reste ceux là sont sans doute les vrays hommes, qui surpassent les autres en la cognoissance des arts beaux et utiles, puis que les arts sont les principales marques qui font differer les hommes d' avec les brutes animaux. Il y a de beaux, grands et forts esprits en ce royaume plus qu' ailleurs. Il ne faut que découvrir les raisins cachez sous le pampre... comme les corps opposez au soleil, rebattant et renvoyant la lumiere qui les illumine, l' augmentent et l' éclaircissent davantage, les hommes de merite et d' industrie, en recevant les faveurs et bienfaits de leur prince donnent plus d' éclat à sa liberalité, plus de lumiere à sa vertu, plus de splendeur à sa reputation. Vos majestez doivent bien se garder de ne laisser autre loyer aux belles actions que la bonne conscience ; le loyer est grand à la verité, plain de contentement et de satisfaction a soy mesme ; mais les hommes sont hommes, et leur ennuye à la fin de bien faire, quand ils n' en reçoivent autre recompense que le bien faire... il faut donc employer les galands hommes, et avec recompense, laquelle ils mesnageront d' eux mesmes,

p117

par eux mesmes, en vostre royaume, quand vous leur y donneriez lieu de faire valoir leur industrie. Autrement ce sont diamans bruts, qui n' éclatent point, ou, pour mieux dire, ils sont comme s' ils n' estoient point. Leur lumiere est cachée sous le boisseau ; leur talent demeure par contrainte enfoüi dans la terre. Les belles ames ont, à la verité, plusieurs manieres de s' ouvrir et produire en dehors. Ces astres brillent en tenebres ; mais la meilleure et plus palpable, c' est l' action ; et pour l' action il faut avoir l' occasion : c' est ce qui les réveille. Le prince mesme la leur doit offrir et donner ; c' est ce qui les encourage. Sans le siege de Syracuse, eust-on cognu jusques où alloit l' art de ce Briarée à cent bras et cent mains, je veux dire Archimede ? Je ne

puis plus contenir ceste verité, elle m' eschappe ;
permestez-moy de la dire sous vostre bonne grace :
autresfois on a veu que l' esprit valoit quelque chose,
mais maintenant il est conté pour moins que rien. Ce
qu' il y a de plus divin au monde n' est pas, à la
milliesme part, tant estimé que le plus vil excrement
de la terre. C' est le vice du siecle, reparez le par
vostre vertu, et, si vous voulez voir faire des merveilles
de vostre aage au profit de vos subjects et à vostre
honneur, qui en est la meilleure part, donnez les
coudées franches à ces esprits dont je parle, et que
les estrangers leur facent place. La capacité d' un
mesme vase ne peut admettre et contenir deux corps
ensemble ; il faut que l' un cede à l' autre. Quand la
liqueur y entre, l' air s' enfuit. Vous le pouvez :
c' est chez vous ; le commandement y apporte la
nécessité d' obeir. Quand vous les aurez seuls

p118

et libres, vous n' aurez pas peu. Vous le cognoistrez
bientost et jugerez que la lumiere du soleil est plus
belle, plus douce, plus agreable et, pour dire tout,
plus profitable que celle de la lune ; que ceste-cy ne
fait que rafraichir, mais que l' autre produit,
engendre, donne l' estre, la nourriture et la vie.
Alors tout à l' aise, pourrez vous introduire, pour plus
grande utilité, entre les vostres mesmes, ceste
emulation et envie de bien faire, sans laquelle l' action
demeure tousjours lasche et molle, ne plus ne moins
qu' un vaisseau branlant en mer, quand le vent vient à
luy defaillir. Les legislatureurs l' ont bien entendu,
meslans en l' establissement de leurs polices des
jalousies de citoyens. Car non seulement en la poësie,
celuy qui, comme dit divinement le divin Platon, sera
épris et ravi de l' inspiration des muses, fera paroistre
tout autre ouvrier, quelque laborieux, exquis et
diligent qu' il soit, digne de mespris ; mais aussi ès
arts, ceste ardeur affectionnée de vaincre et surpasser
est invincible et inimitable, adjoustant comme un vif
et poignant aiguillon au desir d' emporter le prix.
Les holandois qui, comme il me souvient d' avoir
desja touché ailleurs, ont prouvé en plusieurs façons,
depuis vingt cinq ou trente ans principalement, que
la necessité donne beaucoup d' esprit et d' invention,
sçavent bien s' avantager de tous les deux poincts que
je viens de traicter ; et, à cause qu' en matiere de
grandes actions il faut que la main publique aide à la
particuliere, si tost que quelqu' un d' entr' eux,
reconnu pour homme de labeur et de jugement, veut faire
la preuve et l' establissement d' une utile industrie,
demandant

p119

pour cest effet aux estats quelque place commode, il l' obtient quand et quand, sans que la longueur le face tomber en langueur ; quand et quand il a les privileges raisonnables pour s' assurer le fruit de son invention, et n' est jamais fraudé sous le gage de la foy publique. Ainsi ne faut-il point s' estonner si l' industrie fait là de plus grands efforts que parmy nous ; car les plus gentils esprits, les hommes plus accommodés et de bien et de fortune y font gloire de chercher et profit de trouver quelque ingenieux et utile artifice, au moyen duquel les arts plus vulgairement et plus necessairement en usage puissent venir à une pratique plus facile, à une plus prompte expedition ; de là leur reüssit un grand fruit, d' autant que par engins et utils d' invention mécanique ils soulagent infiniment le labeur des hommes et par consequent diminüent les frais de la besongne, ce qui leur permet, plustost que la grande abondance ou que la diligence des artisans, de nous donner les marchandises à si petit prix. à joindre que maintenant qu' ils sont en possession de nous fournir, ils ne visent pas tant à bien faire qu' à beaucoup faire, et que leur industrie s' employe et desploye plustost à farder les ouvrages, pour les mieux vendre, qu' à les rendre bons.

Non pas simplement les costumes, mais les loix des peuples changent, selon les moeurs et le temps. C' est pourquoy Solon, apres la publication des siennes,

p120

ne voulut obliger par serment les atheniens, que de les garder seulement pour cent ans ; ce qui donne l' instruction de deux choses : qu' il ne faut point faire les loix eternelles, ny aussi les changer tout à coup. Car le naturel des choses humaines, comme celui du corps, est glissant à merveilles et allant en continuel precipice, de bien en mal et de mal en pis, et les vices si coulent peu à peu, comme les mauvaises humeurs s' amassent insensiblement dans le corps humain jusqu' à ce que (si on ne les evacuë par purgation souvent reiterée) il devienne cacochine. Aussi la raison de l' estat n' est pas toujours une, non plus que celle de la medecine. à nouveaux maux, nouveaux remèdes. Le pilote ne gouverne pas tousjours

la voille d' une mesme façon pour gaigner un mesme port. Les considerations du gouvernement changent et les conseils de mesme, d' une façon aujourd' hui, demain de l' autre, selon que la necessité le requiert. Autrefois nostre France, sans se travailler tant apres l' amas des richesses estrangeres, vivoit heureuse et contente, mais autrefois. Maintenant, puisque les moeurs sont changées, il faut déployer tous artifices pour y faire venir l' argent...

la regle de tout cela, c' est la conservation de l' estat et des citoyens ; le salut du peuple est la suprême loy. Quand on créoit un dictateur à Rome, on luy disoit tout en une seule parole : qu' il pourveust que la republique ne souffrit aucun dommage. L' on y tenoit aussi pour maxime qu' il estoit plus profitable de garder un citoyen que de tuer cent ennemis. Il n' y avoit point de si grande ni de si

p121

honorable recompense que pour cela : seance au senat, place au theatre, honneur par tout, exemption de toutes tailles et contributions, non seulement pour la personne, mais, pour l' amour d' elle, pour son pere et pour son ayeul paternel. C' est la raison : quiconque aide par conseil ou par effect la republique est digne d' estre honoré et recompensé de la republique. Les arts nourrissent bien les hommes ; mais l' honneur nourrit les arts. Or que l' estat ne puisse avoir rien de plus avantageux que leur diverse industrie, rien de plus utile que leur diligente et differente pratique, rien de plus agreable, que leur varieté ingenieuse, rien de plus honorable que leur abondante multiplicité, je croy que personne n' en voudra douter ; car il seroit facile de le convaincre par des preuves si evidentes qu' elles parleroient d' elles mesmes.

On trouve par escrit, que Caton, ayant pris à tasche de faire ruiner Carthage, contre l' opinion d' Apius Claudius qui jugeoit et maintenoit que le travail estoit plus utile à Rome que le repos, venant au senat, apporta expressément dans le reply de sa robe des figues d' Affrique, qu' il jetta, la secouant emmy la place ; et, comme les senateurs s' esmerveillassent de les voir si belles, si grosses et si fresches :

" la terre, dit-il, qui les porte, n' est distante de Rome que de trois journées de navigation. " mais, s' il estoit besoin de persuader à vos majestez la conservation des arts qui nous font principalement besoin, je voudrois, pratiquant tout le contraire, venir estaller devant vos yeux les belles, les riches et utiles productions

qu'elles font en toutes les saisons de l'an, hyver et esté, et vous dire : voilà les fruits de votre jardin ; regardez qu'ils sont fleurissans et de bonne garde ; jugez si les arbres qui les portent meritent d'estre bien entretenus ; ils ne sont pas comme ceux là, qui quelques années donnent beaucoup de fruit, et quelques autres point du tout ; c'est toujours une pareille fecondité, une semblable fertilité ; plusieurs choses vous obligent d'en prendre soin ; premierement ce sont plantes nées en votre sol, non venues, ni introduites d'ailleurs ; et leurs rejettons, ayans si bien pris racine et fructifié en des terroirs estranges, que feront-ils au leur propre et sous leur mesme ciel ? Distillez seulement sur elles les douceurs de vos graces et faites comme le ciel, qui respand les gracieuses humiditez de ses pluyes aussi bien sur le thin des jardins et sur les ceps tortus des vignes que sur les plus hauts sapins. Quand vous n'y prendriez autre plaisir que de les voir fleurir et fructifier, cela seroit toujours humain ; mais le besoin, que tous lieux, tous hommes, tous temps, tous aages en ont, nous doit induire à les aimer, cherir et conserver soigneusement ; car la raison le vous montre, la necessité vous l'enseigne et la nature mesme vous le prescrit ; car il faudroit finalement que la dissolution de votre estat s'ensuivist, si les fruits par lesquels il est soutenu, estoient diminuez, gastez et abolis.

Il y a des choses qui paroissent petites, lesquelles, estant negligées comme petites, n'attirent pas une petite consequence, ains sont cause de beaucoup

d'incommoditez en un pays, et quelquesfois l'affoiblissent et appauvrissent totalement. On en fera tel estat que l'on voudra : mais les arts sont sans doute la chaux et le ciment qui joignent et lient au bastiment de la republique les parties qui sont dissemblables de nature, qui sans ce moyen ne pourroyent avoir de consistance durable ; la justice est espanduë et dispersée dans tous eux à parcelles, ainsi que le sang, où sont contenus les esprits de la vie, se dérame par ruisseaux en toutes les vaines et arteres ; on n'en sçauroit offencer un seul sans la violer. Ils appartiennent tous à l'humanité et

s' entretiennent tous par une chaisne commune, composée de plusieurs chaisnons enlancez l' un dans l' autre, et laquelle peut estre entre la main du souverain maistre de police, ceste chaisne d' or, dont Jupiter se vançoit de pouvoir, quand il voudroit, attirer le ciel, la terre et la mer à luy. C' est avec ces liens qui ont ame, et sont capables de mutuelles fonctions que les peuples sont conjoints. Aussi, comme les philosophes politiques tiennent que la vacation publique n' est autre chose qu' une action par vertu, à laquelle tendent et se rapportent toutes les vacations privées, ne plus ne moins que tous les rayons de la rouë au moyeu, les sources aux rivieres, les rivieres à la mer, aussi les vacations mecaniques sont operations industrielles, qui concurrent à la publique, en laquelle elles sont arrestées et confinées, et le tout sous la conduite du magistrat, qui les amene à sa fin ; ne plus ne moins

p124

qu' en la construction d' un bastiment l' architecte, ayant esgard et autorité sur les manoeuvres, les employe diversement selon son project. Je pense avoir, par les discours precedens, fait cognoistre à vos majestez combien il est necessaire, par toutes sortes de considerations, d' employer les hommes de ce royaume, combien utile de leur attribuer l' exercice des arts, et combien important, pour en venir à cet effect, d' y deffendre l' apport et l' usage des ouvrages estrangers... que l' on ne persuade point à vos majestez que vos tributs, daçes et imposts diminueront par la deffense des marchandises estrangeres manouvrees, qui viennent en ce royaume. Il y a mille moyens de vous desinteresser, sans fouler vostre peuple, soit sur la marchandise, soit sur l' ouvrage. D' ailleurs la richesse de vos sujets est vostre, non celle des estrangers. Songez bien à cela et vous approuverez tous les moyens d' en venir au point que l' on desire de vous. J' ay ferme creance que vos majestez sont assez portées d' elles-mesmes à l' entreprise de toutes choses belles, grandes et glorieuses. Si voudrais je maintenant pour le service de ma patrie estre capable d' inventer tout ce qui peut allecher et poindre des ames genereuses et, par une vive efficace de persuasion, les forcer de leur consentement à l' exploit de quelque grand ouvrage : certes je ne l' espargnerois pas en ce subject. Tout ce que je puis faire, c' est de vous représenter que la principale raison pour

laquelle le poète Homere appelle Agamemnon pasteur des peuples est d' autant que, comme il faut que le bon pasteur aye soin de l' entretien et nourriture de son troupeau, qui comprend beliers, brebis et agneaux, il faut aussi que le bon prince aye soin du salut et de la commodité de ses subjects, grands et petits. C' est de vous supplier d' imiter en cest endroit la divinité, qui donne estre et conservation, autant aux petites choses comme aux grandes, qui s' employe aussi curieusement à composer et garder une petite abeille qu' un grand aigle, à former une fourmi qu' un elephant, à rendre, quelque petit qu' il soit, tous ses organes plus ingenieusement bastis, plus artificieusement elabourez, plus nettement vidés, plus miraculeusement disposez que ceux des plus vastes et prodigieux animaux de la terre. C' est de vous conjurer par tous les voeux de nostre tres humble servitude de desployer vostre autorité et vostre force royale à l' accomplissement d' une chose ou la vertu, l' honneur et l' utilité sont ensemblément conjointes. Quand mesme vous devriez rencontrer de la peine, -ce que je ne voy point, -cela ne vous doit pas empescher de mettre courageusement la main à l' oeuvre, puis qu' il y va si notablement de la gloire, de la grandeur et de la commodité de cest empire, tant pour le present que pour l' advenir. Tous les grands personnages, dont nous avons et suivons les exemples, pouvoient se contenter de vivre à soy, sans se travailler pour les autres ; mais un certain augure des siecles futurs, estant attaché à leur ame, leur faisoit prendre resolution d' embrasser

avec peine et fatigue le soin du public. Autrement, s' ils eussent pensé voir leur reputation terminée des mesmes bornes de leur vie, eussent-ils voulu tant souffrir ? Les belles ames s' efforçent principalement à l' immortalité. Ces flammes celestes tendent là ; ces rayons de lumiere veulent estre reünis à leur soleil, ces égousts de vie veulent retourner à leur source, ces atomes de divinité desirent se rejoindre à leur unité. Ce que nous prevoyons au reste et concevons en esprit, que la posterité nous appartient en quelque chose, nous fait tenter ce qui est autant pour son bien que pour nostre propre honneur. Ainsi notre esprit, se dressant je ne sçay comment sur le bout du pied, regarde l' advenir, quoy que de loin et, prévoyant les utilitez et contentemens que sa

prudence y produira, les goustes et s' en paist par anticipation, jugeant que ceste vie qui meut nostre corps et est contenuë en nos artères, n' est pas nostre meilleure vie, mais celle que la gloire doit maintenir en vigueur immortelle durant la suite de tous les siecles.

Il n' est point de meilleures natures au monde que celles qui pensent estre nées, données et destinées pour servir, entretenir et deffendre les autres ; aussi l' honneur qui naist de là n' est point un ombrage, mais est quelque chose de solide, d' expres et réellement subsistent, qui produit entre les hommes une

p127

louange uniforme et plaine de divine volupté, laquelle s' épand et resonance de bouche en bouche, comme une voix estenduë et multipliée par l' écho de la reputation, rendant tesmoignage à la vertu. Les payens mesmes, qui ont quelque sentiment du vray bien et quelque cognoissance du vray honneur, ont pense qu' il y avoit certain lieu de reserve au ciel, pour recevoir apres la mort ceux qui, durant leur vie, ont aidé, orné et augmenté leur patrie. Suivant ce jugement, la verité duquel nous est, pour indubitable certitude, confirmée par nostre propre creance, nous sommes tous tenus d' employer tout nostre pouvoir à bien meriter tant de ceux avec qui nous vivons que de ceux qui nous survivront. Or ne pouvez vous, pour vostre regard, parvenir mieux et plustost à vostre felicité qu' en faisant une chose dont l' utilité se rende participable à plusieurs, tant dedans que dehors ce royaume, imitant ce bel astre du soleil, lequel n' illumine pas le seul hemisphere qui le void, mais encor une grande partie de celuy qui ne le void pas. Ce grand instinct de nature, qui premierement nous incline à vostre propre bien, puis à l' affection des nostres et de ceux qui dépendent de nous, vous doit solliciter à ceste action ; mais, sur tout, ce discours profond de vostre divine raison, laquelle, se remüant en tous sens, ne sçauroit inventer aucun meilleur moyen, pour vous faire embrasser tout ensemble tous offices et devoirs de pieté, pour vous faire pratiquer d' un seul traict toutes sortes de vertus, pour vous faire aimer et admirer durant vos jours et apres vos jours. Que donc nul autre esprit

p128

ne batte dans vos vaines ; que nul autre feu ne pénètre vos moëllles que le mouvement et l' ardeur de ceste seule affection, quand ce ne seroit pour autre chose que pour l' amour de l' amour divin et de la charité chrestienne ! Si le contentement que produit une gloire mortelle et commune fait si souvent post-pozer les delices aux travaux, differerez vous d' employer du temps et de la peine, pour acquerir un honneur immortel et incomparable ? Courage donc, majestez tres-chrestiennes, parfaites ceste oeuvre insigne en vos jours, signalez par luy vostre regne. Ce point vous doit estre une grande occasion de l' entreprendre ; que le champ où vous travaillez est vostre, et tous les fruicts qui y naistront par consequent ; et qu' en ce royaume si grand, si beau, si peuplé, vous pouvez faire vos volontés estre puissances et vos pensées actions.

LIVRE 2 DU COMMERCE

p129

Ayant au discours précédent traité de la manufacture, je desire premier que d' entrer au suivant, où je parleray du commerce, respondre brievement à quelques objections qu' on pourra faire contre les reglements de l' un et de l' autre : car comme leurs raisons sont conjointes, les considerations opposées ne seront gueres diverses. On demandera donc premierement

p130

si la France se fournit par elle-mesme, de tout ce qui luy est necessaire, que deviendra le trafic de peuple à peuple ? Quelle sera plus la négociation et correspondance estrangere ? Mais en plus forts termes, abolira-t-on les alliances ? Craindra-t-on point d' offencer les voisins dont on ne se peut passer ? D' attirer avec leur haine une querelle prejudiciable à l' estat ? Il faut donner quelque satisfaction sur ces objets. Pour le premier je represente à vos majestez que le trafic de nation à nation se fait par le besoin que les unes ont des autres, à cause que les commoditez de la vie humaine sont departies en diverses regions...

ainsi le deffaut est la source du commerce, et la necessité, la regle. Et je me souviens d' avoir desja dit que ce grand royaume, composé de pays differens de solage et de ciel, mais tous bien correspondans entre eux-mesmes, est non seulement fourni de tout ce qu' il lui faut pour l' estre, mais encore pour le bien estre, et je viens de prouver par la pratique des peuples combien le ménagement des choses naturelles et des artificielles qui naissent ou sont faites en un estat est utile et profitable à luy-mesme. Mais, pour accorder ce qu' il faut en un mot : le trafic des choses non ouvrées soit admis pour la plus grande abondance et commodité et en cela permis l' accommodement de peuple à peuple. Comme, pour exemple : si l' Angleterre a du plomb et nous en manquons..., nos vins, desquels elle est si friande, sont ils pas un digne contre-eschange ? Je ne m' arreste point ici, combien que ce soit une chose fort considerable, aux vices des pays qui se troquent avec les denrées et se communiquent par la hantise, comme nous l' apprenons du tesmoignage de Jules Cesar, qui préfere en valeur les belges aux celtes, pour estre plus esloignez de la Provence, où regnoient les delices de l' Italie. Je m' arreste encor moins à disputer si les chinois font bien ou non de ne permettre l' entrée aux estrangers, dans leurs ports. Je conclud seulement, avec les stoïques, que la vertu est heureuse, d' autant qu' elle n' a affaire de personne ; et, avec tout autant, qu' il y a d' hommes suffisans en matiere d' estat, que le royaume qui peut soy-mesme fournir à ses propres necessitez est toujours plus

riche, plus fort, plus redoutable. Car, au reste, pour ce qu' on pourroit alleguer des meurs, à la pollissure desquelles il semble que la pratique et conoissance des façons et coustumes estrangeres face quelque chose, c' est un discours à part. Toutes fois, s' il en faut dire quelque mot en passant, je maintien avec nos plus gens de bien, que nous n' amendons pas ordinairement en nos voyages et que, pour changer de ciel, nous ne changeons point de nature... pour conclure, c' est aux scithes à chercher les grecs. L' honneur, la courtoisie, l' industrie, l' artifice ont choisi leur domicile avec nous, ils s' y plaisent et y demeureront toujours, si nous mesmes ne les en chassons. Les autres peuples se tiendront assez heureux, si une fois nous prenons des ordres dignes

de la grandeur, force et reputation françoise, que nous leur permettions de venir allumer leurs chandelles à nostre flambeau.

Pour le second point, qui est de la negotiation et correspondance estrangere, je dy premierement que c' est un grand tesmoignage qu' un homme est né riche de fortune et d' esprit, quand luy-mesme fait valoir son propre talent et travaille pour sa propre utilité...

ajoutez que, ne prenans rien sur nous, peu à peu nous nous dénaturons a l' endroit des nostres, pour aimer et favoriser ceux-là qui nous font gagner. Tant ce vil et mécanique profit a de pouvoir sur nos âmes desteindre en nous les semences d' amour et de respect que nous devons à nostre roy, à nostre patrie, à nos parens, à nous-mesmes. Au regard des

p133

estrangers qui ne sçait que ce sont autant d' espions parmy nous n' a pas remarqué, en Philippe De Comines, le trait de nostre Loys Xi à l' endroit d' un marchand anglois. Chacun en croira ce qu' il voudra ; mais je tien quant à moy qu' on ne sçauroit mieux connoistre la force ou la foiblesse d' un pays, le bien ou le mal, les bonnes ou mauvaises loix, les louables ou blasmables coustumes, les utiles ou dommageables pratiques que par un habile marchand qui l' a longuement hanté ; que par le ministere d' aucun autre on ne peut mieux y semer telle graine que l' on veut ; que par nulle plus seure et plus pronte voye on ne peut estre mieux averti de tout ce qui s' y passe, mieux informé de tout ce que l' on veut en connoistre. Je dy finalement que, comme celuy qui possede un ample et fertile heritage en devoit estre réputé indigne, s' il laissoit passer la saison de le bien cultiver ou s' il l' abandonnoit du tout en friche, pour gagner quelque piece d' argent à labourer la terre d' un autre ; ainsi que tout homme d' action et d' artifice meriteroit de perdre son temps et sa peine, si, pouvant les approprier à son seul et singulier profit, il les dépend pour l' utilité d' un estranger bien souvent inconnu, à l' appetit d' un loyer vil et mercenaire.

Quant à ce qui concerne le troisième point : qu' ainsi se perdroyent les alliances, sans m' arrester

p134

aux utiles ou inutiles, avantageuses ou desavantageuses, je dy qu' en matiere d' estat elles ne sont pas considerables de la mesme sorte que l' amitié, où toutes choses doivent estre communes : elles ne doivent faire passer un pays dans l' autre, ou, comme par ce charme qui jadis se pratiquoit entre les romains, transporter les moissons du champ de son voisin au sien. Chacun y doit garder ses droits, conserver ses prérogatives et retenir ses avantages, soient naturels ou acquis. D' ailleurs, si elles sont bonnes et justes, elles durent ; si mauvaises et desraisonnables, elles sont incontinent rompuës. Je trouve trois raisons de les contracter : l' utilité, l' honneur et le devoir ; adjoustez y, si vous voulez, la proximité du voisinage. Mais j' ay mis l' utilité la premiere : car les habiles gens la recherchent sur tout en ce fait. Or, que le commerce en face la meilleure et plus grande part, je n' en veux point d' autre preuve que le soin que chasque estat prend d' entretenir par ambassadeurs ordinaires l' amitié et correspondance du prince et du pays où il trafique. Autrement ne s' en travaille-t-il gueres, sinon en cas de besoin. D' avantage, comme il est permis à un bon oeconome de régler le mesnage de sa maison selon qu' il juge estre le meilleur, sans qu' aucun l' en puisse blasmer ou reprendre, le souverain maistre d' une police, absolument dépendant de luy et non d' autre, peut, selon les temps et les avantages qu' il y pretend, en changer, renouveler ou confirmer les ordres ; sans estre obligé d' en rendre conte à personne ; son interest et la commodité de ses peuples

p135

doivent estre son seul but. S' il se pratiquoit autrement, pourquoy le roy ? Pourquoi sous luy le magistrat ? Chacun est maistre chez soy, comme disait le charbonnier à nostre roy françois. Veut-on un exemple à cecy que tout le monde dit estre de raison ? Quand les roys d' Angleterre ont peu faire faire des draps pour vestir eux, leur cour et leur peuple, ils ont pensé se pouvoir raisonnablement dispenser du traité qui les obligeait de porter leurs laines à Bruges. Et, si les espagnols pouvoient faire assez de bleds pour se nourrir, aurions nous juste occasion de nous plaindre d' eux de ce qu' ils ne voudroient plus acheter les nostres ? Je me suis laissé couler insensiblement dans les raisons qui peuvent satisfaire au quatrième point : qui est de l' offense des voisins et de l' apprehension de leur haine. En matiere d' égaux, c' est une maxime veritable que les comportements doivent estre pareils.

Qui exige plus qu' il ne veut rendre exige plus qu' il ne doit. Quand nous faisons loyale mesure en vendant, nous la voulons telle en achetant. Ce que nous faisons pour nous mesmes, nous consentons que les autres le fassent pour eux, ou nous sommes injustes. En quoy donc peuvent prendre nos voisins sujet d' offence, quand nous vivrons chez nous comme ils

p136

vivent chez eux ? Quand nous nous porterons en leur endroit comme ils se portent au nostre ? J' égale les choses pour leur faire plaisir et honneur, combien que vous soyez le roy tres-chrestien, qui seul portez la couronne de liberté et de gloire, le plus grand prince qu' oeillade le soleil en faisant le tour des cieux...

combien que vostre peuple, le plus brave, le plus belliqueux de tous, seul franc de nom et d' effect, ne doive rien à nul peuple de la terre et ne reconnoisse apres Dieu et vous que son espee. Sur quel pretexte donc ceste haine ? Pource que nous voulons estre sages et plus pres regardans à nous que par cy devant ? S' ils nous doivent haïr, qu' ils n' en ayent jamais d' autre cause. Mais tant s' en faut ; ils nous estimeront desormais davantage de leur avoir osté le sujet de dire et d' escrire de nous : que nous ne voulons pas tant que nous pouvons, et que nous sommes dignes de vouloir davantage ; que nostre ordre ne respond pas à nostre valeur, ni nostre travail à nostre industrie...

quand au dernier membre de ceste derniere objection, par lequel on voudroit nous imprimer l' apprehension d' une querelle, cest epouventail est bon pour empescher les oiseaux de venir au bled ; mais pour garder les françois de faire leur profit sous l' autorité de leur prince et par son vouloir absolu, je ne le croy pas. C' est aussi où nos voisins songent le moins : resver à cela, c' est se forger un phantosme pour le combattre, et s' alambiquer l' esprit sur une vaine imagination. Au

p137

contraire, si quelques-uns d' eux ont autant d' affection pour la France, comme la France a eu de charité pour eux, ils doivent à tout le moins desirer l' augmentation, la force et la grandeur de son estat, dont ils ont tiré de si notables secours en leurs

necessitez plus urgentes...
ayant sommairement répondu aux inconveniens
qui pourroient retarder le réglément des manufactures
et du commerce en ce royaume, il est temps
que j' avance quelque pas dans le sujet que je me suis
proposé de traiter cy apres. Comme les philosophes
disent que la fin est la cause des causes, le
commerce est en quelque façon le but principal des
divers arts, dont la pluspart ne travaillent que pour
autrui par son moyen ; d' où il s' ensuit qu' il a
quelque chose de plus exquis, en matiere d' honneur et
de profit, que les arts mesme, tant à raison qu' ils
s' employent pour luy que pour autant que la mesme
fin n' est pas seulement le dernier point de la chose,
mais le meilleur.
Toute société, pour en parler généralement, semble
estre composée de gouvernement et de commerce.
Le premier est absolument necessaire, et le second
secondairement. D' où l' on peut conclure que les
marchands sont plus qu' utiles en l' estat, et que leur
soin questuaire, qui s' exerce dans le travail et dans
l' industrie, fait et cause une bonne part du bien
public. Que, pour ceste raison, on leur doive aussi
permettre l' amour et la queste du profit, je croy que

p138

tout le monde l' accordera, considerant que, sans la
convoitise d' avoir et le desir de gagner, qui les
precipite à tous hazards, ils perdroient la resolution
de s' exposer à tant d' incommoditez sur la terre et à
tant de naufrages sur la mer...
ceux-là se trompent qui mesurent la felicité d' un
estat par sa seule vertu simplement considerée, et
pensent que ceste vie, ainsi tracassée à l' appetit du
gain, luy soit du tout contraire. Nous ne sommes
plus au temps que l' on se nourrissoit du glan tombé
des chesnes secous, que les fruits que la terre
produisoit et l' eau pure estoient de grand' s delices.
Bien plus de choses sont maintenant requises à
l' entretien de la vie. De vray l' abondance en est
grande ; mais il les faut posseder pour en pouvoir
jouir... c' est pourquoy toutes ces belles contemplations
de la pluspart des philosophes ne sont qu' en idée, et
pour une republique où l' on n' auroit que faire de
labourer ni d' agir. Le tout ne peut consister sans ses
parties : il y en a qui commandent et remuent, et
d' autres qui sont commandées et remuées. Les mains
qui font et les pieds qui portent sont aussi
necessaires au ministere de l' ame, comme les yeux qui
voyent et les oreilles qui oyent. L' Aristote mesme,
qui semble, en voulant establir une republique

heureuse et parfaite de tout point, estre tombé en cette conclusion qu' elle pourroit se passer de marchands, à la fin pourtant n' a peu nier qu' ils n' y soient aussi necessaires que les laboureurs, les soldats

p139

et les juges. Et tous les discours des philosophes, contraires à ceste resolution, establee et fondée dans la necessité mesme, sont autant de chimeres en l' air.

Au temps passé, l' exercice de la marchandise a esté en grande vogue d' honneur parmi les nations plus civilisées, tant à cause qu' il servoit à joindre et unir en amitié plusieurs peuples, separez par de larges estendues de terre ou par de longs trajects de mer, que pour ce qu' il retiroit de la main des barbares beaucoup de grandes et signalées commoditez... les choses s' appliquent à la qualité de ceux qui les manient, prennent d' elle, comme le chaméleon des couleurs opposées, une teinture loüable ou blasmable. Encor aujourd' hui à Venise, Genes, Florence et en toutes les meilleures villes de l' Italie, les marchands tiennent les premiers rangs de credit, d' honneur et de reputation. Ils sont aussi beaucoup estimez parmi les anglois, et font le plus et le mieux de l' estat de Hollande. Anciennement en ce royaume, où la vertu pouvoit plus que la richesse, ils tenoient leur juste lieu. à Rome, comme nous le tesmoigne Tite-Live, ils avoient leur college, et leur bourse en chasque province de l' empire... ainsi, le commerce estant du droit des gents, et de luy provenant un gain honneste et l' autre deshonneste, la seule condition d' iceluy rend le marchand estimable ou mesprisable. Aussi la marchandise est contée entre les artifices qu' on peut exercer

p140

bien ou mal ; d' où s' ensuit que, si elle est bien et deuëment exercée, elle doit avoir son juste los et raisonnable loyer ; si mal, c' est au magistrat d' y pourvoir pour l' interest du public et du particulier. Au reste, jaçoit qu' il soit bien difficile qu' entre le vendeur et l' acheteur il n' intervienne quelque peché, toutesfois il n' est pas impossible que l' un et l' autre demeure inculpable, si l' on observe ce commandement de nostre grand apostre : gardez-vous en negotiant

de circonvenir l' un l' autre. Quant aux blâmes et parjures arrivans pour et sur le prix des choses, ce sont vices de l' homme, non de l' art, qui se peut exercer purement et nettement sans iceuz. Vouloir au demeurant en tirer un honneste gain, un moyen de commodément vivre, cela ne fut jamais reprové ; car rien n' empesche qu' il ne soit destiné à quelque fin, ou necessaire ou honneste, comme, pour exemple, si quelqu' un, en negotiant, cherche à profiter moderément, prenant pour son but l' entretien de sa maison et la subvention aux pauvres, ou bien s' il s' employe pour l' utilité commune, afin que les choses necessaires à son pays ne defaillent point, desirant seulement en remporter un legitime gain, comme un gage et salaire de labeur. Je ne veuz pas icy nier que les esprits marchands ne soient ordinairement plus attachez de leur propre convoitise que de l' affection du public ; que l' éclat jaunissant de l' or ne les esbloüisse et fourvoye quelquefois un peu de l' équité ; mais, pour en parler politiquement, il ne les faut pas à ceste occasion rejeter de la republique et du nombre des citoyens,

p141

comme une espèce d' ilotes. On tire et compose un bon antidote de ceste vipère. Ceste cantaride a de bons pieds et de bonnes aisles. Et, qui le voudroit prendre de si prés, il n' y auroit point de bons laboureurs, de bons artisans, de bons advocats ; car en ces arts, les meilleurs sont ceux qui peuvent gagner davantage ; et cela mesme est un trait de leur art. C' est aux directeurs de la police de donner ordre que les choses à vendre se vendent au plus juste prix, de tenir la main aux fraudes et monopoles ordinaires du trafic, d' empescher les vices et corruptions des marchandises et de les repurger s' ils sont introduits, de conserver les droits du royaume et particulièrement de chasque ville. Ainsi tant le souverain modérateur de l' estat que ceux qui sont employez sous luy, ayant principalement égard aux choses, aux personnes et aux actions, mesureront tout par la necessité, par l' utilité et par l' honnesteté, demeurans tousjours dans les bornes de la justice distributive et ne transportans jamais plus outre les limites du pouvoir que les loix leur donnent.

On peut dire à present que nous ne vivons pas tant par le commerce des élémens que par l' or et l' argent ; ce sont deux grands et fidelles amis. Ils suppléent aux nécessitez de tous hommes. Ils les honorent parmi toutes gens...

celuy qui premier a dit que l' argent est le nerf de la guerre n' a point parlé mal à propos, car, bien que ce ne soit pas le seul, les bons soldats estans absolument requis avec luy..., l' experience de

p142

plusieurs siecles nous apprend que c' est tousjours le principal... l' or s' est connu maintes fois plus puissant que le fer... c' est pourquoy en tout grand estat qui peut assaillir ou estre assailly on a toujours approuvé et trouvé tant que l' on a peu les moyens d' en amasser. Il est impossible de faire la guerre sans hommes, d' entretenir des hommes sans solde, de fournir à leur solde sans tributs, de lever des tributs sans commerce. Aussi l' exercice du trafic, qui fait une grande part de l' action politique, s' est tousjours pratiqué entre tous les peuples qui ont esté fleurissans de gloire et de puissance, et maintenant plus diligemment que jamais par ceux qui cherchent leur force et agrandissement. C' est aussi le plus court moyen de s' enrichir et par la richesse monter au comble d' honneur et d' autorité. Nous en avons la Hollande pour preuve et pour exemple devant nos yeux, comme nos ancestres ont eu la republique de Genes et de Venise. Sans doute que ce pays est un miracle de l' industrie... jamais estat n' a tant fait en si peu de temps ; jamais des principes si foibles et obscurs n' ont eu de si hauts, si clairs et si soudains progrès. Rome a esté trois cens ans sans quasi sortir de son territoire ; et, depuis vingt et cinq, il fait connoistre son nom et ses armes à la Chine. Le ciel ne couvre peuple si barbare qu' il ne communique. Il n' y a coin du monde si reulé qu' il ne reconnoisse, lieu si secret qu' il n' esvente. Toutes terres lui sont ouvertes par la mer. Ceste merveille accuse nostre paresse ; je ne veux pas dire lascheté : la nation française est trop

p143

brave. Ceste richesse si grande, et si prontement amassée qu' il semble mesme à ceux qui les possèdent qu' elle leur soit venuë en songe, nous taxe de nonchalance ; j' aurois tort de dire de peu d' industrie ; car nation du monde ne nous est égale en ce point, soit par mer, soit par terre. Que concluray-je donc, apres avoir recueilli mes esprits ravis d' admiration ? Qu' estant venu à la fin des siecles, il a fait profit de toute l' experience du

passé, voulant confondre l'esperance de l'advenir en tous autres ; qu'avec le labeur français, il a meslé la ménagerie anglaise ; que, n'ayant point trouvé de Rome qui peust empescher sa croissance et retarder son cours, il est demeuré Carthage.

Si je voulais laisser à la posterité, un tableau de l'utilité du commerce,... je décrirais icy, d'un costé les villes d'Anstredam et de Mildebourg en l'estat qu'elles estoient il y a vingt cinq ou trente ans, et de l'autre celui auquel elles sont maintenant : grosses de peuple, comblées de marchandises, plaines d'or et d'argent. Ce changement s'est fait sans que nous nous en soyons quasi apperceus, comme nous voyons insensiblement un enfant devenir homme. La France s'est resjoüie et a favorisé la croissance de cest estat, comme d'un sien nourrisson. Tout va bien jusques icy, si le sion demeure tousjours dessous l'arbre. Il fait bon avoir de bons exemples, et les plus nouveaux sont les meilleurs ; car les antiques vieillissent je ne sçay comment en leur efficace et

p144

peuvent moins envers nous. Nous sommes plus persuadez par les yeux que par les oreilles, par la preuve que par la raison. Si nous avons esté autrefois dignes d'estre imitez, maintenant que nous sommes devenus autres, suivons nos imitateurs, qui sont dignes d'imitation. Empruntons d'eux à nostre tour ce qu'ils ont emprunté de nous. Ils aiment trop ce royaume et luy sont obligez en trop de façons pour luy envier le bon ordre qu'ils pratiquent. Ils s'en resjoüiront, je m'en assure, quand ils le verront bien restably ; car ils luy doivent ceste bonne volonté, la France de fraische memoire ayant esté leur deesse tutelairé ; et ses hommes, leurs maistres, guides et precepteurs. Quelle reconnoissance et revanche n'en doit-elle donc attendre ? J'ay predit cecy comme admirateur de la vertu, amateur de la discipline en tous estats et de la diligence en toutes personnes. Pareillement tout ce que je diray cy après, je le diray sans estre touché d'aucune passion contre aucun, soit citoyen, soit estranger, si ce n'est de celle qui deslia la langue au fils de Crésus. Je croy que ni l'un ni l'autre, ne la trouveront condamnable ; car elle est naturelle, digne d'un legitime enfant, et tel que chacun desire se faire connoistre à la patrie. Je suppliray semblablement vos majestez d'avoir ma liberté pour agreable, car je ne veux point qu'elle passe en presumption, non plus que ma hardiesse en temerité. Aussi est-ce le seul zele de vostre gloire et utilité seule

de mon

p145

pays qui m' ont convié d' entreprendre cest ouvrage. Je n' y couche rien que du bien public, et non par prétexte, mais tout à découvert. Les raisons en sont claires, et les pratiques faciles. Tous, et grands et petits, sont obligez d' avoir égard à cela ; y dissimuler, c' est trahir. C' est la plus grande marque de vostre juste domination qu' il soit permis à chacun de dire librement et modestement tout ensemble, ce qu' il pense. Telle franchise de parole ne vous est point suspecte et ne nous est point tournée en crime. Aussi pourquoy le serait-elle, principalement en ce sujet, où ce qui nous est avantageux redouble à vostre honneur, et ce qui nous est profitable fait vostre utilité ? ...

toute la quintessence du gain, que le trafic, le labeur et l' industrie de vos sujets amassent est en cas de besoin, pour fournir aux despenses de vostre estat, aux necessitez de vostre couronne. C' est principalement à vous qu' il touche, qu' il soit assuré, grand, universel et utile. Or, pour le rendre tel, vos majestez le doivent connoistre, et, pour leur faire connoistre, je leur en vois faire comme une petite anatomie.

Tout commerce est du dedans ou du dehors, c' est à dire se fait dans le pays entre ses naturels citoyens et quelques fois avec des estrangers, qui viennent pour apporter ou remporter des marchandises, ou bien avec d' autres nations chez elles mesmes. L' un est plus seur, plus commun, plus constant et universellement plus utile. L' autre est plus grand, plus fameux, plus hazardeux et à perte et à profit. Tous

p146

deux sont bons, quand ils sont réglez et conduits comme il faut. L' un ordinairement se fait de particulier à particulier : l' autre, plus à propos, et plus fortement en société et pour la société. L' un est bon pour conserver l' estat en estat, l' autre meilleur pour l' accroistre. L' un nourrit la diligence, l' autre augmente la hardiesse. L' un lie les citoyens entre eux-mesmes, et les concilie, l' autre allie diverses nations. L' un fait aimer le prince aux siens, l' autre le fait craindre et redouter aux estrangers.

L' un le tient tousjours prest à se deffendre, l' autre plus propre à assaillir. Bref tous deux sont necessaires et s' entrepressent tellement la main, qu' ils se fortifient l' un l' autre, s' accomodent de leurs moyens, fournissent à leurs desseins et asseurent leurs entreprises. Cela n' a que faire de preuve, estant assez connu par exemple.

Pour traiter de tous deux chacun à part, je commencerai par le premier, premier en ordre et par consequent plus naturel et plus à la main. Je diray premierement qu' il peut estre si grand en ce royaume et de si grande utilité, que, s' il demeuroit entier, pur et net à vos peuples et que d' ailleurs nous seuls fournissons aux peuples voisins ce qui nous surabonde, dont nous pouvons nous passer et dont ils ont necessairement besoin, quelque bonne mine qu' ils facent, je ne pense point que pays du monde,

p147

peust égaler le vostre en bon-heur, richesse, gloire et commodité. Il y auroit un arbre en vostre verger, qui porteroit des fruits en toutes saisons, si bons, si beaux et si divers que la plus grande convoitise du monde auroit de quoy s' assouvir. La raison est que vos villes sont citez ; vos citez, provinces ; vos provinces, royaumes ; que tout ce qui se peut apporter de toutes parts du monde, appartenant à l' usage de la vie (j' excepte seulement les épiceries, et nous avons le sel qui vaut mieux), est en chacune d' icelle à suffisance, et en toutes, par la correspondance facile de l' une à l' autre, tres abondamment. En un mot la France est un monde : qui la toute veuë, a tout veu ce qui se peut voir, mers, fleuves, estangs, montagnes, forests, campagnes. Il ne s' y trouve rien à dire que les deserts. Car les Landes mesmes y peuvent estre faites terres fertiles. à bon droit nostre roy François I se moquant un jour de la vanité des tiltres de l' empereur Charles Le Quint son concurrent, voulut se qualifier roy de France et de Gonesse, lieu où l' on

p148

fait de fort bon pain. Le tiltre de roy de France comprend un empire de peuples, divers à la verité, mais se joignans tous par moyennes qualitez comme les elemens... l' estat dispercé deçà delà, quelque grand qu' il soit, quelque réputation qu' il aye, ne

peut jamais avoir telle consistance. Les parties si bien unies et jointes à proportion assurent la durée du vostre, causent sa force, maintiennent sa vigueur. La corruption du dedans est seule à craindre et à garder ; autrement il n' a rien à douter, ni redouter du dehors. Les corps humains sont en diverses façons susceptibles de contagion. La peste y entre par plusieurs voyes, et principalement par les emonctoirs et lieux plus lasches. Quoy que le venin se face voir en un seul membre, les autres ne laissent pas d' en estre entachez et de le sentir. Le bon medecin discerne sa qualité, connoist sa force, juge de la partie, et selon le besoin y applique le remede, usant de lenitifs, d' épithêmes, de potions, ou autrement. à la verité c' est bien à vos majestez d' y songer : car le desordre est grand en tout le corps de cest estat. Il n' y a gueres de sain depuis la teste jusques au pied. Je croy que l' on vous découvrira tant de playes et de vieux ulcères que vous en aurez horreur et pitié, que vous compatirez à ses miseres. L' object esmeut la puissance et l' éveille à monstrez sa force. Il vous a pleu... que ce grand corps fust apporté tout navré, et chancreux qu' il est, en la publique assemblée de vos trois estats, découvert et montré à nud, afin que

p149

chacun donne son advis sur les causes de ses maladies et son conseil sur les moyens de les guerir, pour apres vous en remettre la cure et là vous laisser faire avec une suffisance egale à vostre bonté. Beaucoup de receptes vous seront enseignées, je n' en doute point. Dieu vous inspire à choisir et pratiquer les meilleures ! C' est pour cela que vos peuples font aujourd' huy tant de voeus, conçoivent tant de desirs et forment tant de prieres. Mettez y donc la main sans longueur, et l' empeschés de tomber en langueur. Les perclusions sont difficiles à guerir, les esprits difficiles à ramener aux parties gangrenées, impossibles aux istioménées. Ne croyez pas au reste, à ses mouvemens encor si chauds et si forts : c' est la violence de la fièvre qui l' agite. Ceste couleur haute et rouge, que vous luy voyez, procede de la chaleur qui bout en ses veines et qui devore ses moüelles en hazard de se terminer en paleur de mort. Compatissez, comme fait le chef, à vos membres, ressentez leurs douleurs ; mais faites plus, puisque Dieu vous en a commis le soin, guerissez les et monstrez que comme vous avez le pouvoir de remettre cest estat non seulement en santé, mais en pleine vigueur, vous en avez aussi le vouloir. Excuses moi, sacrées majestez ; un transport

extraordinaire m' a ravi hors mon sujet. La fièvre m' a

p150

saisi, parlant de la fièvre de ma patrie, et m' en a pris, comme à ces fortes imaginations qui ressentent en elles mesme la douloureuse passion dont elles oyent ou voyent les causes vivement décrites et les effets naïvement representez. Je retourne à moy et à mon discours. Plusieurs grands maistres de police, en plusieurs estats, -et quand je diray : tous, en tous, je ne croiray point mentir, -ont diligemment avisé et pourveu soigneusement aux moyens de s' acommoder de leur propre trafic, soit naturel ou artificiel, au prejudice des estrangers. Les villes mesme en ont cherché l' avantage par leurs privileges particuliers, ou par quelque ordre specialement établi de leur magistrat, duquel aucun forain ne peut universellement jouir que par lettre de naturalité donnée du prince, ou par droit de participation à mesme bourgeoisie conferé des mesmes concitoyens. C' est là le commun et frequent usage des peuples et des villes. Mais, si quelque nation l' a restraint pour son profit et comme resserré en d' estroites barrieres, c' est sans doute la nation angloise et principalement en la ville de Londres, capitale du royaume, où se fait le plus grand negoce du pays. De là procede que, tout ce que la plupart de ces hommes ne gagne point, il luy semble qu' elle le perd. Toutes ses loix buttent au profit particulier, tant du citoyen que de la republique. C' est où porte ce serment de ne faire jamais plaisir à nul estranger, allié ou non ; et je l' approuve, si c' est, comme quelques uns d' eux l' interprètent, au prejudice et contre l' interest de leur estat. Autrement il est plus que barbare. En ceste ville, tous

p151

hommes trafiquans sont compris en vingtquatre mestiers, lesquels ont chacun un alderman. Il faut que tous ceux qui veulent manier les affaires du commerce acquierent les droits et privileges de l' une de ses compagnies, sous un frid-man, c' est à dire franc, par un service de sept ans, dont les loix sont extrêmement estroites et rigoureuses. Chaque mestier a ses halles particulieres et chaque marchandise particulierement affectée. Il a pareillement un chef qui s' appelle oüardnes. Les roys et les reynes mesme y

entrent, et sont à leur choix incorporez en l' un d' iceux, duquel ils portent aussi la qualité de francs, ce que font à leur imitation les seigneurs du pays. Du nombre de ces aldermans dont j' ay parlé, s' élit tous les ans le maire de Londres, grand et venerable magistrat, et, dit-on, le second du royaume ; auquel, comme estant créé particulierement du corps des marchands, plusieurs gens de basse extraction aspirent et parviennent au moyen des richesses acquises par le commerce.

Ceste observation de police en matiere de trafic est fort précise au prix de la nostre, pleine de licence et de liberté. Car nous avons droit dès la naissance de le faire tel qu' il nous plaist. Bien considerée toutesfois, elle est utile au pays et pour durer long temps. Le credit est l' ame de tout commerce ; il le faut maintenir en reputation, qui le veut rendre utile et profitable. Et pourtant, quand toutes gens s' en meslent indifferemment, ce n' est pas tousjours le meilleur :

p152

cela toutesfois semble quasi despendre du genie du lieu. La France est terre franche et la negotiation y est pareillement libre. Mais ce doit estre aux siens proprement et particulierement. Ou bien si tout le monde y peut tout, elle est serve, elle est esclave de tout le monde. Elle semera donc, mais un autre moissonnera. Elle plantera la vigne et luy donnera laborieusement plusieurs façons, mais le premier venu fera vendange et se resjoüira de son vin. Non, ces grands princes, ces valeureux roys, ces invincibles monarques, qui luy ont acquis et conservé par tant de siecles la gloire de la liberté, qui l' ont si considerément establee en de si belles loix, en de si sages ordonnances, lesquelles luy servent d' appuis et d' ars-boutans de tous costez contre l' effort du temps, ne nous ont point laissé ni l' exemple, ni le commandement de le pratiquer ainsi. On le connoist par les difficultez qu' ils ont faites en tous aages d' admettre les estrangers au droit de naturalité, et par les circonspections qu' ils ont apportées en ce sujet ; par les privileges particuliers qu' ils ont donnez ou permis à chasque ville de ce royaume ; par les deffences de transporter dehors les estoffes et marchandises dont leurs sujets avaient besoin ou pouvaient faire profit ; par les visitations establees ou commandées dans les ports et sur les frontieres ; bref, pour dire le grand mot, par leur charité tres-chrestienne, qui les sollicitoit trop de veiller et travailler à la conservation et à l' utilité de leurs

peuples. Car, si le pere est estimé pis qu' infidele,
qui n' a pas le soin de nourrir sa propre famille,
que diroit-on du roy, qui voudroit soustraire

p153

l' aise, le profit et la commodité de son peuple,
c' est à dire de tous ses enfans pour en faire largesse
à des estrangers et forussis ?

Ce fondement posé, que l' estranger ne doit point
avoir en l' estat pareil droit que le citoyen, ce que
l' on prouveroit par des raisons invincibles et par
mille exemples pris d' entre tous les peuples, tant
anciens que modernes, s' il estoit denié, il est
facile de bastir dessus l' utilité publique à chaux et à
sable. Comme au contraire estant renversé, il faut
nécessairement qu' elle tombe en ruine et que tout
desordre et toute incommodité succedent en son lieu.
Nous en faisons l' experience et en sentons le mal,
depuis ces années principalement que l' on ne nous
distingue plus des estrangers en nos halles, foires
et marchez, par la liberté d' acheter ou de vendre,
mais par le langage et l' habit seulement. Encore
commencent-ils à devenir si conformes aux nostres, à
cause de la longue frequentation qu' ils ont et de la
demeure actuelle qu' ils font parmi nous, qu' à
l' advenir on n' y remarquera plus aucune difference,
si ce n' est à la superbe naturelle et à l' orgueil
qu' ils prennent de s' engraisser de nostre maigresse
et de nous voir à faute de profit que, comme Harpies,
ils nous ravissent de la main, si tristes, si haves,
si rompus et si delabrez. Pourquoi le dissimulerois-je ?
On le voit desja, on l' oit publiquement. Je puis bien
dire à vos majestez ce qu' ils osent faire aux bourses
et sur les quais, afin qu' elles y remedient de bonne
heure et devant que les humeurs

p154

plus irritées du peuple, venant à s' enflammer de
pronte cholere, facent voir les effects du
mescontentement qu' il en a...
que si les plaintes en ont jadis esté en ce
royaume moins frequentes qu' elles ne sont à present,
ou, pour mieux dire, s' il n' y en a point eu du tout,
nous avons des raisons d' en faire, que nos peres
n' ont point eues. Car premierement, les estrangers
n' avoient la porte ouverte chez nous que par les
armes, et par les armes aussi en estoient-ils chassez.

S' ils sejournoient parmi nous, ce n' estoit pas pour marchander nos biens et nos commoditez, mais pour les nous ravir. S' ils y estoient receus par traité, nous negotiations ensemble, comme l' on dit, la pique à la main. Jamais nous n' en estions venus à ceste familiarité. Ainsi la France jouïssoit, contente de soy-mesme. Et ceux qui, pour en recevoir quelque faveur, venoient luy faire l' amour, n' osoient pas la baiser librement ; ils craignoient trop le mary et les enfants de la maison. Disons donc, qu' en ce temps elle estoit semblable à une belle et pudique dame, laquelle par la modestie de ses ornemens, tesmoigne sa vertu et sa continence, recule les desirs des amoureux, et donne la chasse à toute affection illegitime ; n' ayant de la beauté que pour plaire à son espoux et du soin que pour entretenir commodément sa famille. Mais maintenant qu' ayant quitté ceste premiere simplicité, elle fait éclater l' or en ses habits, les brillans en ses cheveux, les perles en son col, les diamants en ses doigts, chacun attiré de loin par cest estat pompeux et magnifique, luy vient faire l' amour et tasche,

p155

en la caressant, de lui prendre quelque chose. Devant que les portugais et les espagnols se fussent mis aux voyages des Indes, de l' orient et de l' occident, qu' ils eussent despoüillé l' une et l' autre de ses tresors, leur pauvreté estoit insigne, et pourtant ils n' estoient gueres recherchez de nous et n' en tiroient gueres de secours à leurs indigences. Mais depuis qu' ils ont trouvé le rameau d' or qui nous conduit chez eux, depuis qu' ils possèdent ceste riche toison qui convie nos argonautes à les aller voir si souvent, nous leur avons esté plus volontaires et secourables. Nous avons appaisé ceste faim de pain à quoy ils sont sujets, pour avoir d' eux le remede à ceste faim d' or et d' argent qui ne nous tourmente que trop. Bref nous avons rempli leurs défauts de nostre abondance. Pour tirer d' eux les choses superfluës, nous nous sommes bien souvent soustrait les necessaires. Or est-ce pour l' amour de ces premieres là, lesquelles rient entre nos mains à tous venans et font gloire de leur legere et vaine inconstance, que nous voyons maintenant tant de gens inconnus, s' amonceler parmi nous et faire presse pour les nous ravir... à la verité, si l' Espagne se laissoit gagner pour leur faire les doux yeux, si, donnant d' une main, elle ne vouloit recevoir de l' autre ; ou bien, si ces importuns avoient dequoy meriter ses bonnes graces, dequoy lui faire des presens capables d' en attirer de

plus grands, nous en serions quelque peu deschargez.
Mais tousjours aiment-ils mieux, puisqu' on leur
permet, jouir en toute liberté de ceste belle, blanche
et magnifique deesse, la France, et se contentent

p156

d' aller comme à la desrobée, donner quelques baisers
à ceste riche, superbe et glorieuse bazanée.
L' autre raison qui a fait que nous avons jouï
plusieurs années purement et librement de nostre
commerce, sans qu' il fust alteré ou usurpé par nos
voisins, c' est que nous avons eu long temps seuls la
traite d' Espagne et, mieux que tous autres, la
connoissance et pratique de la marine. Car les anglois,
quoy qu' insulaires, ne nous ont jamais surpassez en ce
faict ni de hardiesse, ni d' experience. Et pour les
holandois, qui maintenant semblent s' en vouloir
attribuer la premiere gloire, ils n' estoient pas encor
alors sortis gueres loin de leurs rivages, voire avoient
besoin, pour venir seulement aux costes d' Angleterre
ou de France, des pilotes du pays. De vray, l' honneur
est deu aux espagnols d' avoir découvert le nouveau
monde, aux portugais d' avoir familiarisé le levant au
ponent ; les uns et les autres tentans hazardeusement
jusques au bout ce grand et profond ocean. Mais nous
avons fait le mesme aussi bien comme eux, sinon avec
pareil succez, au moins avec pareil exemple ! Car il
est bien constant que, quand ils arrivèrent au Bresil,
ils y trouvèrent des vaisseaux de Dieppe. On dit de plus,
que transportans en Espagne les tresors conquis sur
Motezuma roy de Mexico, ils leur furent enlevez à
force d' armes, par un des nostres, que les flots
engloutirent à son retour, comme si la mer eust voulu
envier tant de richesses à la terre !

p157

Les françois, gardans ainsi les avenues de dehors
et tenans la mer au long et au large, jouïssent des
fruits de chez eux en toute abondance et liberté, ou
les transportoient eux-mesmes ailleurs, s' accommodans
de l' or et des especeries qu' ils recevoient des mains
des espagnols et portugais dans leurs propres
havres. Ce grand trafic et correspondance commença
sous nostre Loys Xii, Ferdinand D' Aragon,
mary de la genereuse Isabelle De Castille, et les
derniers roys de Portugal, puis s' estraignit
d' avantage en la minorité de l' empereur Charles Le

Quint, gardé et protégé durant icelle par nostre roy susdit. Depuis, venant à croistre l' ambition de ce prince avec son aage, et sa convoitise ne se contentant de nouveaux mondes qui se venoient jeter entre ses bras, des grandes villes et puissantes provinces que la fortune faisoit tomber dans ses rets, il semble que la grandeur de la France luy toucha plus le coeur et remua d' avantage son envie ; mesme que la valeur et reputation de nostre grand François, qui volait desja belle et forte par la bouche des hommes, sur les aisles d' or de la gloire, comme dit Pindare, luy donna dans les yeux. De là ceste grande jalousie et immortelle émulation d' honneur, qui dura tousjours depuis entr' eux, et fut cause de tant de guerres dedans et dehors ce royaume, par lesquelles, comme il advient tousjours en tel cas, le trafic de leurs sujets fut interrompu plusieurs fois, et plusieurs fois repris par intervalles.

Rien n' empesche tant les negotiations des peuples que les dissensions des roys. Arrivant quelque décord

p158

entr' eux, les marchans en patissent tousjours les premiers. Leurs vaisseaux sont arrestez dans les ports, leurs marchandises empeschées dans les païs, et leurs personnes bien souvent retenuës. C' est pourquoy les plus advisez, comme herons qui présagent la tempeste, gagnent le haut de bonne heure, appercevans venir le mauvais menage et sentans le bruit qui precede ordinairement le broüil. Mais, comme ils sont prontos à se degager, ils ne peuvent sans bien du temps renouër leurs creances. Finalement sous les regnes de Philippe I et de Henry li les alliances de France et d' Espagne ayans donné plus de jour au commerce, et les Indes commençant à découvrir d' avantage, et comme à dégorger leurs richesses, il se rendit plus frequent que jamais et, continuant de suite, s' ouvrit un cours ordinaire et comme retournant sur soy-mesme des Indes en Espagne et d' Espagne en France, de France en Espagne et d' Espagne aux Indes.

Depuis arriverent les divisions de ce royaume, et par consequent sa desolation, grande, universelle et longue, les auteurs de laquelle y gagnèrent si peu qu' ils n' ont point dequoy se vanter. Tout le temps precedent, l' Angleterre estoit tousjours aux mains avec l' Espagne et n' avoit guères de loisir de nous venir visiter et reconnoistre. D' ailleurs les troubles de la religion en ce royaume, où elle s' estoit vouluë broüiller, la rendoient fort suspecte à la plus grande part de nos hommes, et les siens pareillement marchaient

tousjours parmi nous la bride à la main et d' un pas adverti. Jusques à ce que finalement sous nostre Henry Le Grand, pere et mary de vos majestez,

p159

auquel elle avoit fait plusieurs demonstrations de bien-veillance, elle s' apprivoisa et, par traité d' alliance et de confederation, devint non seulement familiere, mais libre parmi nous. De là ce traitement qu' elle reçoit pareil au nostre, et cette negotiation qu' elle a commune avec nous soit en vendant, soit en achetant. Je ne fais point icy mention des holandois, aussi ne faisait-on en ce temps là. Leur regne n' estoit pas de cest aage : mais toutes choses ont leur temps. Suffise que personne ne nous empeschoit de bien faire nos affaires dedans ni dehors ; que nos correspondances estoient bien establies et bien entretenues de province en province ; que nos voyages de mer se faisoient avec profit et sans rivaux et que, lors que nos guerres civiles nous permettoient d' entreprendre ceux de long cours, ils nous succedoient assez heureusement.

Je ne veux point, pour allonger le fil de mon discours insister d' avantage à représenter comme en cest intervalle tumultueux, où nous patissions et les autres agissoient, et tous possible avec égale peine, la negotiation du commerce entre la France et l' Espagne fut en la plus grande part entremise, autant au prejudice de l' un que de l' autre royaume : chacun l' a veu, chacun le sçait ; et comme Dieu voulut à la fin ouvrir les yeux de nos roys pour considerer le bien de leurs estats et leur coeur pour y recevoir une mutuelle amitié, mere et nourrisse de ceste paix, qui depuis a duré ferme, constante, et inviolable jusques à present. Ainsi la voye ouverte et libre à l' aller et au venir commença de rechef à voir

p160

nos vaisseaux. Ainsi la France vint de nouveau remplir l' Espagne de bled, de toiles, de draps, de quinquaillerie, etc. ; et l' Espagne la France d' or, d' argent et de perles ; de sorte que nostre grand Henry avoit raison de dire souvent qu' il y avoit plus de pistoles d' Espagne en France que dans l' Espagne mesme. Il le disoit, et estoit vray lors ; mais depuis les estrangers ont bien trouvé des moyens pour les nous tirer de dessous l' aisle. Vos

majestez, s' il leur plaist, entendront comment.
Ce grand prince, la merveille de son siecle et
l' admiration des aages à venir, pensa qu' avoir conquis
les Gaules, comme un autre César, par la force et par
la valeur de ses armes, et qu' avoir fait la paix avec
tous ses ennemis du dedans et du dehors, par une
prudence et moderation d' esprit incomparable, n' estoit
point assez pour la gloire d' un roi tres-chretien
s' il ne pacifioit tous les differens de ses voisins.
Pour en venir à bout, il commença de vouloir concilier
ensemble Philippes second roy des Espagnes et
Jacques sixiesme serenissime roy de la
Grand' Bretagne, nouvellement venu à la couronne
d' Angleterre, ce qu' il obtint. Du depuis les anglois
ont eu plus de commerce avec les espagnols que jamais.
En suite, quelques années apres, il se voulut rendre
auteur et solliciteur par ses agents des trefves
generales qui durent encor à present entre le roy des
Espagnes et les holandois, vos alliez, acquerant ainsi
à bon droit ce glorieux tiltre d' arbitre de la
chrestienté, qui marche

p161

du pair avec celuy d' invincible qu' il a tousjours
possédé. Ainsi, comme le repos des peuples assume
d' autres soucis que ceux de la guerre et les porte à
d' autres exercices, ces nations, paravant occupées à se
deffendre par terre et par mer contre ce riche et
puissant ennemi, lequel ils estimoient leur estre
commun et contre lequel ils se maintenoient par armes
communes, ont eu plus de loisir d' appliquer leur esprit
parti par nature et par habitude à l' amour du gain
sur la recherche de tous les moyens qui les en
pourroient faire joüir. De là pour conclure, ceste
exquise et noppareille diligence à fureter tous les
coins de ce royaume pour trouver ce qu' ils cherchent ;
de là ceste hantise si frequente en nos ports, ceste
familiarité si peu familiere avec nos marchands, ceste
negociation universelle de tout, en tout, et par tout,
qu' ils exercent maintenant parmi nous.
On dit que l' un ne perd jamais que l' autre n' y
gagne. Cela est vray, et se connoist mieux en matiere
de trafic, qu' en toute autre chose. Je diray pourtant
qu' en celuy qui se fait de citoyen à citoyen il n' y
va de nulle perte pour le public. C' est, à son regard,
comme si l' on tenoit deux vases en ses deux mains
et que l' on versast la liqueur de l' un en l' autre. Il
n' est pas ainsi des marchands et facteurs estrangers.
Tout autant qu' il y en a parmi nous sont des pompes
qui tirent et jettent hors du royaume non l' égout
ou la sentine du vaisseau, si l' on ne veut appeller

ainsi les richesses, mais la pure substance de vos peuples. Ce sont des sang-suës qui s'attachent à ce grand corps, tirent son meilleur sang et s'en gorgent,

p162

puis quittent la peau et se deprennent. Ce sont des poux affamez qui en sucçent le suc et s'en nourrissent jusques au crever ; mais qui le quitteroient, s' il estoit mort. Ils amassent, pour parler ouvertement et sans figure, tout l' or et l' argent de France, afin de l' emporter, qui à Siville, qui à Lisbonne, qui à Londres, qui à Ansterdam, qui à Mildebourg. Ils se servent mesme de nous parmi nous à cest effect, et nous font semblables à ces canaux de fontaine, lesquels ne tirent aucune commodité de l' eau qu' ils portent et conduisent. Quoy plus ? Puis qu' il faut tout dire, nous payons leurs bombances et gourmandises. C' est à nos despens qu' ils vont si braves et se traitent si delicieusement. Nous mesmes leur mettons le leurre en la main pour nous reclamer et prendre dessus. Car, les voyans se porter si bien et à mesme le nostre, comme nous avons dit, nous les recherchons, nous leur prestons, à l' appetit de quelque petit gain apparent, et, pensant bien souvent pratiquer avec eux quelque chose, nous y perdons tout. Les plus fins y sont attrapez. Ils ont beau avoir le nez bon et subtil, ils ne peuvent éventer la méche que le feu n' ait pris à l' amorce, que la mine n' ait jouë. La banqueroute est faite bien souvent devant qu' ils ayent songé à se desinteresser. Au commencement, ils ne s' en plaignent qu' à l' oreille et entre leurs plus affidez ; mais avec le temps on le

p163

sçait, on le connoist ; l' impatience de la perte la leur fait confesser publiquement. Neantmoins tous les jours quelques uns s' y prennent encor, tant les estrangers sont industrieux à changer et renouveler leurs appas ! Tant nous sommes difficiles à detromper ! Si vos majestez desirent plus precisément scavoir d' où provient cela, ce n' est pas du tout de nostre imprudence et legereté, encor, pour confesser le vray, que nous ayons beaucoup de l' une et de l' autre. Mais c' est que, la negociation nous estant ostée hors des mains et ne sçachans plus où faire profiter ce

peu d' argent qui nous reste, nous fermons les yeux à tous hazards. Deux ou trois pour cent, que l' estranger nous offre de plus que ne fait le bourgeois asseuré, nous esbloüissent la veuë, nous charment la convoitise. On nous attire peu à peu du commencement ; on nous engage par le bout du doigt pour avoir le bras, par le bras pour avoir tout le corps. On nous paye bien quelque chose, pour nous emprunter beaucoup à la fin ; puis on manque, et là dessus nous n' avons rien à dire, sinon ce que Socrate disoit ne sortir jamais de la bouche d' un homme sage. Je ne l' eusse point pensé ; de vray, tout ce qui luit n' est pas or. Puis qu' il ne faut icy rien celer à vos majestez, je leur diray librement, mais aussi veritablement, que la tapisserie, le beau meuble, les beaux habits, les lettres mesmes de faveur, pratiquées avec presens des principaux de vos hommes, et les corruptions quelquefois de quelques magistrats, établissent en tel credit les estrangers parmi nous. Adjoutez y

p164

encor les alliances qu' ils contractent avec quelques uns qui tiennent les premiers rangs et qui pourtant sont d' autant plus à redouter, et possible des pensions secrettes pour prendre le soin de leurs affaires et obliger d' avantage à leur support. Voilà comme nous-mesme aidons à nous tromper en diverses façons. Mais quel remede, dira quelqu' un ? Peut-on découvrir des choses si cachées ? Il est aisé à qui a des yeux. Les mariages sont publiques. Peut-on faire sage qui ne l' est point ? Empescher de perdre qui le veut ? Je veux qu' il y aille de son imprudence ; les bonnes loix toutesfois ne laissent pas de punir les fraudes faites sous ombre de bonne foy. Elles ne permettent pas aux plus fins de circonvenir les plus simples et ne veulent pas que les avoir pipez soit une vanterie pleine d' impunité, une gloire licite. Le magistrat y doit pourvoir. à l' on jamais ouy parler qu' un françois aye fait banqueroute en Espagne, en Angleterre ou en Flandres ? Il ne l' oseroit pas entreprendre, quand il le pourroit. Adjoustons qu' il n' y trouveroit pas nostre facilité, ni le credit que nous faisons aux autres pour le pouvoir.

Je ne sçaurois passer plus avant, sans m' esmerveiller de nos moeurs et façons de faire. à peine l' un des nostres, connu par ses facultez, trouvera-t-il quelque legere somme à l' emprunt, sans caution. On apportera tant de delais et de considerations, avant que de luy prester, que bien souvent il perdra l' occasion de son dessein, ou qu' elle s' empirera. Et, s' il vient quelque

inconnu parmi nous, pourveu qu' il face bonne mine seulement, nous luy baillerons nostre bourse à garder,

p165

sous le seul gage de la foy estrangere. Sommes nous encor hommes, ou si nous sommes devenus bestes ? Avons nous perdu tout esprit et toute invention, de pouvoir nous-mesme ménager et aprofiter nostre argent ? Non, mais on nous en oste les moyens. Et qui ? Je l' ay dit plusieurs fois, les estrangers. Ils nous bouchent toutes les advenuës du profit ; ils nous font perdre tout sentiment qui se peut prendre dans les voyes du gain ; et puis ils disent qu' il ne nous appartient pas de nous mesler d' affaires, que sans eux nous mourrions de faim, que nous naissons une raquette en une main et deux dez en l' autre. Nous ne sommes pas nez, mais nous sommes faits tels. Nostre complexion est bonne et forte, mais nous habituons à un air trop mol et delicieux. Nous avons des mains, mais nous ne sçavons à quoy les employer ; nous avons des pieds, nous ne sçavons où aller. Il n' y a plus de place pour nous, non pas chez nous-mesmes ; nous y sommes estrangers, reduits à ne rien faire et les estrangers y sont citoyens, induits par nostre cessation forcée, à travailler et faire nostre propre oeuvre.

Vos majestez ont des yeux et des oreilles par tout ; et, si elles sont fidelement servies, elles oyent et voyent tout. Vos places publiques resonnent d' accents barbares, fourmillent de visages inconnus, groüillent de nouveaux venus. Mais dira l' on, c' est le profit des hostelleries, lesquelles sont proprement destinées pour cela. Il n' en va pas ainsi. Ces hommes ne veulent point avoir d' hostes, s' ils ne sont de leur nation. Autrement, ils s' habituent eux-mesmes dans les meilleures villes, en occupent les plus belles, plus

p166

grandes et plus commodes maisons, y font venir de riches meubles de leur pays (car ils craignent trop de nous en payer quelque façon), s' y fournissent mesme de toutes sortes de provisions, beurre, chandelle, biere, fromages, etc. Car ils ne veulent point que nous gagnions rien apres eux. Ils ne viennent pas chez nous pour cela, mais pour emporter nostre argent. Les arondelles trouvent nostre air si doux qu' ils passent plusieurs hyvers en France, ce leur seroit trop de peine de retourner à chaque printemps.

Ils sçavent bien que veut dire ce proverbe ;
que la pierre souvent remuée, n' engendre point de
mousse. Aussi sont-ils si bien attachez à leur profit,
qu' ils ne nous donnent plus, ny le temps, ny l' espace,
ny le loisir de faire le nostre.

Toute marchandise se vend en gros ou en detail :
ils font l' un et l' autre. Mais où ? Dans vos ports, dans
vos villes principales, c' est à dire où tout s' amasse,
d' où tout se distribuë. Ils ont desja occupé les
magazins et les font valoir au préjudice de nos
marchands, et, pour abolir tout l' exercice de ceux
qui vendent en detail, ils veulent encor tenir les
boutiques. Il n' y reste rien à dire, sinon qu' ils ne les
ont pas sur la ruë ; car on vend chez eux jusques à dix
aulnes de futaine, jusques à dix livres de sucre et de
poivre, jusques à une douzaine de cousteaux. Vos
françois mesme, passans aujourd' huy par leurs
mains et prenans de la marchandise d' eux, ne
vendent point ou vendent à perte, à cause du bon
marché qu' ils en font, possible exprés, pour les
dégouter du commerce et demeurer tous seuls.

p167

Aussi quelqu' un vient-il de dehors pour faire
emplette, ce n' est plus chez nos marchands qu' il se
fournit ; il trouve à moins de quatre, et quelquefois
de six pour cent, chez l' estranger. Voila comme
nostre creance se perd, et quant et quant nostre
moyen de negotiation. Si l' on demande la cause de
ce bon marché plus précisément : vos majestez
prendront s' il leur plaist ; que la plus grande part
des anglois et des holandois, et quand je dirois :
tous, je crois que ne mentirois pas, ne sont que
facteurs ou commissionnaires, ne faisans rien pour
leur conte, mais seulement pour les marchands
d' Angleterre et de Hollande, qui les entretiennent
et employent ; lesquels selon leur nécessité, leur
donnent charge de vendre et de lascher la main ; de
sorte que bien souvent, ayant baillé quelque nombre
de marchandise à credit, à quelqu' un de nos marchands
et leur en demeurant quelquesfois autant ou plus, ils
l' exposent et abandonnent à moindre prix, voire bien
souvent à perte. Et cependant nostre homme qui ne
sçauroit vendre qu' à mesme condition et portant
tousjours le dechet, ou qui se void contraint de
retenir la marchandise plus long temps que son terme,
et neanmoins se trouve pressé du payement, en fin
s' il a mal gardé quelque feste ou peu veillé sur son
papier de casse, se trouve prest à rompre. De là
plusieurs banqueroutes entre les nostres, rares
auparavant. De là nostre foy suspecte, au temps de nos

peres tant estimée. Et puis pourquoy ne se permettra

p168

sans crainte le citoyen ce que l' estranger fait tous les jours à ses yeux sans punition et à quoy les loix mesmes ne le reçoivent point ailleurs. Davantage l' exemple en oste la honte. On s' accoustume à ne faire cas de faillir, quand on void souvent faillir. Outre la perte de nos marchands, laquelle par les moyens susdits provient plustost des estrangers que de leur mauvais mesnage. Il y a en ce fait un grand découragement pour nostre jeunesse. Car que peuvent concevoir ceux qui veulent s' appliquer à la negotiation du trafic, autre chose qu' espouvantement et fuite ? ...

aussi voyons nous tous nos jeunes gens reduits à battre le pavé ou s' adonner à l' amour, que Diogene appelle l' affaire des gens qui n' ont que faire, ou, s' ils songent à quelque chose, c' est pour s' accommoder de quelque charge de justice, à laquelle ils fichent leur but. Ainsi la plupart de nos plus habiles gens, de nos meilleurs esprits, de nos jugemens plus solides sont dans les palais, ou pour manger, ou pour estre mangez, n' ayans, ce semble, qu' une seule estude d' escorcher tout le monde et se parer de la peau ; et les estrangers sont sur nos quais à descendre et charger force marchandise, dans nos bourses à traiter d' affaires, dans nos haies publiques et marchez ordinaires à ramasser laines, toiles, draps, etc. Nos jeunes gens sont dans un jeu de paume à se faire venir la sueur pour le plaisir, et tousjours en perdant leur argent de part ou d' autre, ou dans une académie (ce beau nom est demeuré au lieu où ce fait le reduit de ceux qui font des osselets, arbitres

p169

de leurs fortunes) à consommer laschement le bien que leurs peres leur ont acquis par tant de peines, tandis que des hommes estrangers travaillent en leur contoir sur leur papier de casse, font depesches, donnent advis, dressent contes, etc... ayant parlé des estrangers, qui de sens rassis, de propos deliberé et dans nos propres maisons, viennent faire nostre mesnage, reconnaistre le meuble qui nous manque, afin de nous en fournir, par charité, cela s' entend, il nous faut dire encore quelque chose de ces autres, qui sans arrest courent de ville

en ville, de marché en marché, de maison en maison, pour effleurer toutes sortes de profit et s' en accomoder au préjudice de vos sujets. Je ne particularizeray point à vos majestez, les marchandises qu' ils recherchent ; ce sont les meilleures du royaume : car ces cantarides ne se jettent que sur les plus belles fleurs. Le bled, le vin, les toiles, les laines, les fruits leur agréent sur tout. Nos chemins sont pleins du bestail qu' ils emmenent hors le royaume, à la conduite mesme de vos sujets ; et ne pensez pas qu' ils les payent de leur peine en argent, -cest esprit si legerement volant de nos mains, n' eschappe pas ainsi hors des leurs, -c' est ordinairement en cousteaux dont au retour ils se défrayent par les hostelleries, vendant à quiconque s' y trouve, ce qui porte grand préjudice aux artizans et merciers du pays. Il y a encor une autre sorte de coureurs sous le nom de savoyards, lombards et bisoüards, que l' on peut appeler plus veritablement mouchards ; ceux-cy descouvrent toutes les necessitez de tous les pays de

p170

vostre royaume, en portent les advis aux estrangers, bien souvent au préjudice de l' estat, mais tousjours à la perte des marchands. C' est contre ces vagabons proprement que sont adressées les ordonnances de nos roys, et devroient les magistrats les reprimer plus soigneusement, ou plustost les exterminer totalement ! Car ce ne sont que freslons qui cherchent la vendange, qu' espions qui courent au profit, comme les vautours volent à la charoigne. Que diray-je plus ? Que les estrangers, estant habituez par tout, ont advis de tout. Qu' ils ne sont plus estrangers en nos foires ; mais les connaissent mieux que nous mesme, et, par leur diligence accoustumée, s' en advantagent aux occasions. On sçait que les meilleurs coups du trafic se font quand on vient à temps pour secourir les necessitez du pays, lesquelles ne peuvent au reste estre sçeuës ne connuës que par la correspondance. Et quelle correspondance peuvent avoir ceux qui n' ont plus de negotiation ? Qui les advertira de ce qui est bon à faire ? Qui leur donnera la hardiesse d' entreprendre ? Où ? Et quand ? à qui ? Et par qui ? Aussi void-on que, par ce defaut, nous ne voyons pas à ceste heure plus loin que nostre nez ; nous sommes aveugles chez nous-mesmes... les estrangers donc s' enrichissent à mesme le nostre, et sans aller plus loin que chez nous. Ils font tout, et nous ne faisons rien ; ils nous mettent en train, si Dieu ne nous aide par le moyen de vos

majestez, d' être desormais totalement privez d' action
et de trafic...
ce mal a desja passé si avant, en vos villes
principales,

p171

où les estrangers, gens de bonne chere et de
grosse depense se logent principalement qu' à peine
trouve l' on de deux personnes l' une qui vueille plus
servir en nos maisons, outre que leur prix devient
si excessif, à raison de celui que les estrangers
donnent, que desormais il vaudra mieux faire la
besoigne soy-mesme que d' estre si mal et si cherement
servy. Je ne puis passer sur ce propos d' adjouster
tout d' une suite que les incommodités et fascheries,
qui viennent aux maistres par les serviteurs en tout
ce royaume universellement, sont telles qu' elles
meritent bien qu' on y pourvoye d' un bon ordre, lequel
sera tant plus à priser, cherir et loüer que sans doute
il se trouvera difficile à trouver. Mais que ne peut un
roy sur les moeurs, dont il est luy-mesme la forme et
l' acte ?

Ce ne seroit jamais fait, si je voulois particulièrement
representer à vos majestez tout ce qui se rend
considerable sur ce sujet. Le nombre de choses
estouffe mon imagination et ma memoire. Je ne puis
débrouïller tant de confusions, ny parler avec ordre
de ces desordres. Il vaut donc mieux me recueillir
et suivre mon fil, pour sortir de ce labyrinthe, ou
plus je marcherois avant, plus je trouverois
d' égarement perplex et de confus fourvoyement. Je croy
que du discours precedent vos majestez auront
compris de combien et diverses choses, les estrangers
se meslent parmy nous. Mais s' il y en a quelqu' une
qui soit prejudiciable à ce royaume, c' est le
billonnage qu' ils y exercent : car par ce moyen, ils
tirent tout nostre argent pour l' envoyer en Flandres ;
et, qui

p172

droit que c' est leur principal trafic, ne s' esloigneroit
guere de la verité. Ils ont raison ; car pour l' argent
on fait tout ; et, pouvans joindre si tost et si
aisément à la fin, il n' y a pas grande apparence qu' ils
vueillent languir si longuement à l' entour des moyens
qui nous servent pour l' acquerir. Leur methode est
bien plus facile. Ils tiennent des facteurs et des

changeurs tout exprés parmy nous pour nous descharger de la monnoye de France et d' Espagne, avec profit, cela s' entend. Car ils nous font valoir le quart d' escu seize sols et demy, et ainsi du reste. Abusez que nous sommes ! Voyons nous point avec quel artifice cela se pratique ? Ils nous baillent de la fausse monnoye pour de la bonne : je l' appelle fausse monnoye, entant qu' elle est alterée d' une sixième part pour le moins. Cela ne se peut revoquer en doute. Les expositeurs, qui reçoivent l' une et renvoient l' autre, se connoissent ; on le void, on le sçait ; mais au reste, il n' est pas besoin d' en faire instance, nous perdrions la reputation de nostre bonté. Ce n' est pas tout, on en a surpris les balots pleins en Champagne, les casses à Nevers ; on en a arresté de grandes sommes à Caudebec. Il s' est trouvé un flamand à Roüen, nommé Ferrande Ferraton, pour ne faire point mention des autres, lequel a esté convaincu par ses papiers de conte, arrestez et saisis, d' avoir fait venir des daldres vallans au pays vingt et huit sols, lesquelles il a exposées et fait exposer pardeça pour trente. Il a confessé en justice avoir receu pour le change des

p173

pieces de quarante six sols d' Espagne et des quarts d' escu de France, argent qui s' employe à la fabrique des pieces susdites, lesquelles ne valent que vingt et trois sols de nostre alloy ; de sorte qu' ayant intelligence avec les monnoyeurs de par de là et de ça, libre debit, et franche negotiation, il faisoit plus de vingt et cinq pour cent en moins d' un mois, où nous nous contentons bien de bailler pour un an, et à toutes risques, à moins de seize et dix-huit pour cent. Faut-il s' estonner si ces gens sont plus riches que nous, puisqu' ils sçavent une si bonne recepte pour augmenter nostre propre argent ? Ce transport de nostre monnoye, comme on le peut juger de ce que dessus, ne se fait que pour la nous rapporter alterée. Depuis quelques années, les hollandois nous monstrent combien ils sont habiles en ce negoce ; et plusieurs mesme des nostres y ont presté la main. Il est grand, mesme aux choses petites en apparence. Il y a en Espagne une monnoye de cuivre qui s' appelle Oxave, c' est un huictain ; on en a quelques fois arresté à Roüen des bariques pleines, que l' on y transportait. à Culemberg, du temps de la feuë reine d' Angleterre, un certain maistre de monnoye, nommé Craye Vangre, c' est à dire preneur de corneilles, forgeait force nobles à la rose, qu' il alteroit

de dix ou douze sols seulement, lesquels prindrent grand cours en Angleterre. De quoy la reine advertie elle en fist plainte aux estats, lesquels, pour la contenter, le mirent bien prisonnier ; mais on dit que ce fut tout. Pour tromper les chinois sous le coin d' Espagne, s' ils le veulent et peuvent faire, à eux permis. Mais vos majestez ont un notable interest que leurs sujets ne facent plus eschange de l' argent au cuivre. Qui voudra faire la supputation de ceste pratique connaistra bien tost, à quel profit elle monte : et si, comme l' on dit, le profit ne consiste qu' à bien conter, les estrangers, qui toutesfois, ne sçavent autre chose que l' adition, premiere regle de l' arithmetique, nous monstrent que nous n' y entendons rien du tout. Ce n' est pas d' aujourd' huy que l' on soustrait en plusieurs façons le sang de la France à la France ; ce n' est pas tousjours par le commandement du medecin qu' on la saigne. Ses esprits se perdent invisiblement, insensiblement et s' enferment à la dérobee dans les secrets des navires, dont l' on sçait bien tirer Pluton des tenebres au jour, quand on est par delà. Assez de nos hommes ont servy à ce mystere, je pensois dire ministere. Assez ont aidé à porter sous cape l' or et l' argent sur le port et jusques dans les vaisseaux. Et puis qu' on s' estonne de nostre foiblesse ; qu' on s' esbahisse qu' est devenuë toute la monnoye blanche de France. C' est principalement à vos majestez qu' il touche d' empescher ces purgations, qui se font hors de saison et contre votre ordonnance ; vous seriez tous esbahis que l' estat tomberoit en syncope entre vos mains, et ce

par des causes latentes, qu' il luy prendroit à toutes heures des vomissements procedans d' inanition ; or ils sont mortels.
Le cours que l' on donne aux diverses especes de monnoye estrangere en France invite de toutes parts nos voisins, accoustumez à fraper de tels coups, à y faire couler force mauvais payment. Possible mesme que plusieurs en prennent occasion de mal faire. Vos majestez y peuvent aisément remedier par la seule deffence, exactement observée, afin qu' à l' advenir soit retranché le cours de tous les malheurs que l' on en a veu par cy devant arriver. C' est

un grand trouble que le décry des monnoyes, et leur incertitude encore plus ; c' est une affliction extrême, un desespoir pour le peuple. Cela plusieurs fois a suscité des seditions dangereuses ; mais possible, qui voudroit s' en enquerir, on trouveroit qu' il n' a jamais produit de plus tragiques histoires que depuis peu de jours. La necessité du commerce, qui ne se faisoit au premier temps que par la simple permutation, a trouvé l' usage de la monnoye, en l' estimation determinée d' une matiere divisée, à laquelle la forme publique est adjoustée. L' Aristote l' appelle la mesure de toutes choses, à cause que par

p176

l' addition et diminution on peut esgaler la juste valeur des marchandises que l' on vend ou que l' on achete. Il est donc bien necessaire que la raison et la loy en soient constantes et immuables ; autrement il n' y a personne qui puisse faire estat au vray de ce qu' il a vaillant ; les contracts ne peuvent estre asseurez ; le revenu des fermages est douteux ; et incertain, ce qui est limité par les droits et par les coutumes ; bref l' estat des finances publiques et particulieres demeure toujours en suspens. La chose ne parle pas seulement, elle crie ; et le peuple avec mille soupirs prie tous les jours tres humblement vos majestez de mettre une derniere main à bon escient à ce desordre, qui travaille tout le monde, pour y remedier, non par un emplastre qui couvre le mal, par une cure palliative, mais par un remede qui l' abolisse tout à fait et pour tout jamais. C' est des mauvaises moeurs que naissent ordinairement les bonnes coutumes. Par la corruption la nature procede à la generation.

Celuy qui seul est architecte de la loy peut seul donner la loy aux monnoyes. Les grecs, les latins et les françois expriment par le terme commun dont ils usent, pour en signifier la regle, que nous appellons autrement le pied, que l' autorité en est restraite en une mesme et souveraine main, comme l' appellation exprimée en un mesme mot. Il n' y a point de doute qu' en un estat, qui demeure aux termes de la bonne police, ceste regle ne doive estre tenuë et conservée inviolable. Pour le regard de la substance des metaux, on la doit laisser pure autant

p177

que l' on peut ; car toute alteration sent la corruption de l' integrité d' un pays. Jamais prince, qui s' en soit voulu servir, ne s' en trouva bien à la fin. Nostre roy Philippe Le Bel, qui le premier affoiblit la monnoye d' argent en ce royaume de la moitié d' aloy, en fut taxé par Dante poëte italien ; mais de plus, il donna occasion de grand trouble à ses sujets et de pernicious exemple aux princes estrangers. Il le reconnut sur la fin et pour ceste cause enjoignit à son fils Loys Hutin, par son testament, qu' il se gardast bien d' affoiblir les monnoyes. Or leur affoiblissement depend de l' aloy ou du poids, qu' il faut exactement regler, afin que les princes voisins, ny les propres sujets, ne puissent les falcifier. Tout le vice des faux monnoyeurs, consiste principalement au meslange des metaux. Il faut donc, pour y obvier, que la monnoye se face de metaux purs et simples autant qu' il sera possible... pour le prix, cela est

p178

muable, et depend des temps et quelque fois des affaires de l' estat. On le cognoist en l' antiquité par la diverse estimation qu' à diverses fois les romains ont faite du cuivre, dont ils userent fort longuement en leur monnoye, combien que de tous metaux il y soit quasi le moins propre, à cause qu' il contracte trop aisément la rouilleure. Nos siecles pareillement, en ont produit plusieurs exemples parmy tous les peuples, tant barbares que chrestiens. Quelques princes mesme, se sont servis de cest artifice pour remplir leur espargne, mais attirant apres soy une grande haine populaire. Le prix donc peut et doit quelque fois changer, non le tiltre, le carat, et le pied. Au reste, que le poids doive faire la raison des monnoyes, cela se cognoist par les barbares mesme, qui l' ont tousjours ainsi pratiqué. Les saintes escritures nous tesmoignent que, dés le temps d' Abraham, il en alloit ainsi, et tousjours depuis entre les hebrieux. Nos peres en usaient de mesme, comme il se void par une infinité de vieux contracts de mariage, où la somme n' est point exprimée, mais la quantité de marcs d' argent, d' argent plustost que d' or, car il estoit lors bien plus commun entre nous. Les peuples, depuis deux mille ans et plus, ont tousjours gardé et gardent encor la raison de l' un à l' autre, et non sans grande raison. C' est à vos majestez de la faire bien trouver et observer ; mais elles n' ont que faire, pour y parvenir, d' en prendre conseil ailleurs que chez elles. Tout ce qui dépend de la monnoye est extrêmement souverain. Pour le regard des espèces, le trop grand nombre ne fait que

troubler. Quand il n' y auroit pour l' or que des escus, pour la monnoye blanche que des quarts d' escu, des demy quarts, des pieces de quatre, des pieces de deux, et que les paiements qui s' en feroient fussent reglez et estimez seulement par le poix, il semble que ce seroit une grande commodité. Peu à peu, et sans troubler ny vexer vos sujets, vous pourriez tout reduire à ce poinct. Car de le vouloir faire tout d' un coup, et non descriant espeece apres espeece, cela causeroit trop de perte et d' incommodité. Il faut au reste de la petite monnoye. La reyne d' Angleterre, ayant voulu qu' en son royaume il n' y en eust que de deux sortes, assavoir d' or et d' argent, a coupé plusieurs petites racines de charité. Dieu eut agreable le denier que la pauvre femme jetta dans le tronc. Qui donne quelque chose de son peu fait plus que celuy qui donne beaucoup de son abondance. C' est la grandeur du prince qu' en la monnoye, qui a cours dans ses terres et seigneuries, on ne voye autre caractere que celuy de son image ou celuy de ses armes. Cela mesme est en plusieurs sortes considerable pour le bien de son estat... si l' argent estrange n' avoit point de cours en France, possible que l' on n' y ouvreroit pas si librement la main. Les marchands y ont le plus grand interest pour le regard du change ; mais ceste incommodité qui leur en viendroit ne doit pas l' emporter en la balance contre tant de commoditez qui en reüssiroient au public, contre l' honneur et la seureté qui en reviendroit à vos majestez. Le grand seigneur des turcs, qui, comme vous sçavez, se veut faire

reconoistre en tout et par tout absolu, sçait bien retenir et conserver en tous ses pays, ceste marque souveraine d' empire souverain. De tous les lieux de sa subjection, il n' y a ville où la monnoye estrangere aye plus libre cours qu' au grand Caire. Ce qui procede du grand commerce qui s' y fait par toutes sortes d' estrangers. Au reste, afin d' attirer tousjours l' or et l' argent d' Espagne en ce royaume, c' est raison de l' y faire valoir un peu d' avantage, car les monnoyes ne sont pas de la nature de l' eau qui coule et cherche la descente ; au contraire, elles cherchent tousjours à monter, et s' amassent où elles

vont à plus haut prix. Mais en cela, comme en toute autre matiere d' estat, la voye moitoyenne est la plus seure.

Le trouble où nous sommes à present pour la difficulté des monnoyes, m' a fait faire ceste digression, et ce d' autant plus volontiers que j' ay jugé l' aisance et la facilité, la fermeté et l' assurance du commerce en dépendre principalement. Pour revenir donc à mon propos, ayans par cy devant insisté sur l' interest particulier de chacun, je serois blasmé à bon droit de passer sous silence celui de vos majestez, lequel comme public doit tousjours estre preferé. Qui ne cognoist, comme il est maintenant taré, d' une sixiesme part pour le moins en vos douanes ? Qui ne prévoit qu' on le verra diminüer de jour en jour, à proportion de la diminution de nostre trafic et de l' augmentation de celui des estrangers,

p181

si vos majestez ne le restreignent par le renouvellement et plus exacte observation des ordonnances de ce royaume ? Les fraudes qui tous les jours s' y commettent à vostre prejudice, sont publiquement connuës. On surprend à toute heure des gens entrans à la dérobee des marchandises prohibées. S' ils ne peuvent faire autre chose, ils s' en baguent par dessous leurs habillemens. Par les intelligences qu' ils ont au pays et le long des rivieres, ils peuvent soustraire à la connoissance de vos officiers, et par consequent à vos droits toutes les meilleures denrées qu' ils amenant en ce royaume, et sur lesquelles vous prenez de plus gros imposts : satins, veloux, taffetas, passemens, bas de soye et d' estame, bref toutes manufactures de soye, d' or et d' argent filez, clou de girofle, muscade, canelle, cochenille, etc. Car il leur est facile d' avoir des maisons à la main et à devotion, où ils peuvent descharger et receler les casses des marchandises susdites, pour puis apres les apporter dans les villes, à la dérobee et aux bons points de leur commodité...

pour remedier à ce desordre, trop prejudiciable à vous premierement, puis a si grand nombre de vos sujets, advisez à l' arrester dès sa source ; et, pour cest effect pourvoyez que tous navires estrangers viennent jeter l' ancre aux havres, ports et rades, où ils devront estre visitez ; et, si pour se parer de peril et d' incommodité ou pour ne perdre la marée

p182

ils sont contrains d' entrer dans les rivieres, établissez leur des lieux le plus près de la mer qu' il se pourra, où se face la visitation : car de leur declaration mesme, il y aura moyen de descouvrir les fraudes ordinaires. C' est à l' adventure pour cest occasion qu' ils ont si asprement sollicité pour faire abolir la visitation de Quilleboeuf, quoy qu' elle se deust faire dès le Havre mesme. N' est-ce pas la raison qu' entrans en vostre royaume, ils soient traitez comme nous le sommes, venans en leurs villes ? Nous ne sommes pas si tost descouverts en mer qu' ils se jettent en des chaloupes et esquifs, afin de venir à bord pour nous visiter et fouiller aussi exactement qu' il se peut, et faut leur monstrier la charte partie et les lettres de voiture, afin qu' ils puissent exactement connoistre de tout et faire rigoureusement acquiter tous les droits du pays. Vous pouvez commander qu' on use en leur endroit de mesme autorité et diligence ; car cela vous importe plus qu' on ne pense. C' est à faire à donner ces charges à des gens de bien, qui n' en abusent point, qui ne facent rien que pour leur devoir. Si cela se pratique comme il faut, vos douanes reviendront bien tost à leur point, et possible en prendront un plus haut. Ceux qui les afferment ne s' y ruineront pas, comme ils font le plus souvent ; car par ce moyen seront empeschées plusieurs fraudes et substractions, à

p183

quoy ces gens sont sujets, qui ne s' en garde ; on en void tous les jours des preuves dans vos ports. Ce n' est pas tout, il en arrivera un autre grand bien, à sçavoir que ceste grande licence, qu' ils usurpent de jour en jour, commencera pour le moins à se restreindre, et l' audace qu' ils ont de se voir quasi seuls sur nos quais à diminuer. Car qui ne sçait que, pour soizante ou quatre vingts navires flamans, il n' y en a pas ordinairement dix ou douze françois ? Cela les rend si rogues qu' il leur semble que les havres soient à eux en propre, et à nous par emprunt. Alors les estrangiers, devenus plus modestes et plus retenus, ne deschargeront plus leurs vaisseaux, foulans aux pieds vos ordonnances et transgressans tous devoirs, sans congé, sans visitation precedente ; on dit qu' ils sont desja venus jusques là. Il ne resteroit donc plus, sinon qu' ils ne payassent aucun impost d' aucune marchandise, et on dit que vos majestez, surprises en ce fait, l' ont accordé à quelques particuliers d' entre eux ; cela estant, le benefice sera bientost commun à tous. Ils ne

demeurent jamais en si beau chemin. C' est à vous d' y regarder de près ; c' est votre bien. Permettez moy seulement de vous dire que les droits royaux se perdent plus aisément qu' ils ne se regagnent ; qu' on ne peut arracher la moindre pierre de l' autorité sans en esbranler beaucoup d' autres ; que ce qui la rend forte, c' est que tout s' y tient et lie par ensemble, comme en un oeuvre de maçonnerie fait en voute, que tous ses cordons, sont si bien entrelassez l' un dans l' autre, ne se dément point, quelque effort que

p184

l' on y face. Pour dire tout ce qui en est, l' autorité est l' ame du commandement ; toutes choses en sont gouvernées et administrées comme d' un esprit qui y est infus. Comme les pieds, les mains, les yeux font les affaires de l' ame, tellement que pour son commandement nous marchons ou nous arrestons, ainsi toute ceste grande et infinie multitude que vous voyez en ce royaume est regie par cest esprit. Ceste grande liberté d' estrangers, flamans principalement, que je vien de représenter, leur donne tel attrait parmy nous, qu' ils s' y pensent mieux en leur element qu' en leur propre pays... aussi en voyons nous venir tous les jours a gros essaims ; mais qui les connoist bien, ne s' en esmerveille pas ; car la plupart n' ont ni maison ni buron. Pour moy, je commence à perdre l' estonnement que j' ay quelques fois eu de voir les voyages lointains leur succeder si favorablement, quand je considere qu' ils sont enfans de la marine, engendrez, nais et nourris dans un navire. Aussi sont-ils presque tous matelots de profession aussi bien que de nature, et pour leur grand nombre, a peine trouvent-ils lieu d' employ. C' est ce qui les fait ainsi desborder dans nos fleuves. On sçait que la voiture des rivieres est la plus commode, plus facile et moins coustageuse. On sçait davantage combien d' hommes sont employez en France, ou pour mieux dire, l' ont esté par le passé ; car à present ces gens, qui ne veulent nous laisser rien libre et de singulier, y ayans mis une fois le

p185

nez, elle est quasi toute venuë entre leurs mains. Ils ne se contentent pas de porter nos ballots en Espagne. Ils se vantent d' avoir la mer et pensent à plus forte raison que les fleuves leur appartiennent.

Par l' une et par l' autre voye ils ont entrepris la plus grosse voiture que nous ayons, à sçavoir celle du sel. Et cependant nos hommes negligez demeurent là, sans que personne leur donne moyen de vivre en travaillant, ny de travailler en vivant. Vos majestez, de qui le soin doit subvenir à tous, y peuvent remedier, en commandant aux partisans de se servir de navires et mariniers françois seulement, afin que les hollandois n' emportent plus tous les ans soizante mille escus de fret pour le voyage de Broüage en Normandie, Picardie et par la riviere de Nantes. Quant au pretexte du meilleur marché, il est nul ou de peu de consequence, car l' estrange estant exclus de ceste voiture, vos hommes la rendront bien tost aussi commode et à pareil prix. Le benefice du public contre-balance tout autre avantage, qu' on puisse alleguer. à joindre que, le sel ne venant point de pays estrange, mais estant une escume de nostre mer, ramassée en France, et se consommant en France, il ne semble point legitime, que d' autres soient employez à le voiturer chez nous, nous mesmes estans capables et en nombre plus que suffisant pour le faire. Cela touche une grande multitude du menu peuple, dont il faut empescher la desbauche, pour le repos public, pour l' utilité commune, laquelle abandonner n' est pas seulement contre la raison, mais contre nature. Or

p186

cela est aisé et raisonnable tout ensemble, car puis qu' ils ne demandent autre chose que le travail, peut-on leur refuser ? Est-ce pas justice qu' ils soient employez, au préjudice de l' estrange, és lieux où ils ont receu la vie et veu premierement la lumiere ? Traitant des affaires du commerce qui se fait en ce royaume, de ce qui l' empesche et destourne de nos mains, et en rejettant l' accusation sur les estrangers, comme sur les causes plus certaines du mal et plus visibles, pour la presence des objets ; si me suis mis à penser si nous-mesme estions exempts de blasme et inculpables de tout crime. Mais je n' ay point longtems demeuré sur ceste meditation sans en estre retiré par la souvenance que j' ay euë de nos commissionnaires, non nostres à la verité, quoy qu' ils soient d' entre nous, mais des espagnols, des portugais, des anglois, des flamans, et de qui ne diray-je point, puis que pour l' argent, en France, on ne regarde plus à qui on sert ? Cela m' a un peu rabattu de ceste indignation que j' avois que d' autres fissent chez nous si bien leurs affaires, quand je me suis ressouvenu que nous les faisons nous mesme,

chez nous, pour les autres. Car à quelle raison, disois-je en moy, desirerons nous que les estrangers soient plus charitables envers nous, que nous-mesme ? Font-ils pas bien de chercher leur profit et de le faire puis qu' il leur est permis de se servir de nous en cela, puisque nous pensons leur devoir beaucoup de ce qu' ils nous en font les ministres ? Mais où sommes nous venus ? Du temps de nos peres, il n' en alloit pas ainsi. Ils avoient le coeur assis en trop bon

p187

lieu, pour vouloir servir de valets à d' autres. Ils estoient trop francs pour estre mercenaires. Ils avoient l' appetit trop bon pour se laisser ainsi rogner les morceaux. Ils estoient charitables, cent fois plus que nous ne sommes, à l' endroit de ceux auxquels le devoir de pieté les obligeoit ; mais ils ne laissoient pas manger leur pain aux estrangers sans le bien payer. Ils ne le déroboient pas de la main de leurs enfans, comme nous faisons. Comme puis-je appeller autrement ces commissions, par lesquelles l' une de nos mains soustrait à l' autre ce que nous avons de meilleur, pour en affamer tout ce corps, que larcins publics, que monopoles contre le bien de l' estat, que volontaires servitudes qui sont honte à la liberté, gloire et reputation de nostre patrie, que trous souterains par lesquels s' escoule toute l' eau dont le peuple s' abreuve ; que fausses portes, par lesquelles on tire toutes les munitions de nos places, au déçu des capitaines, non pas pour les vendre, mais pour les rendre entre les mains des ennemis, pour une piece de pain.

Depuis que ceste meschante pratique, préjudiciable à tous, grands et petits, hommes et femmes ; mais plustost ruineuse à tous en general, et peu profitable à peu de particuliers, s' est introduite entre nous, par l' industrie de nos voisins, favorisée de la negligence de nos magistrats, de l' abatardissement de nos polices, de la nonchalance de nos privileges, le trafic a decheu entre nos mains à veuë d' oeil, et maintenant

p188

ce n' est plus pour nostre regard qu' une courraterie ; encore ceste infame et mechanique exercice nous eschape-t-il de la main. Aussi quel besoin est-il plus de marchans en une ville où trois ou quatre

commissionnaires, valets à gages de l' estranger, vont par tout furetant, j' ay tort d' user de ce mot : vont en plaines halles, employant son argent et luy ramassant tout autant de marchandise qu' il en desire, en payant seulement les frais de la vacation. Que reste-t-il donc plus aux nostres à faire ? Quand on a pris la fleur et la crème du laict, est-il possible d' en tirer du beurre ? Quand on a soustrait la cire et le miel de la ruche, que reste-t-il plus dedans que des esguillons pour celui qui voudra y porter la main ? Sommes nous pas malheureux ? Car, dire imprudens, serait trop peu. Nous n' appellons pas seulement les nations à nostre moisson d' or, mais nous-mesme la leur faisons et la livrons toute faite entre leurs mains à peu de frais. Et chacun se contente de glaner apres ces moissonneurs à loüage, qui, comme s' ils avoient renoncé au droit de leur heredité, ne travaillent qu' au jour la journée et sont payez de mesme. Mais où, bon dieu, cueillons nous ces petites poignées, au lieu d' amasser ces grosses gerbes, qui remplissoient les granges de nos peres et nourrissoient commodément leurs grandes et amples familles ? C' est dans nostre propre fonds, sur nos appartenances. Ce que nous semons donc en larmes, en sueurs, en fatigues, l' estranger viendra le moyssonner,

p189

avec contentement et plaisir, voir mesme sans daigner prendre la peine de se baisser pour y mettre la main ! Mais, que di-je : viendra ? C' est assez d' envoyer un mot de lettre, quand il void que les champs jaunissent et appellent les faucilles à la moisson ; il sera servy bien à temps ; il nous paye pour cela ; pour cela il nous donne du salaire ; salaire infame, meslé de perte et de honte, qui suborne la fidelité que nous devons à nostre patrie et engage laschement notre industrie au service d' autruy... je veux monstrier clairement à vos majestez comme il nous est impossible, en la licence et indeterminée liberté que les estrangers ont a present en France, que nous puissions gagner rien avec eux, ny deçà, ny delà. Des marchandises que les espagnols apportent des Indes, cuirs, cochenille, gingembre, bois à taindre, etc. Ils en envoient quantité en France, où sont leurs facteurs et correspondans, lesquels en peuvent faire la vente à meilleur marché que nos marchands, qui en ont fait l' achat en Espagne ; d' autant que, les envoyant directement pour leur conte, comme elles leur sont venuës des Indes, ils ne payent point le droit d' Alquavale, qui est de dix pour cent en la vente, et autant en la revente, dequoy

les françois faisant leur emploie dans le pays, sont chargez, et

p190

par consequent obligez de les rencherir d' autant en France. Voila pour ce regard. Quand en suite les facteurs negotians pour les espagnols des Indes, ont fait le debit des marchandises apportées, ils peuvent employer ce qui en provient d' autres marchandises de ce royaume, comme bon leur semble, voire bien souvent en toiles escruës achetées en nos halles et marchez, au préjudice des bourgeois et naturels du pays, puis, les ayant fait blanchir, ils les envoient en Espagne, entre les mains desdits espagnols trafiquans aux Indes, qui declarent les avoir fait venir pour leur conte et par ce moyen ne payent le droit susdit d' Alquavale, auquel nous sommes obligez vendans en Espagne. En outre, ils ne payent que cinq pour cent de sortie pour les Indes, où le droit ordinaire est de dix pour cent ; de sorte que les espagnols gagnent sur un balot de France en Espagne et d' Espagne aux Indes 25 ou pour le moins 23 pour 100 plus que nous...

il ne faut point discourir pour comprendre qu' un seul commissionnaire, faisant des affaires à cent mille escus, tient lieu en la republique de dix bons marchands pour le moins et, qui pis est, sans profit au pays : car le fruit de sa negotiation demeure tout a l' estranger, et à luy un si petit gain, qu' il n' est point du tout considerable en ce faict... de tant de travaux entrepris pour nos bons voisins, il ne nous reste que la peine de les servir, la crasse et la sueur que nous amassons en leur amassant du bien. Nous veillons et nous travaillons, tandis qu' ils dorment et se reposent à couvert du soleil. Nous halletons, tandis

p191

qu' ils se refreschissent. Nous jeusnons, tandis qu' ils disnent. Et cependant nostre republique abandonnée du soin de tout le monde, se morfond, s' affoiblit, se gaste, se corrompt et, que diray-je, plus se despoüille elle-mesme pour vestir les autres, se soustrait elle-mesme son ornement et sa gloire, pour la transporter ailleurs avec sa richesse...

les estrangers entrent tous les jours en toute liberté dans la salle où nous faisons l' exercice des armes, apprennent et reconnoissent nos coups, tirent

avec nous et bien souvent contre nous ; en un mot, ils sçavent toute nostre escrime, mais nous ne sçavons pas la leur, ou si nous la sçavons, nous n' avons pas l' adresse ni le moyen de l' executer. C' est donc à vos majestez de commander que l' on face et pratique un jeu nouveau, qui nous soit tout particulier ; ou s' il ne se peut, que l' on ramene le vieux en usage, et je croy que ce sera le meilleur. Il y a de fort bons coups à la vieille gauloise, et qui sont imparables ; il ne faut que du courage et de la resolution pour les entreprendre. Mais les françois n' en manquent oncques ; ils n' ont besoin que de vostre commandement, et de bonne conduite.

... de nos commissionnaires il faut que je passe à certains hommes, qui se sont glissez en France, depuis quelques années, et y traitent pour leurs compatriotes ou pour eux-mesmes. Je ne sçay pas bien ce que j' en doy dire ; mais il court d' eux de fort mauvais bruits. La fumée fait conclure qu' il y a du feu. Le magistrat doit y voir, y pourvoir, s' il est besoin. Plusieurs choses y obligent, mais l' honneur

p192

et la pieté sur tout. Souvenons nous que nous sommes baptisez. Les dimanches qu' ils ne chomment point, le lard qu' ils ne mangent point, les figures des corps que leurs femmes ne tirent point en tapisserie, les tableaux qu' ils n' aiment point, et plusieurs autres telles choses que l' on void publiquement, sans parler de leurs secrettes assemblées, qui desja scandalisent beaucoup de gens de bien, à la verité, sentent un peu le recutit. On dit que ces gens font en dehors de grande parade, mais fort sales et mesquins chez euz en leur particulier. Ils ne font servir la soye que de leurre pour le credit, ce qui ne leur succede pas mal. Plusieurs des nostres sçavent bien à quoy s' en tenir ; ils en pourroient bien dire des nouvelles. Encor ne faut-il pas permettre à ceux qui se veulent perdre de se perdre. Quoy que le fievreux aye envie de boire, le medecin le luy deffend et donne ordre qu' il ne le puisse faire. C' est la raison. On doit remarquer en un estat ceux qui y viennent, sçavoir les causes de leur venuë et de leur sejour, de quelles facultez ils se soustiennent, de quoy ils se meslent, à quoy ils pretendent, en quoy ils sont utiles, en quoy non. Cela est vivre comme il faut ; c' est gouverner par science et par jugement.

La meilleure prise qu' on puisse avoir sur les hommes, c' est de connoistre les inclinations, les mouvements, les passions et les habitudes ; en les prenant par ces ances, on les peut porter où l' on

veut. Mais il n' y a jamais d' assurance, comme dit

p193

un vieil proverbe françois, à lier à l' entour de son doigt l' herbe que l' on ne connoist point. Que sçait-on ? Possible nous recevons en nos entrailles les mauvaises humeurs que les autres chassent par ordonnance du medecin. Il faut bien nous garder de faire la France, -si belle, si pure et si nette qu' elle en veut porter le tesmoignage en ses armoiries, -une sentine, un esgout, un cloüaque des autres pays. Elle ne doit point souffrir, non plus que la mer, ce qui est corrompu...

de vray l' humanité vers les estrangers a tousjours esté louée parmi les payens mesme et tenuë pour l' une des principales vertus qui meritent d' estre prisées entre les hommes ; et quand les anciens vouloient condamner une barbare vilenie et quelque façon brutale et sauvage, ils usoient ordinairement du mot d' inhospitalité. Mais les plus charitables à telles gens, n' ont jamais laissé d' exemples pareils à ce que nous pratiquons...

il y a grande difference de la bonté que l' on est tenu d' exercer envers l' estranger et envers le sujet ; l' une est generale et l' autre tres particuliere.

L' estranger a ses dieux à part, disoient les payens mesme ; le citoyen les a communs. L' estranger n' a lien quelconque d' amitié qui nous touche ; le citoyen et le sujet nous sont comme freres de sang.

L' estranger a le ciel et le sol separez de nous ; le sujet l' a commun avec nous ; mesme air le rafraichit, mesme ciel le couvre, mesme terre le soustient...

mais, afin que vos majestez soient plainement adverties et informées de tout ce qui concerne ce sujet, je

p194

croy que je feray le principal de l' oeuvre, si je mets devant vos yeux en paralelle, le traitement que les estrangers reçoivent en France vis à vis de celuy que vos françois reçoivent chez les estrangers. Les contraires opposez s' esclairsissent d' avantage, et le blanc ne se voit point si blanc que quand on l' approche du noir.

Commençons par les anglois, nos plus voisins, et faisons voir à l' oeil et toucher à la main comme nos marchans ne jouissent point de mesme liberté et egalité de commerce chez eux ; comme, pour le mauvais

traitement qu' ils y reçoivent, ils sont contrains de s' en abstenir et de leur laisser au rebours faire tout par deçà, au grand préjudice de nostre manufacture, de nostre trafic, de nostre navigation, et du bien general de tout le royaume ; car en ceste souffrance, il y va de tout cela. Remarquez en premier lieu que les principales marchandises, qui se transportent hors d' Angleterre, sont laines, draperies, plomb, estain, bas d' estame, etc. Pour les laines, il n' est permis aux françois d' en enlever, afin que plus commodément et plus abondamment ils puissent fournir à la manufacture qu' ils nous apportent, au préjudice de nostre draperie, comme j' ay prédit. Eux néanmoins en peuvent transporter hors, mais par une compagnie seulement, laquelle est établie d' autorité de roy.

Il ne nous est permis de porter en Angleterre aucune draperie, à peine de confiscation. Au contraire les anglois, en pleine liberté, apportent en France toutes telles draperies qu' il leur plaist, voire

p195

en si grande quantité que nos ouvriers sont maintenant contrains pour la plupart de prendre un autre mestier et bien souvent de mendier leur pain.

Il n' y a lieu au monde, non pas mesme en la Turquie, non pas en la Barbarie, où nous soyons traitez comme en Irlande, pays de mesme subjection.

Pour nous oster tout moyen et toute volonté d' y trafiquer, on y a imposé sur la draperie que nous enlevons trois quarts davantage que sur celle que les anglois enlevent, combien qu' elle soit toute semblable. Ainsi ce que l' anglois paye quarante cinq sols, nous en payons quatre francs et demy. Cela se connoist par les acquits, que tous les jours ils nous en font faire, et par les tarifs imprimez. Qui ne void par consequent comme l' anglois, pouvant vendre sa marchandise par deçà à meilleur conte d' autant, peut ruiner toute nostre negotiation par delà : ce qui se fait principalement, à cause que, n' ayans que pour vingt-quatre heures de mer à passer, elle nous seroit fort courte, fort facile et fort assurée.

D' avantage, parce que cy devant les bayettes et les sarges n' estaient comprises au rang des draperies, on tirait, comme l' on fait encor, un quart d' imposition du françois plus que de l' anglois, pour nous priver entierement du transport de ces marchandises. Le roy de la Grand' Bretagne, outre ce quart, a de plus

octroyé au milord de Mongommery, jeune seigneur anglois et gentilhomme de sa chambre, trente-cinq sols à prendre sur chaque piece transportée par l' estranger, c' est à dire par le françois, bien que l' article troisieme du dernier traité, fait en l' an 1606, y contrevienne directement. Apres tout cela, deffence à l' estranger, c' est à dire à nous, d' enlever aucunes laines, ni aucunes peaux de mouton toutes vertes, sur peine d' avoir le bras coupé. Quel traitement à ses voisins, alliez et confederez ! Au contraire, les anglois ont en ce royaume tous et tels droits que nous, et bien souvent y sont plus favorablement traitez. Quant à l' estain, on nous faisoit pareillement payer le double pour le droit de sortie, comme on le peut voir par les tariffes. Maintenant il ne nous est plus permis d' en transporter, mais aux anglois seulement, voire à une seule compagnie. Ainsi l' estain, passant par leurs mains pour venir aux nostres, est en peu de temps monté du prix de huit sols la livre jusques à quinze. Pour les bas d' estame, nous n' en soulions payer cy devant qu' un quart plus que les anglois ; maintenant on en prend le double contre le susdit traité ; de mesme que, pour tousjours

les marchandises qui se portent en Angleterre ou qui s' en rapportent, on exige tousjours de nous un quart d' avantage pour le droit qu' ils appellent coustume d' estranger. Outre cela, le roy d' Angleterre, depuis son advenement à la couronne, a mis plusieurs nouvelles impositions sur plusieurs marchandises entrantes ou sortantes de son royaume, que par cy devant on levoit sur tous esgalemment, tant sujets qu' estrangers : mais depuis, il a octroyé au Lord Crommeveld, seigneur du pays, de hausser ces charges d' une quatrieme part sur la marchandise appartenante aux françois, et, les ayans de nouveau tous réduits à la moitié, on les continue tousjours sur nous et nous fait-on tousjours payer le double de tout.

Mais voicy bien pis et tout ouvertement pour ruiner nostre commerce. à Londres, où nous avons dit que se fait presque tout le trafic d' Angleterre, s' est establie par autorité royale une certaine compagnie de marchans pour traiter en France exclusivement à tous autres, de maniere que, tout venant à passer par les mains de ce peu d' associez, ils nous vendent par deça leurs denrées à tel prix qu' il leur

plaist, et n' achètent les nostres qu' à leur volonté : car ceux qui ont à vendre sont contrains de traiter avec eux seulement. De plus ceste compagnie leve, à son seul et singulier profit, un certain impost sur toutes les marchandises qui s' apportent en France,

p198

de quoy ils tiennent fonds pour maintenir leurs privileges, pour nous traverser par delà, pour s' opposer à nos plaintes par deçà ; de sorte que nul de nous n' a ni la hardiesse, ni le moyen de les entreprendre, craignant d' estre aussitost accablé par leur despences et faveurs, que desja plusieurs fois ils nous ont fait connoistre et sentir chez nous-mesme. Aussi void on leurs affaires aller tellement en croissant, que dans les principales villes de ce royaume, qui sont proches de la mer, il s' y trouvera maintenant plus de commissionnaires anglois residens que de marchans françois trafiquans. Il ne reste donc plus, pour leur attribuer tout le commerce, que l' établissement de leurs consuls par deçà, qu' à present ils pretendent et demandent ; car pour ceux qu' ils nous veulent donner par delà, comme en contre-change, à quel propos et quelles gens, puisque nos affaires y sont faites ? Au reste, il ne sera point inutile et superflu de faire remarquer en ce lieu à vos majestez que les anglois s' accommodent facilement en compagnie ; mais que d' y admettre un seul françois, quelque bon amy et compere qu' il leur soit, ils ne le feront jamais, d' autant que la deffence en est trop expresse entre eux et le serment sur ce fait, si souvent reïté, qu' ils n' oseroient y contrevenir, à peine de confiscation de bien, de privation de privileges et de punition corporelle ; où, au contraire, en ce royaume les anglois s' associent indifferemment avec qui bon leur semble et n' oublient jamais à tirer le meilleur bout de leur costé. Davantage, ils ont une forme d' impost, qu' ils appellent

p199

sçavadge, pour la marchandise entrante ou sortante par mer, qu' ils ne font payer qu' à nous. Ils font le semblable d' un autre, nommé caïage, comme aussi de celui du furvoyeur, dont l' anglois est du tout exempt. En un mot ils prohibent toute marchandise, comme il leur plaist, et quand il leur plaist ; où, au contraire, tout leur est libre en France, excepté les

marchandises de contrebande, tout leur est permis en tout temps. Ils deffendent l' apport de toutes nos manufactures en Angleterre, desquelles ils se peuvent passer, et tiennent si grande rigueur sur toutes les merceries generalement qu' il n' est pas loisible d' y porter un chapeau, une lame d' espée, une bourse, une ceinture, ce qui cause une grande perte en ce royaume, lequel, n' y a pas long temps, les fournissoit quasi de tous ouvrages de main ; mais à present ils ne sont plus en necessité que de cinq ou six de nos façons, desquelles ils souffrent encor l' usage et le debit ; où, au contraire, façent ce qu' ils pourront, apportent ce qu' ils voudront, tout est receu en France.

Il y a plus. Le roy d' Angleterre concede de jour en jour à plusieurs partisans, exclusivement à tous autres, des licences particulieres pour le transport ou apport de diverses marchandises ; et le commerce ne leur est point restreint par deçà, ny à l' aller ny au venir. Les françois y sont empeschez de vendre

p200

en chambre, ce qu' au contraire ils font journellement en France. Les françois n' y sont permis de vendre au forain, ni d' acheter de luy, mais du fridman, c' est à dire du franc bourgeois ; et en France, ils achètent et vendent, comme ils veulent, de qui ils veulent et à qui ils veulent. Quand les françois portent de la marchandise en Angleterre, ils sont contrains de bailler caution, d' en remployer l' argent en d' autre marchandise, pour porter hors, de sorte qu' advenant souvent qu' un marchand y perd la moitié de son bien, par banqueroute, par procez ou autrement, il trouve plus de profit de le remettre par change, ce qui l' empesche de pouvoir faire decharger ses cautions, où l' anglois, en sujet pareil, n' a en France que sa volonté pour loy. Les françois en Angleterre sont contrains de se servir des paqueurs et emballeurs qui leur sont ordonnez par les receveurs et fermiers des coustumes ; de sorte que leurs affaires, qui ne doivent estre connuës que par le fermier seul, pour en recevoir les droits, viennent à estre divulguées à leur préjudice et à l' avantage d' autres, qui peuvent faire profit de cest advis, outre que ce leur est une grande servitude, de se servir de gens qui bien souvent les gourmandent, et mesme exigent sur eux un salaire excessif ; où au contraire en France, ils mettent en besongne ceux qui leur viennent à gré et font leur negoce si secretement qu' ils veulent.

p201

La chose la plus frequente au commerce, et qui merite estre la plus justement administrée, c' est le pois. Si en Angleterre le françois achete, il faut qu' il achete la marchandise au pois domestique du vendeur ; si au contraire il vend, il est contraint de livrer au pois du roy ; en quoy, d' un costé, il y a une grande inegalité, et, de l' autre, il s' y peut commettre de grandes fraudes par ceux qui voudroient en abuser. En France par toutes les villes du commerce, il y a le pois du roy, lequel est commun tant à l' estranger qu' au citoyen. Si quelque anglois fait apporter en Angleterre quelque marchandise, s' il ne la vend dans l' an et jour, il luy est permis de la remporter hors par certificat, sans payer aucuns droits. Mais les françois n' y ont pas ce privilège, combien qu' en France il soit permis aux anglois de remporter toutes fois et quantes toutes sortes de drogues et especeries, dont le roy a desja receu le droit d' entrée, encore que ce fust par un autre, et ce sans payer aucun droit de sortie. Ils jouissent en ce royaume des privilèges des foires, tout ainsi que peuvent faire les naturels françois et bourgeois des villes ; et c' est principalement à celles qui sont franches qu' ils remettent leurs achats, afin de ne payer aucuns droits. Nous n' avons au contraire aucune exemption entre eux, et tant s' en faut, leur rigueur

p202

est si grande qu' ils nous font payer le double des frais de l' acquit de sortie qu' ils appellent coquet. Il se pratique aussi un tres-inique traitement en Angleterre contre les françois qui y portent du vin ; car il ne leur est permis de vendre aux taverniers, ains seulement à ceux qui sont de la compagnie qui traite de ceste marchandise, lesquels par ce moyen font passer nos hommes à leur taux bon gré malgré. Maints bordelais et maints rochelais en peuvent dire des nouvelles à leurs despens. Voicy encore pis : le pourvoyeur du roy fait ordinairement son choix dans la cave de nos marchans et marque la teste du vin au prix qu' il dit valoir ; par ainsi, levant, outre la perte d' un tel achat, la fleur de la marchandise, il y met un tel raval que le reste, réputé pour rebut, est par contrainte vendu à fort vil prix : ruine evidente d' un pauvre homme, si d' aventure, par prieres, par presens ou par amis, il n' évite ce malheur ! Il ne faut point demander au reste si ce pourvoyeur sçait bien faire valoir sa commission.

Rien de tel ne se pratique en France envers l' anglois, et les françois en devroient estre exempts pareillement en Angleterre, sauf au roy de prendre ce droit sur ses sujets, qui, naturellement, sont tenus à son entretien. C' est raison que chacun porte son fardeau.

L' anglois tient une telle rigueur aux navires françois chargeans en Angleterre, que, s' il se presente un navire anglois qui vueille charger pour le

p203

mesme lieu, on fera descharger le françois, fust-il desja demy chargé, pour recharger dans l' anglois. Depuis le traité, où la reformation de cest article est accordée, les anglois ayans erigé à Londres ceste nouvelle compagnie dont j' ay parlé cy-dessus, ils ne permettent à aucun qui soit de leur corps, par consequent anglois, de charger dans aucun françois, pourvu qu' il y ait anglois qui soit de leur compagnie, en laquelle ils ont aussi reduit des vaisseaux, pour mettre tant plus facilement toute la negotiation du commerce entre leurs mains, et nous en priver. Void-on pas comme, en France mesme, les maistres de navires anglois, n' ayans moyen de transporter toutes les marchandises qu' ils enlevent aux foires de Roüen et d' autres lieux, frettent ordinairement des navires holandois, laissant en arriere les françois ? Parlons maintenant du traitement personel. à chasque françois, quand il entre en Angleterre, on fait payer un tribut de cinq sols, et quand il en sort un de trente, voire avec telle rigueur que, faute de payement, on y void souvent tirer le manteau à plusieurs de vos pauvres sujets ; chose inhumaine, barbare et non usitée en aucun endroit du monde. Au contraire en France, ils entrent et sortent sans qu' il leur couste rien. Les françois sont tenus de rester en Angleterre, à faute dequoy les biens du

p204

deffunt demeurent acquis au roy. Vos majestez, au contraire, les remettent gratuitement aux heritiers des anglois qui meurent en ce royaume. Les françois demeurans en Angleterre, quoy que non naturalisez, sont neantmoins enrollez aux papiers du roy, qui contiennent une forme de taille universelle et taxez à certaine somme pour faire corps d' icelle ; mesme au lieu d' estre soulagez, comme estrangiers,

lorsqu' il se fait quelque levée de deniers, comme il s' en fait journallement pour les affaires du roy et des villes, ils sont tousjours surchargez et payent tousjours au double, où les anglois sont au contraire en ce royaume exempts de toutes les tailles et subsides, que vos majestez levent sur leurs naturels sujets. Quelqu' un des nostres, à ceste occasion demandant à un anglois, pourquoy l' on nous traitoit si cruellement en Angleterre : d' autant, dit-il, que vous estes estranger. Et comme il luy eust repliqué, qu' on n' en usait pas de mesme à leur endroit en ce royaume, il respondit : si vous n' estes point sages, sommes-nous tenus d' estre fols ? J' ai desja parlé d' une espece d' officiers, qu' ils appellent promoteurs, lesquels, combien qu' ils exercent leurs charges envers les anglois, c' est toutefois fort rarement, et beaucoup plus rigoureusement

p205

contre les françois. Ce sont les chercheurs des manufactures estrangeres, que l' on a entrées au royaume, pour lesquelles, voire ayant esté desja prises, acquittées et amendées au bureau du roy, ils ne laissent pourtant sans aucune forme ni figure de procez de trainer inhumainement les françois prisonniers de fois à autre, demandans des sommes si excessives, comme de deux cens mille livres, qu' ils n' en peuvent bailler caution. Ainsi sont-ils contrains de demeurer captifs jusques à la vuide du procez et de ces demandes vaines et frivoles. Ce sont artifices, recherchez pour nous chasser totalement de leur pays. En France on ne commet rien de tel en leur endroit ; on ne leur forme point de procez sur un pied de mouche ; on ne recherche point ce qu' ils y apportent et la vente leur en est libre. Pour conclusion, ils ont et pratiquent une loy dicte arrest-you : c' est une forme de haro, ordinairement intenté par de gens de neant pour choses fausses, pour sommes non deuës, à l' interposition duquel les françois sont contrains d' entrer prisonniers ou de bailler caution suffisante, que, comme estrangers, ils ne peuvent pas facilement fournir, sans que celuy qui les arreste soit obligé de faire le mesme. De ceste inique procedur arrive à vos sujets bien souvent de grandes incommoditez et de sanglants affrons. Cela ne devoit avoir

p206

lieu pour nostre regard, puis que contre eux nous ne pratiquons aucune chose semblable sans sentence donnée, preuve precedente, tesmoins presens ou obligation portée.

J' ay representé sommairement à vos majestez le traitement que leurs sujets reçoivent en Angleterre, et en leurs biens, et en leurs personnes. Elles pourront juger s' il est digne de la gloire, grandeur et puissance de ceste monarchie, et possible seront induites par là à vouloir pour le moins que l' egalité regne, comme elle est requise entre des peuples alliez et voisins ; autrement, et en cas de refus, elles s' en peuvent aussi faire la raison, ordonnant qu' on leve et pratique mesmes impôts, charges, obligations sur les marchandises, bleds, vins, papiers, pruneaux, etc., que les anglois transportent d' icy en leur royaume, que finalement, en tout et par tout, ils soient traitez en France de la mesme sorte que vos sujets sont en Angleterre, et ce suivant de droit commun des gens. Cela estant, il en reviendra de bon à vos majestez plus de huit cens mille livres par chacun an. Et, d' autant que, pour frustrer vos droits, on pourroit commettre quelques abus, se servant du nom des françois, vos majestez, afin d' y obvier, peuvent obliger les officiers des bureaux de prendre le serment de ceux qui tireront les acquits des marchandises apportées ou remportées, sous peine à ceux qui seront convaincus de parjure, d' estre privez à jamais du droit de bourgeoisie, et

p207

interdits de trafiquer, les marchandises au reste confisquées, l' amende et la punition corporelle infligées de mesme qu' en cas pareil il se pratique en Angleterre.

Nous n' avons rien de semblable à proposer en ce sujet contre les holandois, nos alliez et bons amis, puis qu' il playst à vos majestez les recevoir en ceste qualité, continuant la bonne affection que le feu roy, vostre pere et mary, leur a tousjours portée. Ils nous sont obligez et de trop frais et de trop pres, pour vouloir s' imaginer rien de tel contre nous. D' ailleurs, les loix qu' ils observent ne sont pas telles et n' ont pas ce but, pour en redouter à l' advenir quelque chose de pareil. De plus, ce ne leur seroit pas grand avantage ; car ils sont en train de venir et de sejourner plus long temps chez nous que nous chez eux. Si quelque sujet nous y méne, c' est pour y porter dequoy les resjouir, dequoy remplir leur fisc : ce bon vin de France, dont ils

tirent plus d' impost sur leurs peuples que ne monte le principal de l' achat. Au reste, en la commodité et bon marché qu' ils ont des voitures, je ne croy pas qu' il nous y reste desormais grand cas à faire. Les marchandises que nous en rapportons, mais la pluspart pour eux, sont toiles de Holande, sarges de Leyden, camelots de l' Isle, savon liquide, beurres et fromages. Quant à l' acier et à la quinquaillerie de toutes sortes, qu' ils nous apportent pareillement en si grande quantité que rien plus, c' est tout

p208

ouvrage et presque tout travail d' Allemagne, de Nuremberg et dailleurs. Ces gens sont habiles, car ils accommodent fort à propos les choses à leur profit, et l' artifice leur est beaucoup plus favorable que la nature. C' est en quoy principalement on doit les reconnoistre pour hommes : ils ne filent, sement, ni plantent, et si sont nourris et vestus plus magnifiquement, que nuls autres. Ils n' ont rien, et ont tout, par le moyen de leurs diverses navigations. Nous n' avons que faire de craindre à l' advenir de leurs mauvais traitements ; car, si nous allons chez eux, il faudra que ce soit comme escoliers, pour apprendre à vivre et à gagner, s' il se trouve lieu : ce sera le plus grand profit que nous y puissions faire. Pour tout le reste, la place est prise. Si nous voulons assister au theatre, il faut que ce soit par grace, comme survenans. Car de monter sur l' échaffaut, pour y jouer quelque personnage, nous ne pouvons ; tous les rooles sont desja distribuez à des gens qui s' en sçauront fort bien acquitter. Passons maintenant à considerer le traitement que nous recevons parmy les espagnols et celuy que les espagnols reçoivent parmy nous, tant pour les choses que pour les personnes. J' ay fait cy devant voir à vos majestez comme tout leur est libre par deça au moyen de leurs commissionaires, comme

p209

eux mesmes jouissent de nos droits et immunitez. Car, combien que la pluspart s' employent aux Indes, se contentans de traiter et negocier icy par leurs agents et facteurs, il ne laisse pas d' y en avoir assez bon nombre en vostre royaume, dont tel fait plus que dix de nos meilleurs marchands, envoient deça delà vos sujets mesmes, pour leur amasser force

marchandise, aussi librement comme le pourroient faire les naturels du pays, et, quand ils y voudroient venir d' avantage, la porte est ouverte, ils n' y seroient pas moins bien receus, que les portugais leurs compatriotes, qui resident non seulement en un lieu de vos seigneuries, mais universellement par tout où ils peuvent s' avantager de quelque negotiation. Au contraire vos sujets n' ont entrée ni frequentation permise que dans l' Espagne mesme, ou, comme je montreray cy apres, ils ne vont que pour enrichir le roy. Car qui ne sçait au reste comme la traite des Indes leur est deffenduë ? Et qui n' a ouy parler des inhumanitez qu' ils souffrent, quand seulement ils sont pris sur ceste route ? On peut dire avec verité, que l' espagnol est de ce pays comme le jaloux de sa femme... les approches luy sont des gesnes ; les regards, des dards ; les attouchemens, des pointes ; les baisers, des desesperois. Cela le porte à des rages extrêmes, qui se deployent ordinairement sur vos françois, bruslez, escorchez vifs, empalez, noyez, cousus en des sacs. Et je vous prie quelle equité

p210

naturelle est-ce là, de nous faire ce qu' il ne voudrait point que nous luy fissions. Ces gens peuvent aller en toute liberté par ce beau royaume et en tirer tant de commoditez qui leur sont necessaires, et sans lesquelles mesmes ils ne pourroient pas garder leurs Indes, ni les faire valoir. Et nous au contraire, voulans negotier en des terres vagues, en des costes desertes, nous sommes tuez et massacrez : car, d' estre faits esclaves, nous ne devons pas nous promettre si bon marché...

le grand trafic, que les nations estrangeres font en Espagne, à cause seulement et principalement de celuy des Indes, lequel, pour la plus grande et meilleure part, se fait des fruits et manufactures qui naissent et viennent en vos païs, est au roy d' Espagne en tres-grand surcroist de revenu, à cause de l' impost excessif qu' il leve sur toutes les ventes et reventes de toutes marchandises et denrées generalement, excepté sur le bled. Cest impost de dix pour cent et qui va quelquefois ainsi à plus de cent pour cent, est celuy d' alquavalle, qui fut institué sous Fernand D' Arragon et Isabelle De Castille, pour subvenir aux frais de la guerre contre les maures de Grenade, et depuis a tousjours continué. Ce n' est pas tout ; ce qu' il prend sur les marchandises que les estrangers sont contrains de remporter

d' Espagne, à proportion de ce qui provient de celles qu' ils y ont apportées, ne luy est pas de moindre profit. Car il y a quinze pour cent sur les moindres, et sur le vin, l' huile, la cochenille, le raisin et les figes jusques à vingt-deux et demy, selon l' estimation qui en est faite dans les bureaux, au plus pres de la juste valeur ; en ce compris le droit qu' ils appellent d' almouzarifasgo, d' un mot arabe, qui est de cinq pour cent et deux pour cent d' autres menus droits. Au reste, nous nous passerions bien en France de toutes ces marchandises, mais l' on est contraint de s' en charger, pour retirer le provenu de celles que l' on a portées en Espagne, desquelles au contraire elle ne se peut aucunement passer pour soy-mesme ou pour son trafic des Indes. Pour le regard de Lisbonne, il se leve vingt-deux et demy d' entrée pour cent, mais deux et demy de sortie seulement, aux fins de la descharge des epiceries ; car sur toutes autres marchandises il se prend de sortie vingt-cinq ; tout de mesme qu' en la coste du conté de l' Algarbe. D' ailleurs, à le bien prendre, nous ne sommes pas moins tarez en la saque des espiceries, à cause que le roy d' Espagne a desja pris un grand droit d' entrée dessus, lequel nous portons seuls, le marchand qui

vend faisant tousjours son conte. Ce qu' estant bien consideré par quelques uns des nostres, qui connoissent exactement ces charges et recharges, et en font une juste supputation, ils concluent que le roy d' Espagne emporte sur nos marchands plus de quarante pour cent, avant qu' ils puissent gagner aucune chose, et que, par consequent, ils travaillent pour luy plus que pour eux.

Conferons maintenant a ces excez d' impôts les droits que vos majestez prennent sur les marchandises entrantes, et sortantes de leur royaume pour l' Espagne, et vous trouverez que ce n' est moins que rien au prix. Un exemple fera loy et preuve de tout. Toutes sortes de toiles fines et autres ne vous payent qu' environ quatre livres dix-huit sols pour cent. Le roy d' Espagne le prend ainsi au prix, et vous au poids ; il y a bien à dire ; tel balot vaut quelquefois plus de huit cens escus ; quant aux toiles de Bretagne et à celles qui sortent par la Guyenne, il n' en faut quasi point faire estat, car elles ne vous payent qu' environ deux sols six deniers par balot. Pour donc en parler et generalement et veritablement,

vos droits d' entrée et de sortie ne sont que de deux et demy pour cent (excepté pour les espiceries), esgalement pour l' estranger comme pour le sujet. Et d' icy pouvez vous comprendre l' inegalité du traitement que les espagnols reçoivent en France à celuy que vos françois reçoivent en Espagne, pour le regard des droits et des impositions des marchandises.

p213

Ainsi je le repeteray encore un coup (car vos majestez ne le peuvent assez entendre), nous achetons fort cherement ce dont nous nous pouvons absolument passer, et donnons à bon marché aux autres ce qui leur fait absolument besoin...

des impots sur les choses venons au traitement des personnes. Nous portons en France un si grand respect aux estrangers, mais principalement aux espagnols, qu' ils ne trouvent pas seulement parmy nous liberté et seur accez, mais residence franche et paisible, voire, qui plus est, service volontaire ; de sorte qu' ils sont le plus souvent exempts de la peine et du coust de venir negotier par deçà. Au contraire, à quoy ne sont sujets vos sujets allans ou demeurans en Espagne ? Quelles exactions ne supportent-ils en leurs biens ? Quelle indignité ne souffrent-ils en leurs personnes ? Quelles supplices bien souvent en leurs corps ? Quand je songe que des françois, c' est à dire des hommes nez libres et nourris de mesme, se vont ainsi prostituer à la servitude, se vont ainsi jeter aux hazards des affronts, ainsi s' exposer aux tourmens, je reconnois que la convoitise des richesses est veritablement execrable...

vos majestez ont assez oüy parler de l' inquisition ; mais comprenez d' ici l' amour que l' on porte en Espagne à vos françois, que l' on y est bien plus soigneux de leur salut que de celui des anglois et des holandois. On connoist bien que ce sont gens desesperes, à les oüir tous les jours chanter leurs psaumes dans leurs navires, devant le chasteau mesme, où elle se

p214

tient, que ce seroit peine perduë de penser les ramener à la vraye foy catholique. C' est pourquoy les inquisiteurs ne sont point employez à guerir ces incurables et purger ces cacochimes, mais seulement vos sujets, où ils trouvent encor quelque espoir de

profit, et pourtant leur appliquent-ils les remedes ordinaires, et par long trait de temps, afin de faire bien meuir l' apostême, pour en tirer toute la matiere. Je me r' avise toutesfois que ces heretiques ont par une précaution, disertement comprise en leurs traitez, convenu qu' ils ne seroient aucunement recherchez. Je diray donc que, nonobstant une si particuliere bien-veillance, il y auroit plus de raison que l' on vous renvoyast vos sujets, afin de les chastier, s' ils meritent chastiment, ou pour le moins que vous en fussiez vous mesmes le juge, plustost que de les retenir ainsi captifs, contrevenant à ce privilege naturel de liberté qu' ils ont et doivent avoir, entre toutes les nations du monde. Vous meritez bien ceste reconnoissance ou ceste courtoisie, dont ils usent envers le roy d' Angleterre, duquel ils ne peuvent retenir ny faire mourir aucun sujet, sans luy en avoir premierement fait voir et approuver les justes causes pour

p215

les charges et informations qui luy sont envoyées. Nous sommes donc premierement sujets à l' inquisition d' Espagne, en Espagne, et en toutes les terres de ceste seigneurie où il nous est permis de hanter. Plusieurs de nos hommes y sont de fois à autre arrestez, et bien souvent sous des pretextes controuvez. Cela se connoit par leur delivrance apres qu' on les a longtemps fait croupir en prison, au detriment de leurs corps et ruine de leurs biens, et ce sans interest ni satisfaction quelconque ; bien-heureux qu' ils sont d' en estre eschappez comme d' un naufrage. Ceste servitude est suivie d' une autre, à sçavoir de la disposition entiere et libre, en tous temps, de nos navires et de nos hommes, de laquelle se sont aussi par leurs traitez bien sçeu parer les austres estrangers, les anglois nommément, avec lesquels a esté convenu qu' on ne pourroit arrester leurs navires en aucun endroit de l' Espagne, pour s' en servir en quelque occasion que ce fust, non pas mesme en payant. Mais pour le regard des navires de vos sujets, les espagnols en usent comme il leur plaist, et quand il leur plaist. Voici leur methode ordinaire. Ils s' en saisissent au nom du roy, contraignent les maistres de convenir de prix, ou font taxer ce qu' ils doivent gagner de fret pour chaque mois par leurs pourvoyeurs et commissaires de la marine. Puis les équipent et arment d' espagnols en plus fort nombre, lesquels ne font autre chose que commander à baguette et employer nos hommes à la manoeuvre durant tout le voyage. Au retour, ils sont coustumiers

de bailler, au lieu de payement, des frais de

p216

radoub fait aux navires ou bien souvent ils changent quelque chose, pour la commodité du canon, disent ils, des cordages ou des munitions, mais en effet c' est tout exprés pour frustrer vos sujets de leurs salaires. Ainsi ne leur demeure-t-il ordinairement que leur peine perdue et leur temps passé miserablement à la mercy d' autruy, leur navire usé et souvent perdu sans recompence. Les dommages que vos sujets en souffrent sont innumerables ; les commoditez et services que les espagnols en tirent semblablement. Afin que je ne parle sans exemple, et tout recent, depuis deux mois en ça, ils ont pris contre leur gré et de vive force, plusieurs de nos navires aux ports de Saint Luques et de Calis, pour leur faire porter des soldats et des munitions à la Mamore en Barbarie, d' où ils ont chassé les pyrates. Il y en a eu beaucoup de perdus ; mais ce seroit chose inutile d' en pourchasser restitution ; cela n' est point des loix et coutumes du pays, principalement à l' endroit des françois. Par le passé on venoit aux represailles et cela ne se devoit pas moins pratiquer aujourd' huy. Vos majestez ne doivent jamais permettre qu' on ravisse

p217

ainsi le bien de leurs sujets, ni mesme qu' on en dispose de la sorte...
je ne m' estendray point sur beaucoup d' autres molestes et indeuës vexations, qui leur sont faites par la mauvaise inclination de ce peuple et par ses cruautez ordinaires, à l' endroit de ceux qu' il tient sous sa puissance, tantost avec pretextes recherchez, tantost avec accusations forgées à dessein, à raison desquelles la plus grande partie de ceux qui y font voyage ou residence sont contrains d' y laisser la meilleure part de leurs fonds. Je passeray sous silence le traitement honteux qu' ils pratiquent envers vos sujets, pour la saque de l' or et de l' argent, jusques à leur appliquer ordinairement la gesne sur la simple accusation, jusques à saisir tous leurs livres et papiers sur le simple soupçon, voilans du crime de leze majestez le violent desir qu' ils ont de leur ruine. Je ne porteray point vostre imagination à d' autres objets beaucoup plus inhumains que ceux que je represente à vos majestez et qui, je m' assure, leur

feroient horreur et pitié tout ensemble. Laissons aller les choses passées, sans en rafraichir la memoire odieuse. Je mets seulement

p218

ce que dessus en avant pour induire vos majestez à vouloir conserver par tout le monde ceste liberté, en laquelle vos peuples sont nez, nourris, eslevez, et pour laquelle tant de braves monarques ont tant sué et travaillé ; car il importe trop à l' honneur de ceste couronne que ses alliez traitent comme esclaves les enfans dont les peres ont esté par le monde celebrez et nommez les auteurs de la liberté des peuples, non seulement de la Germanie, leur patrie commune, et de la Gaule, qui les receut, comme une seconde mere, mais quasi de tous les autres, qui estoient contrains de porter le joug de l' empire romain. Pour ceste cause le nom de francs, c' est à dire libres, leur est demeuré.

Pour conclusion je dy que vos majestez, pour la gloire de l' estat et pour le bien de leurs sujets, peuvent à juste raison équipoler les droits de leur royaume aux droits de l' espagne, au regard des espagnols ; car pourquoy le roy d' Espagne levera-t-il plus sur nous en ses païs que vous sur les siens aux vostres ? Le commerce, estant du droit des gens, doit estre égal entre égaux et sous pareilles conditions

p219

entre pareils. D' une part et d' autre, il le faut rendre totalement exempt de soumission et d' infamie, reciproquement libre et sans restriction de païs ; puisque toutes les provinces de la France sont ouvertes et libres à l' Espagne ; pourquoy la plus grande et meilleure part des provinces de l' Espagne sera-t-elle close et interdite à la France ? Que peut-on alleguer contre cette equité naturelle ? ... à prendre et laisser les choses en l' estat qu' elles sont, nous n' avons point de trafic plus grand et plus commun que celui d' Espagne : mais vos majestez le peuvent rendre en beaucoup de façons, plus avantageux à leurs sujets qu' il n' est, voire qu' il n' a jamais esté. Si les estats de Hollande ont fait ce qu' ils ont fait et font ce qu' ils font et se preparent à faire encore d' avantage, quelle chose ne vous est possible ? Quelle ne vous est loisible, aussi bien

qu' aux autres ? Ce sera l' augmentation, le bien et le repos de vostre estat, l' entretien et l' exercice de vos plus courageux sujets, qui ne desirent pas mieux que d' estre commis à ces dures et longues courvées... il n' y a point de doute que, si vos majestez y autorisaient et fortifiaient le trafic de leurs sujets, il se rendrait en peu de temps de tres-grand profit à ce royaume. C' est ceste seule apprehension, qui fait que le roy d' Espagne commande et encharge expressément qu' en quelque part que l' on puisse prendre les françois, soit au deçà soit au delà des lignes, on

p220

les pendre et coule bas ; que sur tout on empesche la communication des habitants du pays avec eux, afin qu' ils ne prennent plus particuliere connoissance des havres, des entrées et des issues ; de sorte que si un navire de vos sujets est pris, voulant seulement aller pescher au cap Blanc, ou trafiquer à la coste d' Afrique, on luy fait accroire qu' il allait au Bresil ou au Perou ; on s' en saisit ; on met les hommes en galere, sans que personne s' en ose mesler, mesme pour eviter la poursuite que l' on pourroit faire de leur delivrance. Il y a ordonnance expresse du roy, par laquelle il est deffendu d' amener en Espagne aucun françois, pris sur la route des Indes ; commandé au contraire de les exterminer sans distinction aucune de huguenots, ni de catholiques ; mais donnant premierement aux derniers confession. Voilà comme l' on traite les sujets de vos majestez de l' une et l' autre religion, au milieu de la mer, element commun et naturellement libre à tout le monde, et que vous pouvez rendre tel aux françois, les restablissant en leur droit naturel, ancien et legitime, quand il vous plaira l' entreprendre... au traité précédent du commerce d' Espagne, je croy qu' il est bien à propos de subjoindre quelque chose touchant le trafic du Levant, grand à la verité et de grande importance à la France, mais pour son incommodité principalement ; car on fait estat, que par la seule ville de Marseille sont transportez hors plus de sept millions d' escus en argent, dont il y a

p221

quasi un tiers de la monnoye de France et les deux autres tiers de la monnoye d' Espagne provenante de

la vente des grains et des toiles que l' on y mène de ce royaume. Au reste, il est assez connu d' un chacun qu' à cause de ce transport qui s' y fait, l' escu de France vaut le plus souvent jusques à soizante neuf sols et s' expose en Constantinople et en quelques autres villes de l' empire turquesque, jusque à la valeur d' un sequin, ce qui épuise aujourd' huy la France de monnoye blanche de vostre coing, au lieu de laquelle on nous en suppose d' estrangere de moindre alloy. Ce commerce du levant qui ne se peut faire a present qu' avec de l' argent, non plus par commutation de marchandise, ny par les draps d' escarlate, comme au commencement, qu' il fut permis par le roy François I, cause de grands dommages au royaume, non seulement par cest argent qui s' y transporte en si grand nombre ; mais aussi par les soyes qui s' en apportent ; car c' est par elles principalement qu' est esprainte toute la substance des nobles maisons et des meilleures du tiers estat ; c' est par elles, comme par un alambic, que l' or passe en Turquie et en Italie, laissant les familles entieres a sec de commoditez, engagées dans les rentes et dans les usures ; c' est en fin par elles que le luxe est principalement entretenu, peste publique et ruine fatale des monarchies...

p222

en toutes republicues bien policées, on a tousjours eu grand soin que les estrangers ne peussent s' enrichir des moyens des sujets naturels, et certes avec juste raison. Car il ne leur faut donner cours de sortie qu' en cas d' extrême necessité. Il y en a de deux sortes qui profitent en ce trafic à nostre préjudice. Les premiers sont ceux qui resident parmy nous, chez lesquels il se fait, et lesquels le font presque tous. Les autres sont les turcs, au benefice desquels il reüssit principalement. Ceux qui ont voyagé et pratiqué, tant en Constantinople qu' ès autres lieux de leur empire, ont assez reconnu que, lors que le negoce de France, notamment pour le faict des soyes, cessera, les broüilleries, seditions et guerres civiles ne tarderont gueres d' y naistre, d' autant que, se diminuant par là le travail et le gain en plusieurs provinces de l' Asie, et à proportion les gabelles (ainsi qu' il est advenu du costé de l' Egypte, depuis la decouverte des Indes de Portugal, sur laquelle la plus grande part de la milice de ces pais est payée), il sera difficile, voire impossible, d' y contenir tout en regle ; ce qu' en certaines occasions aucuns bassas ont esté contrains d' advoüer. Combien donc que ce trafic soit totalement ruineux

pour les françois et advantageux pour les ennemis du nom chrestien, lesquels mesmes en tirent des expediens pour s' accorder par ensemble (car la plus grande part des soyes, qui viennent de Perse, donnent bien souvent occasion de tresves et de suspension d' armes entr' eux), encor en pourroit-on tirer quelque commodité, si la manufacture en demeuroit

p223

à la France ; mais qui ne sçait comme, au contraire, elles sont en partie dispersées à Genes, Luques, Milan et autres villes d' Italie ? En partie distribuées en Flandres et en Angleterre ? Qui ne sçait comme, après estre fabriquées, on nous les rapporte chargées de plusieurs sortes d' imposts ? Premièrement de dix pour cent pour l' empereur de Turquie, de deux pour l' ambassadeur de Constantinople et de deux autres pour les consulats de Syrie ; de la gabelle à la sortie des villes d' Italie, où elles sont mises en oeuvre, et du peage que le Duc De Savoye prend dessus, au pas de Suze ? Ainsi c' est proprement sur vos sujets que les princes estrangers font leurs levées, et n' y en a pas un portant habits de soye, qui ne leur doive pour chaque vestement plus de 12 livres de dace. Vos majestez peuvent remedier à tout cela par l' établissement des manufactures de soye en ce royaume, et par l' augmentation de la fabrique des draps de laine, de quoy j' ay traité cy dessus. Il ne faut point craindre au reste, qu' un bon ordre y estant une fois estably, jamais les etoffes manquent. Pour les laines, s' il en est besoin, l' Espagne en fournira tousjours sans doute, car elle n' a que peu d' ouvriers. Pour les soyes, celles de Sicile et de Messine pourront au commencement suppléer au defect : car je ne doute point si l' on y apporte le soin que l' on doit, que la France ne s' en pourvoye abondamment d' elle mesme, comme le royaume de Naples et le duché de Milan en ont suffisamment pour leur provision, et la province de Grenade et le royaume de Valence fournissent la plus grande part de l' Espagne.

p224

Il y a mesme raison pour les perles et pierreries, que l' on nous apporte, comme pour les soyes du levant. Les superfluitez inutiles et de vaine pompe coustent beaucoup d' argent à la France, qui,

s' employant ailleurs, pourroient rapporter de bien meilleurs fruits. S' elles y perdoient une fois leur credit, nous en deviendrions bien tost plus riches ; car les espagnols seroient contrains bien souvent de payer les bleds, toiles et autres denrées, qu' ils achètent de nous, en deniers contans. Ainsi viendrait-il des thresors en ce royaume, qui, par la deffence du trafic susdit, s' y pourroient conserver : vostre peuple s' enrichissant d' ailleurs par le travail de la manufacture et se rendant de jour en jour capable de mieux supporter les charges de l' estat... tout ce que l' on peut objecter, pour destourner les effects de ce que nous proposons, c' est l' interest de vos majestez, qu' à la verité on ne doit aucunement alterer, comme estant principalement considerable. Car, comme la necessité d' un chacun le convie à faire amas d' argent pour ses besoins particuliers, le bien public vous oblige de fournir vostre espargne pour subvenir aux affaires tant de dedans, que de dehors le royaume. Et ne faut point douter, que, comme entre les personnes privées l' argent acquis, conservé et dépendu judicieusement aux occurrences, leur apporte de grandes et signalées commoditez, en l' estat pareillement, les deniers assemblez par le soin du prince et reservez par son

p225

bon mesnage sont, aux occasions, de grande et utile importance, comme ainsi soit que plusieurs beaux et grands affaires succèdent quelques fois fort malheureusement, à faute de deniers contans... pour revenir au poinct c' est raison que vos droits ne soient jamais diminuez, mais plustost accreus, s' il se peut ; et il se trouvera qu' il se peut, si vos majestez l' ont agréable, plustost par ceste voye, que par nulle autre : car vos peuples ne seront point en termes d' opposer à vos volontez le démon de la necessité, qui ne se peut forcer et qui ne reconnoist point de loy. Plusieurs moyens en seront ouverts, quand il vous plaira de les entendre, tous au bien général et particulier de vos sujets, sans que vous en souffriez perte ni diminution en vos imposts, peages et gabelles ; vous y gagnerez au contraire, ce que vos majestez desirent sur tout, à la persuasion de ceste humaine clemence, qu' elles font reluire en leurs actions et en leurs paroles, un redoublement d' affection à vostre grandeur et service, comme c' est singulierement pour les bien-faits que nous recevons de Dieu, que nous sommes singulierement portez à son amour, comme par la jouissance d' une vie douce, aisée et tranquille, laquelle nous obtenons au moyen

de la bien-veillance de ceux qui nous gouvernent, nous sommes volontairement obligez à leur service et vénération. Le roy qui a l' amitié de son peuple a la finance des finances et le thresor des thresors. Et, d' autant que les françois aiment naturellement

p226

leur monarque, voire plus qu' aucune autre nation qui soit sous le soleil, ils ont, pour ceste considération principalement, la reputation d' estre les plus grands du monde et que, possedans comme ils font, le coeur de leurs sujets, ils ne doivent craindre aucun ennemy, quelque puissant et redoutable qu' il soit. Il est ainsi : la vérité s' accorde à la renommée. Vous n' avez point de meilleure espargne, ni de plus seure que la richesse qui demeure ès mains de vos seigneurs et gentilshommes, de vos marchands et laboureurs ; faites qu' elle soit grande, faites leur trouver les moyens de s' enrichir, soit par l' acquisition, soit par la conservation, et vous estes vous mesmes riches, et les deniers naissans journellement de leurs labeurs, comme des sources inépuisables, fourniront incessamment à vos despenses publiques et particulieres, ne plus ne moins que le cours de l' eau donne aux fleuves une durée perpetuelle. Ayant particulierement traité des commerces, que nous avons plus grands et frequents avec nos voisins ou alliez, continuons tout d' une main à parler de certains autres que quelques uns d' entr' eux ont avec nous ou que nous avons en commun avec eux. Je laisse à part les espagnols, d' autant qu' ils s' employent principalement aux Indes, et les turcs aussi, d' autant qu' ils ne viennent point dans nos havres, pour m' arrester aux anglois et holandois. Il y a quarante ans que les premiers n' avoient encor aucun trafic, ni en Turquie, ni en Barbarie ; ains hantoient seulement à Hambourg et à Stode, où estoit leur

p227

estappe. Le patron Anthoine Girard, encor vivant, et Jean Durant, jeunes hommes de Marseille, leur en donnerent à Londres les premieres ouvertures, et de plus y guiderent et piloterent leurs premiers navires. Les marseillois seuls leur apportoient lors toutes les especeries et autres marchandises du destroit ; mais maintenant il en va bien autrement, car ils y ont gagné tel credit que leurs ambassadeurs, quoy qu' ils

soient au reste de basse qualité, osent bien contrecarrer les nostres à Constantinople. Voulans entreprendre ceste traite, ils s' associèrent sept ou huit marchands ensemble et obtinrent privilege de la roine d' Angleterre avec deffences à tous autres, puis, pour le maintenir, resolurent entr' eux d' envoyer un ambassadeur à leurs frais à la porte de l' empereur des turcs, lequel esleu et presenté fut fait chevalier, bien qu' auparavant il eut esté serviteur apprentif chez l' un desdits marchands. Leur privilège au reste ne fut octroyé que pour sept ans ; mais depuis il fut prolongé pour bien plus longtemps. Le mesme proceder fut observé, pour le commerce de Barbarie, et, s' estant fait le milord de Lester, l' un des seigneurs du pays, chef de ceste compagnie, toutes les marchandises qui s' y portoient avoient la marque de ses armes. Depuis encor, le trafic de Moscovie

p228

leur ayant esté découvert et ouvert, ils en uzerent de mesme et l' affecterent quasi particulierement à leur nation.

Les holandois long temps apres se sont mis sur les mesmes brisées, pareillement conduits et encouragez par les nostres ; car auparavant, quand on leur parloit d' entrer seulement dans le destroit, ils demandoient si on vouloit les mettre entre les mains des maures. Or, se sont-ils rendus en peu de temps bien plus aventureux, et nous depossedent tous les jours des lieux ou nous les avons menez. C' est un mot commun entre nos marchands, mais fort véritable : qu' ils gastent tout par tout où ils hantent ; lequel s' accorde bien avec cest autre qu' ils disent ordinairement eux-mesmes : que là où le holandois pisse il n' y croist rien. Car, pour attirer à soy le commerce, ils baillent tousjours de la marchandise au double, ce qu' ils font d' autant premierement qu' ils se contentent à peu de gain, leur but principal estant d' employer eux et leurs navires, qu' ils ont en telle quantité que chacun sçait ; et secondement à cause que, par l' exacte employ de leurs hommes, ils abondent en toutes sortes de manufactures. C' est par ce moyen qu' ils nous ostent le trafic de la riviere de Senéga, et de toute la coste de Guinée, où ils ont prins tel pied qu' il ne nous y reste plus rien à faire, et nous soustrayent peu à peu celuy de Barbarie. Il sembloit que le Canada nous fut comme acquis en propre, que, par le droit de découverte et par le

nom de la nouvelle France, il appartient franchement et nettement à vos sujets ; mais ils ont bien osé l'attenter, sous la conduite mesme de l'un des nostres, ennuyé, comme il est à croire, de n'estre point employé, de sorte qu'ils y ont plus fait en deux voyages que depuis vos sujets en plusieurs traites. Ainsi demeurez en goust, ils prennent encor à present l'occasion de retourner sur leurs erres, par une association qu'ils ont pratiquée avec l'un de nos marchans, entre les mains duquel on a remis toute la traite, et ne faut point douter qu'en peu de temps ils ne s'attribuent, au préjudice des françois, tout le negoce de ceste terre, pour la decouverte de laquelle plusieurs, depuis plusieurs années, ont risqué leurs biens et leurs vies. Vos majestez ne doivent point permettre que telles societez ayent lieu ; car tant s'en faut que les flamans veuillent rendre le profit commun entr'eux et vos sujets, que ceux au contraire qui sont habituez parmy nous ne veulent jamais employer aucun françois, ains font venir de Hollande en France, au veu et sceu de tout le monde, des maistres et pilotes pour mener leurs navires ; de quoy tous les jours les matelots se plaignent haut et clair sur le quay de vos villes. Outre les trafics susdits que nous avons perdus ou que nous sommes en train de perdre, il en reste encor deux que nous prenons de dehors, tres-avantageux en ce qu'ils ne dépendent de personne, qu'ils sont plus communs et de plus grand debit en ce

royaume, et par conséquent plus utiles et profitables ; c'est assavoir la pesche de la mouluë et du haren. Mais avant que d'en traiter, il me faut prémettre quelque chose du ménagement de vos costes, desquelles tous vos peuples tirent tant de commodité pour leur nourriture. Il est de la mer comme de la terre ; l'une et l'autre se peut dépeupler de poissons et d'animaux. Aussi les loix politiques y ont pourveu, et faut tenir la main à ce qu'elles soient entretenues en leur abondance. Puisque l'utilité en est publique, elles meritent le soin publique. C'est pourquoy vos majestez doivent commander qu'on ait plus d'esgard à l'advenir que par le passé sur les pescheurs, lesquels gastent toute la pescherie, prenans, par une convoitise de gagner trop préjudiciable, bon et mauvais poisson, en saison et hors saison, avec une sorte de tramail, lequel jetté en mer, le racle tout

avec la bourbe dans laquelle il se repose, comme un malade en son lict, ce qui ruine la bonté et fertilité de la coste, comme en pareil la menuë maille des filets, lesquels devroient estre curieusement estalonnez, afin que le petit poisson peust passer à travers, sans estre arrêté. D' avantage, il faudroit deffendre en ce royaume, aussi bien comme en Angleterre, l' usage des parcs, tant à cause que le petit peuple s' y vient rendre et meurt quand l' eau s' est retirée, que d' autant qu' il s' y trouve par fois si grande quantité de poisson qu' on a bien souvent

p231

esté contraint d' en fumer les terres, s' estant gasté et corrompu. Des choses à peu près semblables ont donné l' origine à de grandes contagions et pestilences, nommément à celle qui commença pres de Calais et de Boulogne, qui fut la plus grande que de mémoire d' homme on ait veuë en France.

Pour revenir au negoce de la moluë et du haren, le premier demeure quasi tout entier en nos mains, et merite bien d' y estre soigneusement conservé, pour plusieurs tres-notables considerations, dont ceste-cy n' est pas la moindre : que c' est en luy seul et par luy seul que sont encor entretenus aux costes de Normandie et de Bretagne plus de six cens vaisseaux et des mariniers à proportion, de sorte qu' on peut asseurer vos majestez que plus de quinze ou vingt mille personnes sont nourris en ce royaume, de ce seul travail ; sans parler de tous vos peuples, qui, deux jours la sepmaine, font leur principale dépençe de ce poisson. D' ailleurs, ce negoce apporte un grand profit aux laboureurs et aux marchands qui s' en meslent ; aux premiers par la vente de leurs lards, poids, febves, chanvres, cordages ; aux autres, par un gain presque ordinaire de trente, quarante, et quelquefois cinquante pour cent, que leur produit l' argent qu' ils ont avancé pour faire ceste pesche. Depuis quelque temps, elle a esté beaucoup destourbée et incommodée par les pirates. Les dommages que vos sujets en ont souffert ceste année ont esté grands ; je ne doute point que les plaintes n' en soient venues jusques à vous. L' affaire merite bien que vos majestez s' en meslent, tant pour elles-mesme,

p232

que pour leurs sujets, qui s' y employent en si grand nombre, et si utilement pour tout le reste du royaume, et lesquels y font pour la pluspart ou l' apprentissage ou l' exercice de l' art maritime. Car, apres avoir esté deux ou trois voyages aux terres neufves, ils se hazardent sans doute avec plus de science et d' experience aux autres voyages de long cours. Il y a desja plusieurs beaux et bons réglemens pour ce sujet, mais que l' on peut encor amender, à tout le moins faire beaucoup mieux observer qu' ils ne sont, celui principalement qui deffend de partir, fors en saison convenable ; car, d' un costé, il obvie à la perte des hommes, retenant leur trop aspre convoitise, et de l' autre à la ruine du banc, où se fait la pesche, que, comme une manne liberalement donnée de Dieu pour la nourriture de tant d' ames vivantes, vos majestez doivent conserver tres soigneusement. Pour la pesche du haran, nous ne l' avons pas encor si bien contregardée ; faute d' y adviser et de l' ordonner par bons réglemens, elle nous a esté ravie. Depuis quarante ans, on la tirée peu à peu de nos mains et quasi insensiblement. Au défaut d' icelle, tres grand nombre d' hommes sont maintenant reduits à ne rien faire, et nostre navigation s' en est diminuée presque d' une moitié. Les hollandois qui nous l' ont soustraite, s' en sont fort enrichis et s' en enrichissent tous les jours, à nostre veu, à nostre sçeu et par nostre consentement. L' ordre qu' ils tiennent en l' etasblissement et exercice de ce negoce, le leur asseure fort. Si vos majestez ne font intervenir leur autorité pour nous en remettre en possession, selon nos

p233

vieux droits, difficilement y pourrons nous revenir. Ils y sont forts et d' hommes et de moyens ; mais par vostre moyen nous n' en aurons pas moins. Les societez qu' ils contractent ensemble font que leurs affaires s' entretiennent mieux. Il est facile d' en uzer de mesme et de faire que plusieurs gagnent sous quelque nombre legitime d' autres. Il en arrivera ce grand et signalé avantage à vos majestez, outre le juste employ d' une grande multitude de leurs sujets, que leurs costes de l' ocean se fortifieront extrêmement par un mesme nombre d' hommes et de navires, à quoy principalement elles sont conviées par la raison et portées par l' estat des affaires. Il y a deux moyens pour cest effect : ou d' en deffendre absolument l' apport aux estrangers, et c' est le plus court ; car on n' a que faire du reste d' en douter le manquement en France, où il y a tant d' hommes

plus que suffisans de la fournir ; ou imposant, à vostre singulier profit, une bonne gabelle sur celuy que les estrangiers nous apportent en tres grand nombre, au lieu de quelques menus aydes de ville qu' ils en payent, et que les françois au contraire qui s' employront en ce negoce en soient exempts, et pour ce regard demeurent en l' estat qu' ils sont maintenant et ont tousjours esté.

Ceste pesche, que l' on appelle vulgairement droguerie, est une negociation de tres grande importance au general et au particulier de l' estat, qui s' en peut accomoder, voire un commerce de profit inestimable. Les hollandois en font par chacun an plus de cinq millions d' or, aussi y employent-ils plus de deux

p234

mille navires. Ils la font ordinairement entre Calais, Douvre et Ostende, comme en pareil la pesche des mouruës, qu' on appelle cableaux, et de l' autre poisson qu' ils apportent tout vif à Flesinke, Mildebourg, Ermur, et autres endroits de Hollande, dans des vaisseaux percez à eau, pour le saler sous de grandes halles, dressées tout exprès sur le bord des quais... ceste pesche pour nostre regard, et je diray mesmes pour les hollandois, si on les y pouvoit obliger, se feroit le plus commodément à Calais, comme on avoit accoustumé, qu' en nul autre lieu du monde. Si on y vouloit saller le poisson à leur mode, on y pourroit r' affiner le sel, aussi bien comme ils font à Seriksay, à Brauméne et à Trégous, avec permission de vos majestez et pour cest effet seulement. Au demeurant, il faudroit fortement establir ceste pescherie, et en societé, à leur imitation, tant en ce lieu qu' à Dieppe, Fescamp, Saint-Valery, Tréport et plusieurs autres qui seroient commodes. Tout ce qu' on peut objecter, c' est que le haran des hollandois est meilleur que le nostre et que la preuve en est manifeste, en ce qu' il est vendu de deux à

p235

trois escus par lets davantage. à quoy je respons, premièrement, que nous faisons les uns et les autres ceste pesche en mesmes lieux, egalemeut libres et qui, bien considerez, nous sont, comme je viens de dire, encor plus à la main ; que cela provient donc du tirage et paquage, que nous pourrons aussi bien

pratiquer comme eux, quand nous aurons le mesme profit... ce qui rend leur haren plus beau et plus vendable, c' est qu' ils le sallent de sel r' affiné ; mais nous pouvons faire le mesme, si besoin est, car la marchandise n' en est pas meilleure, et, par le transport qui s' en fait, on trouve que le nostre resiste bien mieux au travail de la voiture.

En ce lieu vos majestez remarqueront, s' il leur plaist, que tout ce trafic, tant pour la France que pour les pays estrangers, ne dépend que du sel de ce royaume... concluez de là, pour tout le reste, que si l' estranger payoit seulement le quart du droit que vous prenez, à l' équipolent de ce que payent vos sujets, ce qui est plus que de raison, il vous en reviendroit un profit incroyable et possible un moyen de soulager d' austain vostre peuple. à la vérité,

p236

vos majestez ne sçauroient trouver chose aucune dont elles puissent tirer un si grand revenu que du sel ; n' y ayant rien si necessaire et si publique, rien qui se puisse égaler mieux, et comme de soy-mesme, sur tous les sujets et, pour le regard des estrangers, rien d' où l' on puisse tirer de plus legitimes gabelles. Outre les provinces de ce royaume, lesquelles sont sujettes d' en prendre, on void assez souvent les grands hourques d' Angleterre et les busses de Hollande, venir chargées de sable aux bornages pour en r' emporter. Les pays du Duc De Savoye, les ligues des grisons, les cantons de Suisse, la seigneurie de Genève, le pays de Valès, la principauté d' Orange, le contat de Venisse, sçavoir est Mallosséne, Capderousse, Vaureas, Carpentras, Avignon, etc., se servent tant de nos sels blancs que de celuy des salines de Pecaix et de Broüage, comme font pareillement les pays de l' empire et tous les autres qui ressortissent de ceste couronne. Je ne mets point en conte combien il en faut pour medeciner le bestail de toutes sortes, combien pour saler tant de pourceaux et de boeufs, tant de tombes et de fromages, qui se font dedans et dehors le royaume ; combien pour le poisson de plusieurs sortes, comme thonine, marsoüin,

p237

mouluë, haren, etc., quoy que de cecy, mieux que d' ailleurs on puisse connoistre, jusques où l' usage du

sel s' estend. Qui voudroit au reste faire un exacte calcul de toutes les personnes qui en usent, il luy faudroit prendre, par manière de parler, tout le sable de la mer pour ject. Mais puis que je suis en ce discours, je me laisseray aller à dire que si vos majestez permettoient de tirer le sel en liberté, comme une autre marchandise, sans le mettre en ferme, pouvant ainsi celui qui le voudroit donner à un meilleur marché en vendre le plus, et que certains bureaux commodes aux marchands fussent établis sur les lieux pour en faire les payemens, elles n' en tireroient gueres moins de dix millions de livres et par là trouveroient des moyens legitimes de se desinteresser et de charger les estrangers d' une partie de ce fardeau que portent leurs sujets, voire de passer outre, en leur imposant quelque chose de plus, conformément à leurs propres loix et coutumes. De plus, vos sujets seroient ainsi soulagez des mauvais traitemens qu' ils reçoivent à ceste cause ; car on ne reconnoist depuis long temps que trop et par trop de lamentables experiences, comme partisans, fermiers, archers, peagers, voituriers, controlleurs, grenetiers, regratiers, et jusques aux moindres detailleurs, trouvent tous les jours nouveaux moyens, par diverses inventions,

p238

d' y faire profit à la ruine de tous vos peuples. Je n' ignore point que, sur tout ce que dessus, on peut mettre plusieurs difficultez en avant ; j' en pourrois encor supposer davantage. Mais est-ce raison que l' on exhibe les inconveniens sans faire estat des utilités, lesquelles sans doute emporteront tousjours le contrepoids, si on les met à l' espreuve de la balance ? Il n' est pas possible aux affaires du monde que le mal soit disjoint d' avec le bien ; il y a tousjours du meslange de l' un et de l' autre... en toutes ces matieres, il faut avoir principalement égard à l' utilité de tous vos sujets et prendre un tel soin du general, qu' entretenant une partie, vous ne negligiez point l' autre. L' égalité des qualités du corps humain conserve et contient sa santé, laquelle n' est autre chose que leur proportionnée température.

p239

Vous n' avez que ce moyen pour faire accorder vostre gouvernement à l' harmonie universelle du monde.

... ainsi en l' administration de la republique, composée de personnes de haute, de moyenne et de basse qualité, il faut tascher sur tout d' unir par bons moyens les conditions differentes et d' incorporer ensemble le meslange divers des citoyens, afin d' en faire reüssir la concorde, laquelle est comme un fort cable, attachant l' estat au port du repos, le retenant et l' assurant contre tous orages et tempestes. C' est à cela que vos majestez doivent s' efforcer principalement. C' est pour cela particulièrement qu' elles doivent remuer leur imagination, r' échauffer leur memoire et se consulter plusieurs fois elles-mesmes... ceux-là seulement sont capables de juger sainement des matieres traitées cy dessus, d' en donner de bons et sinceres conseils, qui tous vuides d' affection estrange et non touchez de passion particuliere, n' apporteront en ouvrant leur advis qu' une devotion pure et nette à votre service, qu' un zele entier et naïf au bien de leur patrie... tout autant de gens de bien, que vous consulterez sur le vray fonds de vos finances, vous assureront que vous avez en ce royaume cinq sources inépuisables de richesse naturelle, sans parler des autres qui dépendent plus des pratiques artificielles, lesquelles, venans à se mesler, confondre et incorporer avec les précédentes, feront un grand fleuve de biens, arrosant abondamment toutes ses provinces. Ces sources ou plustot vrayes mines, sont le bled, le vin, le sel, les laines, les toiles. Au lieu que les minieres estrangeres

p240

se vident en peu d' années et ne peuvent renaistre qu' en plusieurs siecles, celles-cy durent et se renouvellent d' elles-mesmes tous les ans. L' estrange va chercher les autres au centre de la terre, pour les nous apporter, afin de remporter en contr' eschange les choses susdites, qui sont absolument nécessaires à la vie humaine. C' est pourquoy, comme vrais et naturels citoyens, ils vous conseilleront franchement et librement de n' en permettre jamais la traite, que vos peuples n' en soient fournis et soulagez et vos finances accreuës, ce qui ne se peut obtenir sans hausser l' imposition foraine ; car d' un costé, plus grande elle sera, plus sera-ce de profit pour vous ; et de l' autre, si l' estrange en veut moins prendre, à cause de l' impost, vos sujets en auront tant plus meilleur compte ; or leur commodité est la vostre. Au reste ne doutez rien ; ne craignez point que le trafic de vostre royaume en diminuë, et par consequent vostre revenu. Les plus grands thresors

viendront tousjours, où il y a plus de choses
nécessaires à la vie, ores qu' il n' y ait miniere d' or
ni d' argent...

ce royaume est si fleurissant, si abondant en tout
ce que l' on peut desirer, qu' il n' a que faire
d' emprunter rien de ses voisins. Les marchands qui
fréquentent aux pays lointains peuvent bien nous

p241

apporter quelques drogues medecinales ou aromatiques,
mais dont nous pourrions nous passer, et possible
salutairement. Ce qui est estranger nous corrompt...

ce n' est point l' abondance d' or et d' argent, la
quantité de perles et de diamans, qui fait les estats
riches et opulens ; c' est l' accommodement des choses
nécessaires à la vie et propres au vestement ; qui plus
en a, plus a de bien. Quand tant de pistolles ne
rempliroient nos coffres, qu' importerait si, comme à nos
peres, ces choses coustoient peu, les ayant tousjours
en égale abondance ? Qui voudra examiner ce point
à la juste balance, trouvera que l' estat des finances
du roy Charles Vi qui ne montoit qu' à quatre cens
mille livres, y compris le domaine, n' estoit, selon la
juste mesure du prix des choses, gueres moins grand,
qu' il peut estre maintenant, que l' on a tant haussé le
brevet de la cotte ancienne de toutes les provinces
de ce royaume. Nous voyons par l' histoire de nostre
bon roy Saint Loys, qu' ayant esté pris prisonnier par
le soldan d' Egypte, il paya seulement cinq cens
mille livres de rançon, ce qui montre assez que c' estoit
la somme à quoy le revenu de son royaume pouvoit
monter par chacun an. Et qui doute que la France
ne fust de son temps, aussi riche et fleurissante que
jamais ? Que luy-mesme ne fust l' un des plus puissans
et plus accommodez princes du monde ? ... de vray
nous sommes devenus plus abondans d' or et d' argent
que n' estoient nos peres ; mais non pas plus aisés et
plus riches.

p242

La nature, en ces derniers siecles, a comme ouvert
tous les thresors cachez dans ses entrailles, et,
combien que nous lisions avec merueille dans les
histoires romaines que Neron donna, en quinze années
qu' il posseda l' empire, cinquante cinq millions d' escus,
et qu' en un an seulement Caligulla en dépendit
soixante et sept millions, provenans, comme chacun

sçait, du pillage commun de tout le monde, amassé dans la seule ville de Rome, nous aurions maintenant bien plus juste sujet de nous porter à l' excez d' estonnement, si nous pouvions faire estat des sommes innumerables qui ont esté attirées de par tout en ce royaume par la seule abondance de sa fertilité et consommées par nos desordres et guerres civiles. Les curieux qui, par une exacte recherche, ont fait la supputation des deniers levez depuis l' advenement à la couronne du Roy Henri li jusques au dernier de décembre 1580 du regne de Henry lii, ont couché pour somme universelle des milliars en nombre plus que parfait.

Si l' on adjouste à cela les voleries, les rançonemens des soldats, les contributions, les passages, les allées et venuës de la gendarmerie, si fréquentes en tous ces temps, l' esprit se perdra dans la seule pensée de tant de richesse perduë, dessipée et comme écoulée. Connoissez par là, majestez très-chrestiennes, quel est le fonds que vous possédez, puis qu' en peu d' années il a fait de si grands rapports ; et, voyant ce qu' il produit encor tous les jours, quoy que

p243

non en sa juste valeur, tenez vous à bon droit les plus riches, plus grands et plus puissans du monde en ce regard, mais les plus heureux, en consideration de l' amitié naturelle que vous portent tant de braves peuples, de la devotion pure et sincère qu' ils ont à vostre tres-humble service ; car l' affection des sujets envers leur prince, le rend invincible envers et contre tous. Ce ne sont ni les armées, ni les monceaux d' or qui conservent les royaumes, mais les sujets fideles que l' on ne sçauroit forcer par contrainte, ni destourner de leur devoir par violence, que l' on ne sçaurait gagner ni corrompre par argent, moyennant que le prince et ses hommes à l' envy facent devoir, l' un de bien commander, et l' autre de bien obeir, l' estat par ce concert de bonnes volontez demeure en paix et concorde ; et qui ne sçait comme la concorde fait croistre les choses petites, et comme la discorde au contraire aneantit les plus hautes et relevées ?

Il y a plusieurs moyens de parvenir à la grandeur, à la richesse, à la gloire. La vertu opere en diverses façons selon les sujets et plus ou moins... tousjours y a-t-il plus d' un chemin pour parvenir à ce qui est louable, et ce qui est bon n' est pas tousjours bon d' une même sorte. Pensons nous que nos prédecesseurs ayent seulement augmenté, enrichi, décoré leur

republique par armes ? Non, il y a d' autres choses qui les ont faits grands, que nous n' avons point. Ils estoient en leur particulier industrieux et occupez à choses bonnes. Ils disoient leur advis librement, et soignoient curieusement du public. Le bien de l' estat estoit leur

p244

seul parti. Ils aimoient la temperance, la continence et l' espargne : nous, au contraire, la paillardise, le luxe et la vanité. Nous loüons les richesses et ne voulons pas travailler pour les acquerir. Il n' y a quasi parmi nous nulles difference entre les bons et les meschans. L' avarice et l' ambition possèdent tous les loyers de la vertu. L' estat de la republique, lequel ne sçauroit jamais estre plus confus que nous le voyons, est denué du support des plus puissans, abandonné de l' assistance des plus sages, delaissé des voeux de tout le monde. Chacun avise à son profit particulier, sans faire estat ni recherche de l' utilité publique, demeure chez soy à se donner du bon temps ou tasche, estant appelé aux charges, d' emplir sa bourse à mesme l' autruy. Antropophages que nous sommes ! Nous faisons gloire de nous entremanger ; nous ne tondons pas les brebis, nous les escorchons ; bien que ce soit naturellement le propre des bestes de s' entre-malfaire, non des hommes.

Miserables mortels, mettez en oubliance mauvais vouloir de haine et deuil plain de nuisance. La nature commande et veut d' autres façons. C' est vraiment bien assez que les goulus poissons, les oiseaux carnassiers et les bestes sauvages, se dévorent l' un l' autre et facent tels ravages, d' autant qu' ils n' ont entre eux ni justice ni loy qui les puisse obliger à se garder la foy... retournons d' où nous sommes partis. Il est permis, et par raison et par exemple, à vos majestez, de hausser l' imposition foraine en leurs pays. Si quelqu' un dit qu' il ne se peut par les traitez du commerce entre

p245

les princes, cela pourroit avoir quelque lieu pour ceux qui en auroient convenu à ceste condition ; mais je croy qu' il n' y en a point. Qui voudroit s' imposer ceste subjection, tant pour ceux-là de dedans que pour ceux-là de dehors ? Ceux mesmes qui semblent l' avoir fait n' y ont jamais eu esgard. Au Pays Bas

et en Angleterre, les marchands françois furent-ils pas contrains en l' an 1555 de payer un escu pour chaque tonneau de vin arrivant aux ports, et le subject huit escus sol et huit gros pour l' impost, sans avoir esgard aux traitez du commerce ? Et, en l' année suivante, la royne d' Angleterre haussa-t-elle pas la traite foraine et mist-elle pas un impost de deux escus sol, trois gros et un denier sur chaque piece de drap ? Le roy d' Angleterre, comme nous avons dit ailleurs, ne fait-il pas le mesme tous les jours ? Le roy d' Espagne ne se donne-t-il pas semblable autorité, toutes fois et quantes qu' il luy plaist ? Aussi pour dire le vray, cela est du droit public que le peuple a sans aucune reserve transferé à la personne sacrée des roys, les vrais maistres et dispensateurs du bien commun, les arbitres et seigneurs absolus des temps et des choses : par consequent tout ce qui leur vient à gré en ce faict doit estre tenu pour loy inviolable ; et ce dautant plus que les subjects estans espargnez, les estrangers, voulans tirer profit d' un pays et s' accommoder de ses marchandises, sont contrains

p246

d' en payer au prince le tribut, comme un droit de reconnoissance legitime, non seulement plus anciens et usitez en toute republique, mais fondé en l' equité naturelle, suivant lequel l' empereur mesme des turcs prend comme nous avons dit ailleurs, le dix pour cent sur toutes les marchandises qui sortent tant d' Alexandrie d' Egypte que de ses autres pays par la negotiation des estrangers, mais cinq pour cent seulement de ses sujets, où vous trouverez que le contraire se pratique en vostre royaume, et que les subjects y payent beaucoup et les estrangers bien peu. Les anglois et flamans aiment mieux nos vins que les autres, qui sont plus violens, les ont plustost, plus commodément et à meilleur prix, tant pour l' achat principal que pour la voiture. Quand vos majestez en prendroient plus de droits qu' ils ne font, laisseroient-ils pour cela d' en venir charger et de les acheter aussi cherement de vos subjects ? Quel danger y a il de leur faire payer les dix pour cent de traite foraine sur le bled, sur les toiles et principalement sur le sel, où personne n' a interest que vous ? En tous cas, quel si grand mal y auroit-il quand tous les bleds et les vins demeureroient en ce royaume ? Le peuple en vivoit à meilleur marché la moitié. Est-ce pas la marque d' un bon et bien heureux régime ? Mais il faut de l' argent et, n' en ayant point de nostre creu, il faut en avoir des estrangers. Soyez curieux d' en faire faire recherche, et vous trouverez qu' il en

sort plus de vos pays que l' on n' y en apporte. C' est

p247

voirement par une grande et inexcusable negligence ; car vos sujets ont assez d' industrie au bout des doigts, assez de pratique en toutes sortes de manufactures pour attirer au contraire chez eux l' or et l' argent des autres contrées, si le bon ordre regne une fois en cest estat, sans envoyer ailleurs nos provisions et nos vivres que par pitié de coeur, comme l' on dit, et par une charitable assistance aux voisins. Que vos majestez en facent l' essay et ne permettent point que l' on apporte les ouvrages de main, qui procedent de l' art des hommes, ni que l' on emporte les matieres et denrées crues de ce royaume, elles auront bien tost le contentement de voir que leur estat a tout autant de facultez naturelles et acquises qu' il luy en faut pour bien agir et pour bien estre.

L' entretien des estats est comme celuy du corps, qui retient de la nourriture la portion necessaire, et rejette le superflu... le bon ordre politique fait choix de l' utilité, se l' approprie et comme incorpore, ne laissant sortir de sa main que ce qu' il y a de trop et ne peut profiter. Nous avons veu cy dessus, comme les estrangers, les anglois principalement, s' en avantagent ; ils nous en fournissent plusieurs exemples de tout temps et cestuy-ci dont j' ay parlé ci-dessus, depuis trois mois qu' ils ont totalement deffendu aux estrangers, c' est-à-dire à nous, de tirer des laines d' Irlande et des peaux de mouton avec leur laine

p248

sur peine d' avoir le bras coupé. Nous mesme avons aussi bien la science de cela comme eux, mais non si bien la pratique. En l' an 1552, nostre roy Henry li deffendit par ordonnance expresse, à tous marchands estrangers de transporter aucunes laines cruës hors de ce royaume, dequoy tout le peuple fut grandement resjouy, à cause du profit qui luy en pouvoit revenir. Mais, comme les edicts de France sont ordinairement meilleurs que bien observez, la joye en fut courte, d' autant que peu de mois apres, un seul estranger, ayant obtenu passe-port en faveur d' un seigneur de la cour, en transporta plus d' un coup que tous les marchands n' avoient fait auparavant en un an. Faute

notable en mastiere d' estat et de police de deffendre (...) aux estrangers en general, puis en bailler à l' un d' eux en particulier la permission. Car d' un costé, le roy et la republique en reçoivent un dommage irreparable, et, de l' autre, les marchands du pays en sont ruinez. Pour conclusion, le commerce est voirement du droit des gens, mais il est absolument au pouvoir du prince de le restraindre à quoy il veut, de le limiter comme il luy plaist, de le charger ou descharger d' impositions, selon qu' il lui vient à gré, principalement pour le regard des estrangers ; car au reste il doit tousjours espargner les sujets et les reserver pour

p249

ses extrêmes necessitez. De tout ce que dessus mille exemples.

Quand ainsi seroit que, par le surhaussement de l' imposition foraine et par la prohibition de la traite de quelques especes de marchandise, comme il se pratique ailleurs, nommément en Angleterre, les estrangers seroient ou découragez ou empeschez de venir chez nous, on peut asseurer, et par le discours de raison, et par l' experience des exemples, que ce seroit le bien des sujets et de l' estat : de l' estat entant que ses hommes en seroient de tant mieux employez, de tant mieux duits et façonnez aux actions particulieres et aux services publiques ; des sujets entant que par là plusieurs moyens leur seroient ouverts de s' enrichir beaucoup davantage. à quoy pensons-nous que visent principalement tous ces mauvais traitemens que nous recevons en Angleterre, sinon à nous causer un dégoust du pays, afin que les anglois seuls y puissent faire tout le commerce et tout le profit par consequent ? Qui ne sçait au reste, que la voiture qu' ils s' en approprient ainsi particulierement est l' un des plus grands et plus importans points du gain ? Quiconque la peut attirer par devers soy se rend tousjours le plus fort en matiere de trafic, le plus necessaire et facilement le plus riche. La richesse au demeurant apporte un grand respect, une extreme faveur, et je pense, quand à moy, que pour

p250

ceste cause les anciens colloquaient Mercure aupres des graces. L' exemple des hollandois parle

intelligiblement en ce sujet desquels la seule richesse, la principale force, consiste en la quantité de vaisseaux et d'hommes de mer, qui peuvent s'employer à voiturer deçà delà les marchandises, à beaucoup moins de frais que nous ne faisons, à ce défaut, mais toujours avec quelque gain du général de leurs hommes et profit extrême de leurs gros marchands. Tout ce qu'on nous peut objecter sur tout ce que dessus, c'est qu'on nous mesurera de même aune aux pays étrangers. Et je réponds : que l'on ne peut nous pis faire que nous souffrons ; que jamais les autres ne se passeront si aisément de nous comme nous pouvons faire d'eux...

Je me suis, d'une part, plusieurs fois étonné comme en un état si grand et si florissant que c'est luy-ci, on souffre si long temps que tant de gens y aient faute des choses nécessaires à vivre ; et, de l'autre, que l'on ne tâche d'y entreprendre et régler le commerce de l'orient, que l'on connoist assez avoir, en tous âges, grandement enrichi tous les peuples, qui l'ont recherché. Ce qui me donne encore plus juste sujet d'ébahissement, c'est l'abondance que nous avons toujours eue en ce royaume d'hommes doués de courage et d'expérience singulière pour s'acquitter aussi bien que tous les autres et de l'entreprise et de la conduite. Et certes, sans la pomme de discorde, qu'à dessein nos voisins, intéressés en ce fait, ont jetée entre nous, les débats de laquelle nous ont détournés de penser aux meilleures occasions, je conclurois que

p251

nous avons été semblables à ceux dont le prophète Isaye dit qu'en voyant ils ne voyent point et qu'en oyant ils n'entendent point, par ce qu'ils ont le cœur engraisé. Comment se seroit-il fait que nous n'eussions point voulu participer à tant de conquêtes si faciles, qui nous estoient plus légitimement dues, à tant d'ouvertures de commerce, qui nous estoient aussi commodes et plus utiles qu'à nuls autres ? Themistocles disoit que les trophées de Miltiade ne le laissoient reposer ni jour ni nuit, et les glorieux succès des entreprises de nos voisins, les profits signalés de leurs voyages n'ont-ils peu émouvoir en aucun de nos hommes de principale marque ceste partie de l'ame la plus mobile, qui se souleve à tous vents de gloire et de généreuse ambition ? Mais ils ont fait ces grands progrès par mer, et nous ne sommes dits ni façonnés à ceste guerre. Quelle sorte de combats doivent refuir les braves courages ? Doivent-ils s'espouvanter des ondes et des tempestes que tant d'ames viles bravent et subjuguent tous les jours ? ...

vos hommes, estans desormais si accoutumez au trafic qu' il leur en faut, en quelque lieu que ce soit, si vous ne les voulez voir totalement reduits à la paresse, vous ne leur en sçauriez proposer de plus beau, de plus grand, de plus utile que celuy des espiceries, dont jamais estat ne s' est accommodé qu' avec grand et signalé profit... certes il vient bien tost beaucoup de profit et d' utilité de ce trafic non moins grand que commun ; non

p252

moins riche que recherché ; mais il n' y a point de meilleure methode pour s' en accommoder bien tost, que de le faire en société, comme font les hollandois celuy dont est question ; car un particulier, quelque opulent qu' il peust estre, ne le sçauroit long temps soutenir tout seul, outre que les choses se font plus sagement et seurement, qui sont dressées et conduites par le conseil de plusieurs, ayans mesme interest et mesme fin, que par le mouvement d' un seul, qui s' aveugle bien souvent de sa propre autorité et ne veut en rien estre contredit. Voicy l' ordre de leur compagnie qu' ils appellent des Indes Orientales, que je propose aux françois pour exemple d' imitation. Elle fut premierement faite et composée par les habitans de cinq villes, Amsterdam, Incuze, Roterodam, Delf et Mildebourg, s' erigeant en chacune un collége de huit, dix, douze ou quinze

p253

hommes, tous marchands, demeurans sur le lieu, lesquels ont charge d' équiper les navires, d' acheter ou de vendre les marchandises envoyées et receuës. Ceux que l' on équipe en chaque ville pour aller aux Indes y retournent ; et, combien que chaque navire revienne au lieu d' où il est sorti, neantmoins tout le provenu est pour le conte general des associez, qui participent au capital, profit ou perte, ne plus ne moins que s' ils estoient sortis de la ville de leur demeure. Et, afin qu' aucun collége n' entreprenne rien à sa volonté ni au desceu des associez, ils deputent de trois mois en trois mois deux personnes, qui se trouvent tantost en une ville, tantost en l' autre, et resolvent de tout ce qui est necessaire d' estre fait, tant pour les navires que pour les marchandises, pour les soldats et matelots que pour l' election des generaux et des commis. Cela fait, ils ordonnent aux colleges

ce qu' ils doivent faire, pour le parrement des vaisseaux, et quand le temps en est venu, ils s' assemblent pareillement, deux de chacun, pour dresser les commissions, respondre aux lettres receuës des Indes Orientales, bref donner l' ordre à tous ceux qu' ils employent. Tous les navires qui partent d' Amsterdam, de Roterodam et de Mildebourg, où sont trois rivieres diverses, se rencontrent à Margat en Angleterre, puis font leur route ensemble jusques aux Indes,

p254

où ils se consignent à l' amiral et surintendant de tous ceux qui y sont habitans pour la société. Quand aux comptes, ils ne se voident, generaux, que de dix ans en dix ans ; et, pour les particuliers, tous les colleges se les envoient de l' un à l' autre avec plaine instruction de tout. S' il y a plus d' argent en quasse qu' il ne faut pour l' equipage et provision des navires, il se repartit à chacun des associez, au prorata de ce qu' il a mis de fonds, pouvant vendre à un autre sa part et portion du provenu ; mais personne ne peut retirer son argent principal, ni sortir de la société generale qu' au bout de dix années. Voilà l' ordre par lequel jusques icy s' est maintenuë ceste grande compagnie, où veulent maintenant entrer les marchands de la bourse de Londres, et, dit-on, le roy de la Grand' Bretagne luy-mesme, en desinteressant les holandois des frais et coustages passez jusques à ce jour. On tient de plus que les uns et les autres sont tous après de pensée et d' appareil, afin d' en former une pour les Indes Occidentales, et sont tous les jours plusieurs de vos sujets sollicitez d' y entrer. Ils font desja estat de quarante millions de livres. Quoy qu' il en soit, leur équipage est ceste année plus fort et plus beau pour les Orientales, qu' il ne fut jamais. Il est de neuf vaisseaux bien armez, où les estats ont fait entrer de bons et braves soldats. Le capitaine Spelberguen a la conduite de la flotte, homme d' ordre, et que l' on tient capable d' une haute entreprise. Au reste les estats, qui ressentent le fruit de ceste société, l' ont gratifiée en pur don de deux beaux grands navires tous équipez, que l' on estime à deux cens mille

p255

livres, pour reconnoissance et pour accouragement.

Si le proceder que je viens de représenter pouvoit entrer dans l' esprit des françois et se pratiquer fidelement entr' eux selon ses vraies régles, vostre royaume sans doute deviendroit bien tost plus grand, plus fort et plus fleurissant. Si vos majestez les y vouloient accourager par liberalitez, par priviléges et immunitéz, tout n' en iroit que mieux. Si pour les mettre en train de bien faire, et leur frayer le chemin, elles vouloient entreprendre quelque chose de leur chef faisant choix d' hommes experimentez et fideles, ce ne seroit point sans honneur et profit, non plus que sans exemple...

qui pourroit blâmer un prince, s' il vouloit chercher le soulagement de son estat par quelque grande negotiation ? Si, par son propre soin et labeur, il taschoit de trouver quelques moyens legitimes pour s' enrichir ? La fin fait approuver l' action... la seule necessité de l' estat doit excuser en un prince ceste sorte d' acquérir de l' argent, d' autant que toute la contagion du vice, qui y pourroit estre, se consomme dans l' utilité publique. Il s' en peut mesme rendre louable, si par là il trouve moyen de diminuer les impôts qu' il leve sur son peuple. Mais, tout considéré,

p256

il vaut mieux que le prince tienne ses mains pures et nettes, pour éviter en tout qu' il ne vienne du trafic au monopole, comme ont fait quelques roys de Naples, reduisant presque leurs sujets à l' extrême pauvreté, et que, pour faire le bon marchand, il n' oublie d' estre roy. D' ailleurs les monarques de France n' ont les mains que pour manier des sceptres. Tout ce que l' on peut donc desirer de vous en ce sujet, c' est d' y disposer vos villes par l' exhortation et commandement, par la manutention d' un bon ordre et par l' approbation du reglement requis ; car il ne faut point douter au reste que, si quelqu' une des principales commence une fois bien à propos cet ouvrage, toutes les autres, par une louable emulation, y voudront entrer. La chèvre ayant de l' eringuim ou chardon à cent testes en la bouche, mene tout le troupeau où elle veut, et les brebis se jettent en foule au passage apres la premiere. Tel est le naturel du peuple, autant au bien comme au mal. De plus, on ne sçauroit improuver, si, pour fournir vostre royaume des marchandises que l' on apporte de dehors, il vous plaisoit bailler de vostre argent à quelque compagnie de marchands, industrieux et fideles, afin d' augmenter vostre utilité particuliere avec la publique, comme il s' est fait entre les venitiens, portugais, genoïs et quelques autres ; car de

là sont venuës au royaume de Portugal et Espagne
la connoissance et l' acquisition des terres nouvelles,
aux republicues de Venise et de Genes, le fonds d' un
grand revenu...
vos majestez ont un signalé interest de regler tous

p257

les menus trafics qui se font en ce royaume, afin que
leurs sujets puissent venir à ceste facilité de vie, et
cecy est une autre part, non seulement de la commodité,
mais aussi de la richesse de l' estat. Icy quelqu' un
m' arrestera possible dès l' entrée et m' objectera qu' il
est impossible de faire maintenant que les marchandises
se puissent donner à aussi bon marché qu' elles
faisoient par le passé, à cause de la grande quantité
d' or et d' argent, qui se trouve à ceste heure en
l' Europe, par le moyen des mines de l' Amerique,
laquelle a fait hausser le prix de toutes sortes de
denrées. Je respons sommairement : que la valeur
essentielle des marchandises est immuable, non le
prix accidentel, qui dépend de plusieurs choses, pour
le plus et le moins ; que rien n' est cher qui n' ait
esté à bon marché, rien à bon marché qui ne puisse estre
cher ; que d' ailleurs, on ne les void pas tousjours
suivre la mesure et proportion de l' argent, attendu
que l' on peut marquer des années où, ayant haussé
de moitié de prix, elles ne laissoient pas d' estre à
meilleur marché quasi de moitié qu' elles ne sont à
present.

C' est, pour conclure, par la seule police, telle que
vos majestez la peuvent establir, maintenir et faire
exercer en ce royaume, que peuvent retourner les
vivres et marchandises à leur premier point. La
moitié de la besongne est desja faite pour ce regard.
Car vous y trouverez des plus belles loix, des plus
saintes ordonnances du monde, que les estrangiers
entendent

p258

avec autant d' admiration que d' estonnement de les
voir si peu ou si mal pratiquées. C' est à vos majestez
d' en commander l' execution avec un soin tres
particulier et une severité telle que le cas merite
contre tous les contrevenans, quels qu' ils soient,
donnant premierement ordre qu' un tas de proviseurs de
greniers qui ramassent tous les bleds d' un pays, sans
en vouloir accommoder le peuple, comme il appartient,

soient desormais empeschez de ce faire et que dailleurs ceux qui aiment mieux les laisser pourrir et manger aux mouchons que de les vendre aux marchez à raisonnable prix, en soient approchés et punis par bonnes amendes, comme voulans, entant qu' en eux est, destruire les graces, bontez et misericordes de Dieu, qui nous donne la pluye, la rosée, le chaud et le froid et toutes autres choses bien temperées et en saison propre et convenable, afin que la terre produise tous les ans abondance de fruits, pour estre distribuez à tous les hommes, auxquels il dagne departir la vie, selon les réglemens d' une juste police. Que ceux-là soient reprimez, qui vont tracassant deçà delà pour en épuizer leur province, afin de les transmarcher en pays estrange, affamant bien souvent les compatriotes, à l' appetit d' un plus grand gain, que bien souvent la mer leur dérobe. Que l' on estouffe comme un amas de chenilles ces petits traîneurs de sacs, coueurs de marchez, acheteurs de

p259

bleds en herbe, maquignons de dismes, espieurs de paysans, tricoteurs de paches et monopoleurs de denrées, qui mettent la cherté par tout où ils trafiquent et que l' on peut dire estre les vrais hanetons, qui devorent toute la substance et nourriture du peuple.

Voilà pour le regard des bleds.

Pour les vins combien se trouve-t-il de marchands qui enarrent tous ceux d' une contrée, afin de faire passer le public sous leurs mains, ce qui ne se devoit permettre jusques à la Saint Martin et viron le commencement de novembre, où s' en font les meilleures ventes ? Combien qui espient et attendent les gelées avant que d' ouvrir leurs caves, pour les vendre à tel prix que bon leur semble ? Combien qui les broüillent à toute heure, les frelattent, tracassent et changent du soir au matin ? Combien de plus meschans encor, qui aiment beaucoup mieux les laisser tourner, aigrir et perdre par leurs celiers, que de les vendre par le menu ? Mais quand il vient un marchand qui les enleve en gros et en bloc, c' est leur homme. Que diray-je de ceux ausquels vos majestez

p260

confient les principales charges des provinces, lesquels, par cest honneur, sont obligez de pourvoir

aux necessitez de vos peuples et toutesfois, participans aux entremises et negociations des marchands, permettent les traites de bleds, de vins et d' autres marchandises prohibées à qui bon leur semble, incommodant et appauvrissant par ce moyen tout le public de vostre estat ? Quoy ? Des magistrats, qui ont leurs mouchards et proviseurs à gages pour decouvrir et acheter tout autant de bled et de vin qu' ils en trouvent ès caves et greniers de leur ressort ? Je laisse à part les drappiers, merciers, grossiers et autres marchands, qui vendent aux laboureurs et vigneronns à credit. Car chacun peut bien penser comme ils se font payer de leur attente. Je ne m' arreste point à ces coueurs affamez et piqueurs d' avoine, qui vont faire leur chevauchée tous les ans par le pays, achètent des uns, disent aux autres si doucement : mon ami, si vous ne trouvez tant de vostre marchandise en un tel temps, amenez-la moy, vous sçavez bien à qui vous aurez affaire ; je la prendray à tel prix. Je passe par dessus ces vieux routiers, qui ont certains villages affectez, certaines maisons de vigneronns et de laboureurs particulièrement destinées et lesquelles de pere en fils leur demeurent obligées par quelques vieilles cedulles, dont jamais les pauvres gens ne se peuvent développer, mais

p261

aussi n' en payent-ils autre interest que de leur faire bon marché et bonne chere. J' obmets une autre sorte d' hommes encor plus dangereux, dont les montures sont si usitées d' aller par tous les villages qu' encores que leurs maistres dorment, elles ne se fourvoyent jamais ; car ils ont affaire par tout. Je ne fais point mention de ces guetteurs de chemins, qui, tous les jours de marché, se trouvent au devant des bonnes gens pour les descharger de leur marchandise, et quelques fois s' en vont la revendre tout à l' heure, non plus que de ces autres qui sont en perpetuel mouvement, à trois, quatre et cinq lieuës à la ronde, pour destourner tous les petits ruisseaux qui, s' amassans dans les villes comme en un vivier, causeroient l' abondance et bon marché de toutes choses. Mais les plus dangereux et préjudiciables de tous sont ces gros fermiers des principales terres, duchez, comtez, baronnies, chastellenies, plains fiefs de haubert, eveschez, abbayes, prieurez, qui tiennent tous les plus beaux greniers du royaume et font un si grand amas de bleds et de vins, que la pluspart des villageois sujets et censibles des seigneuries, qu' ils ont amodiées, passent sous leur main, comme il leur plaist. Ces gens au reste ont quasi tous le mot du

guet avec les marchands estrangers qui transportent nos denrées de pays à autre, tellement qu' il n' y a rien qui leur soit trop chaud ni trop froid, si bien que toute une province, par le negoce d' un petit nombre, demeure quelquesfois affamée et par consequent appauvrie. C' est principalement en ce poinct que l' on void avec le mauvais ménage des biens temporels et la prophanation des ecclesiastiques, la connivence, ou la negligence pour le moins des magistrats, qui tolerent ces monopoles. Que diray-je de ceste autre tromperie et desloyauté que quelques uns des plus riches exerçent sur les pauvres laboureurs, qui n' ont pas plustost fait leur recolte et écoux leur moisson qu' ils n' en soient dénuez, ne leur en restant bien souvent que la paille, que d' autres encor leur tirent de dessous l' aisle ? Là dessus, se voyans privez de l' esperance de leur nourriture et de toute la provision de leur chétive famille, ils recourent à ces gens qui ont fait cribler leurs bleds, lesquels bien souvent leur feront perdre trois ou quatre journées avant que de leur en delivrer les criblures, meslées ordinairement avec un peu de froment, de febves, de ségle et d' orge, que le bon homme est contraint de prendre à quelque prix que ce soit, se contentant pourveu qu' il ait terme jusques à la prochaine cueillette et permet, ainsi que son obligation chante, que le bled est bon, loyal et marchand. Surquoy vient à noter qu' une

charge de bon froment luy profiteroit autant que trois de ces cribleures, lesquelles diminuent trois fois, au moulin, au four et à l' estomac ; et, qui pis est, la substance en est si pesante qu' elle est digérée sans bonne nourriture, ce qui fait qu' un seul de ces hommes, travaillans nuict et jour, mange autant que trois, nourris de bon pain. Mais voicy encor la plus mauvaise consequence, c' est que les plus necessiteux empruntent du bled tel quel pour semer, et, la terre ne le pouvant rendre plus beau qu' on lui donne, ils se trouvent au bout de l' an frustréz de leur peine, et de leur attente, comme le public de la commoditez qu' il retire des heureux travaux du particulier. à joindre que celui qui seme écharsement recueille aussi écharsement.

Je parlerois icy des meusniers, si chacun ne sçavoit combien leur conscience est large et ne découvroit tous les jours les divers larcins qu' ils commettent en leurs moulins et ne s' en font que rire, sous ombre,

disent-ils, qu' ils ne prennent que ce qu' on leur porte. C' est pourtant bien mal fait à eux de changer un bled pour l' autre, d' acheter le son pour le remettre avec la bonne farine, afin que le poids de ce qu' ils ostent sur les sacs se retrouve. Quant à ces grossiers, qui y meslent du gravier et des pierres, cela se découvre à la main et sous les dents ; ils meritent punition exemplaire. Ces choses qui semblent estre de petite consequence, sont neantmoins entre les causes premieres de l' encherissement des vivres, d' autant qu' un bled

p264

pur et net, bien moulu sans fraude ni tromperie, profite un quart plus que l' autre qui est baratté et mixtionné. Mais le principal est que les personnes qui mangent d' un bon pain sont tousjours plus saines, plus fortes et plus alaires ; celles au contraire qui en mangent de mal accoustré, faibles, tristes et malades. L' emplastre à ceste playe serait de faire tous les meusniers maistres jurez, de leur deffendre le larcin sur peine corporelle, de les empescher de tenir en leurs moulins aucunes arches, coffres, ni sacs, de les faire visiter souvent et à l' improviste, pour regarder s' il y auroit point quelques cachettes, et finalement de ne leur permettre plus d' acheter du son, ni de nourrir aucuns pourceaux. Je ne veux point m' estendre en ce lieu sur l' abus des fripperies, qu' on peut nommer bien à propos les petites forest et coupe-gorges du public, où, sous ombre de bon marché, on n' achete autre chose que haillons fardez, deguisez, frotez, tondus, rognez, repetassés, que, sans tels artifices, on ne dagnerait quasi pas lever de terre ; sur les fraudes des drapiers qui vendent un drap pour autre et à mesme prix, bien que ce ne soit pas le mesme ; sur les piperies pareilles ou plus grandes des marchands de soye, que chacun reconnoist, mais trop tard, par l' usage des denrées qu' ils ont si chèrement venduës ; sur les impostures des orfèvres, enveloppées dans leurs soudures et comprises en leurs façons ; sur les sophisteries des grossiers et droguistes en matiere de

p265

liqueurs precieuses et senteurs aromatiques de musc, d' ambre gris, de civette, etc., de toutes sortes de simples, qu' ils adulterent par leurs antivoloménes ou

qui pro quo ; sur les meslanges des especeries, où il se fait tant de triaille et déguisement, que rien n' y demeure de pur et d' entier ; sur les epices, batuës pour vendre en detail, où l' on met tant de grana paradisi, de poussiere de cloux de girofle, de rebus de gingembre et de poyvre que ce n' est qu' une corruption de la santé, qu' une poison des humeurs. Je n' insiste point sur ces vieilles drogues eventées de rubarbe sèche, pertuisée et artusonnée, de casse moisie, de meschant sené, d' agaric corrompu, de semences de sept ou huit années, dont on nous compose de si cheres poisons, plustost que des medecines ; sur les seucres qui se vendent aujourd' huy pour fins, et ne sont pas à éгалer à ceux de Madère, que l' on vendait il y a trente ou trente cinq ans ; comme à mesme proportion, ceux de Madère ne valent pas la cassonnade du temps passé, ni la cassonnade d' apresent le miel blanc de Provence. Tout ce que dessus pourtant n' est pas de petite consideration pour le public, si l' on a principalement égard à la santé, la chose du monde la plus precieuse apres la pieté.

p266

Qui voudroit éplucher toutes les negotiations des hommes, en matiere d' artifice, y trouveroit un nombre infini de grands deffaux et piperies depuis la plus grande jusques à la plus petite, et maintenant plus que jamais, les visitations ne se faisant par les gardes des mestiers que par acquit, par faveur, ou par corruption. Je me rapporte aux rubantiers, passementiers, veloutiers, mouliniers de soye, tainturiers, drappiers drappans, filatiers, tisserands, s' ils travaillent loyalement. Qui ne sçait comme aucuns d' eux mettent leur soye en lieux relents et humides, pour luy donner plus de poids ? Comme ils rendent leurs étoffes brulées, minces et non materielles à l' appetit de quelque peu de gain ? Comme ils épargnent le vitriol, la gale et l' alun, qui entrent és teintures ? Comme, mettans les toiles sur le mestier, ils changent un fil pour l' autre ? Et toutesfois, quoy que ces marchandises soient alterées de leur naïve façon, on ne laisse pas de les nous vendre aussi chérement que si elles estoient les mieux faites et les plus loyales du monde. C' est la cause qui fait que toutes sortes de manufactures ne sont plus de si bonne durée et qu' il faut estre à toute heure à la boutique des marchands pour en acheter de nouvelles, où il s' en va une infinité d' argent, et cela proprement est la cherté : car on n' a jamais bon marché de mauvaise marchandise.

Qu' est-il besoin que je parle icy des feronniers,
armuriers, fourbisseurs, couteliers, serruriers,
mareschaux,

p267

blanche-oeuvres et autres qui manient le fer
ou qui l' allient avec l' acier ? L' usage ordinaire fait
connoistre la valeur de leur besongne, qui peche
ordinairement en la matiere et en l' ouvrage tout
ensemble. Aussi la tromperie regne aussi bien en ce
sujet, qu' en tous autres. On vend de meschant fer,
fait de mines aigres et froyables, pour du fer doux
et pliant. L' artizan, qui ne peut plus connoistre
l' acier, ne s' en peut par consequent asseurer et
travaille au hazard. C' est bien souvent autant d' argent
et de temps perdu que celuy qui s' employe en si
meschante besongne. Les mareschaux ne font quasi
plus fer ni clou qui vaille. Les chars et charrettes
ferrées qui passent par leur main sont incontinent
brisées et rompuës. Les fourbisseurs gastent
ordinairement les bonnes lames par ignorance, et les
armuriers font encore pis pour les armes. Les serruriers
mettent toutes sortes de bagatelles en oeuvre et ne
font clef ni serrure dequoy on se puisse servir, ou
bien c' est pour peu de temps, et faut tous les jours
les faire racouter. Les estamiers, maignens, fondeurs
et autres ne font pas mieux. Les uns vendent de meschant
étain mixtionné de plomb pour du fin et

p268

bien souvent pour celuy de Cornoüaille. Si on leur
en donne de vieil, pour le renouveler, ils sçavent
bien le troquer avec le meschant d' aujourd' huy ;
aussi peut-on dire avec verité que le plat d' estain du
temps passé valoit mieux trois fois et estoit quatre
fois de plus longue durée. Pour les maignens, ils ne
mettent pas seulement la piece auprès du pertuis,
comme l' on dit, mais la matiere dont ils se servent,
soit en fer, cuivre ou leton, est si mal accoutrée, si
mal façonnée, si mal mise en besongne que c' est
pitié d' en acheter pour employer en un menage.
Finalement les fondeurs sont devenus si rusez qu' ils
allient par artifice les metaux avec chose de peu de
valeur qu' ils font passer au lieu de celles qui sont
chères, tellement qu' il se trouve maintenant peu de
mortiers, chenets, landiers et chandeliers faits
loyalement et comme il appartient.

Tous ces défauts et tels autres que je passe sous silence-car ce ne seroit jamais fait, si je les voulois coter un par un, -viennent premierement de ce que les hommes n' ont plus, comme ils devroient, la crainte de Dieu devant les yeux, ne sont plus retenus en bride par la severité des bonnes loix, ne se connoissent plus pour ce qu' ils sont, assavoir membres d' un mesme corps unis sous un mesme chef et, pour dire tout, baptisez en un mesme esprit ; que parmy nous les meilleurs ordonnances ne tiennent lieu que de paroles inutiles, à faute de gens qui les facent executer ; que la charité y est totalement refroidie et ne peut plus par consequent nous eschauffer à nous entr' aimer et servir mutuellement, comme il seroit

p269

requis, attendu que l' oeil ne peut dire à la main : je n' ay que faire de toy ; ni la teste aux pieds : je n' ay point besoin de vous, ains que les membres qui semblent en nous les plus debiles sont les plus necessaires, que nous baillons plus d' honneur à ceux que nous pensons estre les moins honorables, plus d' honnesteté à ceux qui sont les plus deshonnètes, afin qu' il n' y ait point de partialité en tout le suppost, mais que tous ses membres ayent une mesme sollicitude les uns pour les autres...
certes, il est bien plus royal de construire et d' augmenter que d' amoindrir et de demolir ; par mesme raison, bien plus digne du monarque d' accroistre la richesse de ses sujets que de la diminuer.
Où connoist-on mieux le bon pasteur qu' à la graisse et à la belle laine de son troupeau ? Le but du prince soit la conservation de son peuple ! ... celui est bon roy qui ne regit pas bien seulement soy-mesme, mais qui est cause de felicité à ceux qu' il régite. Et, je vous prie, ceste felicité, est-ce plus un effect de courage et de vaillance que de prudence et de justice ?
L' établissement d' une bonne police merite plus de gloire, par le jugement mesme des grands roys et illustres capitaines, que ne font les victoires plus signalées. Si tous se gouvernoient par raison, disoit Agesilaus, que serviroit la magnanimité ? La ville d' Athenes a porté deux grands personnages entre tous les autres, Solon et Themistoclés ; l' un renommé à cause de ses bonnes et sages loix, l' autre fameux en prouesse ; l' un immortel par l' institution de sa republique, l' autre par la victoire de Salamines. L' un par

p270

ses armes a de son vivant garanti sa ville de la subjection des perses, l' autre luy a profité non seulement durant ses jours par son conseil, mais encor long temps apres sa mort. Themistoclés ne sçauroit dire qu' il ait aidé à Solon ; et Solon au contraire se peut vanter d' avoir aidé à Themistoclés par le moyen de ce sage senat des areopages, qu' il establit, selon l' advis duquel ceste guerre, qui luy acquist tant de bruit, fut entreprise et conduite...

on dit que ce n' est pas moindre gloire de sçavoir bien conserver que d' acquerir. Il est vray ; plusieurs ont sçeu vaincre, qui n' ont pas sçeu bien user de la victoire ; plusieurs ont plustost lasché que pris, perdu que gagné. Aussi l' un est meslé de fortune, et l' autre se doit totalement à la prudence. L' un n' a l' honneur que par emprunt, et l' autre l' a de son propre. L' un fait connoistre la force du bras, et l' autre la vigueur de l' esprit. Finalement, l' un plante et met sur pied les estats, et l' autre les attache comme avec de grandes et profondes racines, en telle sorte que ni les tempestes des guerres estrangeres, ni les orages des seditions civiles ne les peuvent verser de leur assiette. C' est pourquoy les historiens tiennent que la durée de Rome se doit attribuer au Roy Numa comme à Romulus la fondation, à cause que par sa pieté et par son bon sens, il l' institua en la religion et la façonna aux bonnes coustumes et louüables moeurs, luy donnant des ordres et réglemens de police qui l' ont fait subsister plusieurs siecles, victorieuse et triomphante de toutes nations. Maintenant vos peuples attendent le mesme de vous, sire. C' est

p271

à quoy ils vous convient avec tres humbles prieres et ardentés supplications, afin que, de leurs jours, ils puissent voir sortir cest estat comme d' un chaos de confusion et monter au plus haut periode d' honneur qui luy soit destiné, et que vous resplendissiez dessus en vostre apogée, comme un astre de lumiere immortelle, éclairant à tous hommes avec les rayons de pieté, et de justice, de clemence, de temperance et generalement de toutes ces vertus qui font mieux les roys que les sceptres et les diadèmes.

LIVRE 3 DE LA NAVIGATION

Si les vœux de vos bons subjects, s' associans avec l' ange tutelaire de la France, ont impetré jusques ici de la majesté divine la continuation de la tranquillité publique, en laquelle le feu roy vostre pere et mary, prince d' incomparable merite et de memoire immortelle, nous laissa, quand par je ne sçay quel destin il fust ravi d' entre les hommes, nous devons encore esperer en vostre faveur un mesme effect de sa grace, l' obtenir par un mesme et semblable moyen et le rechercher d' elle seule ! ...

combien de secousses horribles a souffert cest estat depuis que les premiers fondemens en furent jettez ? Pas une cheute toutesfois. Il a esté battu, non point abbatu, incliné, non jamais renversé, semblable a ces grands chesnes secoüez des vents et des orages, qui demeurent tousjours fermes sur leurs racines, aussi profondes en terre comme les branches en sont haut eslevées dans le ciel.

C' est une grace particuliere de la faveur divine, qui nous donne la hardiesse, non seulement de desirer, mais de demander et comme d' exiger de la

bonté de vos majestez un bon usage de ceste profonde paix, pour laquelle tous vos peuples conspirent unanimement, afin que vostre empire se reduise, par le bon gouvernement, en un cercle d' estat qui soit tel que jamais rien n' en puisse tomber ny décheoir ; que ceste monarchie, laquelle est venüe si grande et si complete entre vos mains, devienne en vos jours, et par vostre moyen, plus riche et plus florissante qu' elle ne fut jamais. Courage, majestez tres-chrestiennes ; outre sa force naturelle, donnez luy des arcs-boutans qui la maintiennent en pied durant tous les siecles. Delivrez là de tous hazards de changement, par l' establissement d' un ordre constant et immuable, auquel seul est deu la manutention des seigneuries. Faites que la fortune, volant legerement par dessus le reste du monde, et passant ceste belle riviere de Seine, vienne dans vostre louvre faire hommage à vostre jugement, poser à vos pieds ses aisles legeres, quitter ses patins volans et laisser sa boule mal asseurée, qui tourne çà et là, pour faire avec vous, c' est-à-dire en la compagnie de la vertu, sa demeure fixe et eternelle. Donnez ordre que dans le port de la paix ce grand estat, ne plus ne moins qu' une carraque, ayant esté longuement battuë de la tourmente et de nouveau radoubée à force de

coups, et à grand' violence de marteaux, demeure en repos jusques à ce que ses liaisons soyent affermies, ses cloëures tout accoustumées et ses jointures bien consolidées. Puis, sire, quand vous serez devenu par l' aage homme aussi parfait que par la naissance vous estes grand roy, ne craignez point de le tirer,

p275

comme en plaine mer, quand il vous plaira : car alors, il vous portera victorieux jusques au bout du monde, sans faire eau, resistant contre tous orages et tempestes...

vostre pere vous doit estre un grand aiguillon à cela, prince de courage invincible et de hardiesse noppareille, eslevé par plusieurs grandes prosperitez, par glorieuses conquestes et celebres victoires jusques au comble de la gloire. Estant issu de luy, vous ne pouvez moins faire que tout ce que l' esprit humain se peut imaginer. Il vous a laissé en possession non moins de sa reputation, que de ce grand et fleurissant royaume, le plus beau, le plus fort, le plus ancien, le plus noble qu' oeillade le soleil ; et par tant seroit-ce honteusement renoncer à sa succession, si vous ne taschiez non seulement de la conserver, mais encor de l' accroistre par vostre propre vertu...

vous avez un avantage, sire, que nul prince du monde n' a comme vous : que votre France seule peut noyer et couvrir d' hommes ; mais de quels hommes ? D' hommes invincibles et d' armes non soutenables, tout le monde. Si vous pouvez un coup cognoistre vostre force et sentir vostre coeur, comme il faut et comme on l' espere, le croissant pallira de peur, voire fera éclipse, la Palestine n' aura point assez de palmes, ny la Grece assez de lauriers pour couronner vostre chef. Vous avez plus beau subject de bien faire que n' eut jamais aucun monarque du

p276

monde. L' Asie vous attend et l' ocean vous ouvre ses bras...

pour bien disposer au reste vos subjects, qui sont les utils vivans et les instrumens animez dont il se faut servir à ces grands effects, que nous esperons et attendons de vostre regne, il vous leur faut apporter comme un renouvellement et reformation de moeurs ; il vous leur faut repeindre de vostre propre

main l' image de la vraye gloire, recharger ses vieilles couleurs jà toutes effacées avec d' autres plus vives et plus éclatantes, qui la leur facent recognoistre et qui, par ceste recognoissance, les induisent à l' adorer, il vous faut réchauffer leur premiere vigueur quasi morte et esteinte, resveiller leur esperance toute endormie, ressusciter leur desir des choses honnestes, languissant presque sans pouls et sans mouvement. Car il est arrivé, par je ne sçay quel malheur du siecle ou par quelque destin incognu, qu' a mesure que notre cognoissance s' est augmentée par le progrez des aages nostre vertu est decheuë et diminuée. De plusieurs raisons je pense que la meilleure est celle qui sonne tous les jours en la bouche de nos bonnes gens : que jamais les enfans ne valent leurs peres en bonnes moeurs ; cela s' entend en courage, en resolution determinée et, pour dire tout en un mot, en l' usage legitime de la vie et au mepris genereux de la mort. De vray, les siecles precedens ont porté des hommes, lesquels ont rendu leur vie si illustre que, plusieurs siecles apres, elle nous esbloüit encore, à force de rayons de gloire. Tous ravis, nous sommes

p277

contraints d' advoüer que, comme leurs armes, trop pezantes et leurs habillemens disproportionnez à la petitesse de nos corps, ne nous sont plus de nul usage, leurs desseins sont trop grands pour nous, et leur discipline inaccessible à nostre pratique. Toutesfois je ne veux point tirer ceci en consequence, comme si je voulois persuader que la vertu de jour en jour s' affoiblit et, comme les autres choses mortelles, s' aneantit par le temps, que le vice, au contraire, gagne tellement pays qu' il se rend maître absolu de tous les hommes ; car il n' en va pas ainsi. Je veux monstrier seulement que ceste vertu jadis vigoureuse et, par maniere de dire, en perfection de force dès les premiers temps de sa naissance, devient foible et fievreuse avec le temps, si l' on n' y prend garde, n' a plus le pouls si réglé, la couleur si naturelle, la force si gaillarde. à joindre qu' elle se rend melancholique, en se voyant mesprisée, reduite dans les tenebres et confinée en la solitude. La lumiere est son jour, elle y prend lustre, elle s' y plaist ; mais elle est contrainte de baisser la veuë, quand le vice pompeux triomphe, se pare de ses ornemens, voire bien souvent l' en dépouille et volontiers feroit gloire de la trainer comme esclave apres son char. C' est ce qui luy fait perdre le courage ; ce qui la retient, comme resserrée en

soy-mesme, n'ozant aspirer, faute de credit et de moyens, à l'execution des plus belles et glorieuses choses.

à qui me demandera pourquoy sont plus grands que les nostres, sans comparaison, les exploits de ces braves grecs, de ces magnanimes romains et consequemment

p278

de nos genereux peres, je respondray hardiment que l'honneur estoit plus grand en ce temps à la vertu, la vertu mieux disciplinée, la discipline plus exactement réglée, que ceux qui commandoyent avoyent plus de prudence, ceux qui obeissoient plus de respect et qu'ainsi, comme par une conspiration reciproque à bien faire, le devoir demuroit en egale balance de costé et d'autre ; ce qui faisoit que toutes les entreprises marchoyent d'un train si constant et si mesuré qu'à peine pouvoit-on discerner laquelle y contribuoit le plus, de la fortune ou de la vertu. Aussi l'experience de tous les temps a fait connoistre que bon maistre et bon serviteur, bon capitaine et bon soldat, bon prince et bon subject sont ordinairement relatifs. Rejettons donc en general le blasme du changement et la diversité des hommes et des temps sur la difference des moeurs, qui transmettent leurs vices des uns aux autres, comme par deux canaux qui s'entre-respondent. Reconnaissons que nous nous sommes cavez, des cisternes puantes et sales, que nous avons infecté les sources d'honneur où nos peres puysoient, déplacé les bornes du devoir que nos majeurs avoyent religieusement plantées, changé les maximes de la vertu en celles de l'artifice, supposé, au lieu de la vraie et legitime gloire, un je ne sçay quel fantosme, formé de vent, seulement visible en l'air de la vanité et subsistant en la seule apparence, recherché le souverain bien dans le limon des gluantes voluptez,

p279

delaisé la vertu, qui sent à l'ail et qui fond en sueurs, pour embrasser une lasche paresse toute parfumée et molle d'onguents aromatiques. C'est donc à vous ! Sire, qu'il appartient de repurger cest estable d'Augie, de remettre ce bel object, à la seule veüe duquel Platon dit qu'on s'enflamme d'amour devant les yeux de vos peuples, de

les retirer des obscures tenebres de l' infamie au plein jour de la gloire, de rompre ces charmes de Circé, qui les transforment d' hommes en bestes, de les arracher du milieu de ces douces lottes, qui les ont si long-temps affriandez. Advienne qu' à l' exemple d' Ulysse, ce sage roy, vous preniez le baston à la main, et les contraigniez de s' embarquer sur vos vaisseaux, afin de porter vos armes jusques au bout du monde, et faire partout reconnoistre que la France, à meilleur tiltre que l' Itaque d' Homère, doit estre appelée la mere des hommes vaillans et prudens, qu' à bon droit elle se vante d' estre la reine des regions chrestiennes, l' eschole de la civilité, la boutique des arts, en un mot la gloire du monde, à laquelle non-seulement toutes les terres, mais toutes les mers doivent obeissance. C' est pour cest effect, sire, que la navigation vous doit estre sur tout recommandable, et qu' en considerant les honneurs qui vous en doivent naistre et les profits qui peuvent en revenir à vos peuples, vous devez curieusement soigner de la mettre chez vous à son poinct de perfection. C' est la plus belle

p280

chose du monde, aussi bien que la plus aventureuse. Aussi a elle esté practiquée de toutes les nations, lesquelles ont voulu s' acquerir bien tost reputation par les armes, non-seulement de nostre temps, mais aussi de toute antiquité. Le nom des anciens gaulois en est pris en son ethymologie hebraïque et armenienne, où ce mot de Galim signifie navigateur... parlant des nations qui se sont adonnées à la marine, ce serait faire tort aux vieux françois, si experts et pratiques en cet art, si nous ne les mettions en ligne de compte, ayant mesmement acquis si grande gloire et reputation par leurs voyages. Aussi ceux qui ont recherché leur origine, les tiennent avoir esté peuples maritimes et les font sortir de ceste region marescageuse, qui se vient confiner à l' ocean, entre le fleuve Albis et le Rhin, où les anciens geographes pozent les hauts et bas chaussiens, peuple de grand' noblesse, dit Tacite, entre les germains, limitrophes des bataves, ce sont les flamans, et qui par justice maintenoyent la grandeur de leur nom et l' autorité de leur seigneurie... à qui voudra regarder de prés, il y a dequoy s' estonner, de nous voir maintenant si esloignez des entreprises et desseins de mer. Sommes-nous françois ? Y voilà nos majeurs employez, sinon dès leur origine, au moins dès le temps plus lointain dont les hystoriens facent quasi mention. Sommes-nous

gaulois ? Xenophon nous témoigne en ses aequivoques
que les gaulois ont les premiers basti, équipé

p281

et conduit des vaisseaux : ce qui a donné occasion
à plusieurs gens d' esprit, de deriver de leur nom,
celuy des galeres, galions, galiasses et galiotes. Ce
sont eux sans doute qui les premiers se sont fait
redouter et connoistre par mer aux austres peuples de
la terre, qui les premiers ont gagné et possédé
l' empire des ondes, qui, long temps depuis, affriandez
a tels voyages, nommément sous la conduite de ce brave
Candaules, si haut loué de Pausanias, discoururent
par ceste flottante voye, au long et au large, haut
et bas, amassant de grandes richesses de leurs butins,
qui gaignerent une grande bataille navalle contre les
cartaginois, excellens hommes de marine, et en
consacrerent une statüe d' Apolon, au temple de
Delphes, joignant celle du poëte Homere. On trouveroit
encor bien d' autres temoignages de leur suffisance en
matiere de navigation et de leur courage aux combats
de mer ; mais ce sera prouver fortement l' un et
l' autre, quand nous dirons en la foy de plusieurs
celebres historiens qu' ils furent les premiers autheurs
de ce solennel sacrifice, appellé par les gens
Panionion, dont parle Strabo, recitant les voeux qui
se faisoient au temple de Neptune, tenu pour Dieu de
la mer, qui préside aux orages et aux tempestes, et,
plus antiquement encor, alleguant que Janus, creu
par les romains inventeur des navires, estoit gaulois,

p282

au rapport d' Athenée, et que ceste monnoye
dont parle Sext Aurel Victor, nommée as de
memoire par les anciens, estoit pareillement un
ouvrage gaulois, où pour symbole de sauveté, se voyoit
empreint le caractere d' une nef, sur laquelle Saturne
abordoit sain et sauf en Italie.

Il est tout evident de ce que dessus, pour ne faire
un plus long denombrement des autres peuples, qui
se sont jadis portez à la navigation, qu' il y a eu fort
peu de nations belliqueuses qui ayent negligé cette
partie, si necessaire à la grandeur, à la richesse et à
la gloire des estats. Mais on peut dire en assurance,
que, comme les anciens nous ont surpassez en toutes
autres choses, ils doivent ceder à nostre aage, la
parfaite connoissance et pratique de celle cy. Nous

devons pareillement reconnoistre ingenüement que les portugais et les espagnols en ont emporté le prix et l' avantage sur les modernes, plus toutesfois pour avoir mieux et plustost reconnu ses profits et ses commoditez que pour avoir excellé particulièrement en courage, adresse et dexterité, naturelle ou acquise. Il faudroit un bien long discours pour deduire ce que ces deux peuples ont fait aux deux Indes, où leurs conquestes ne doivent rien de reste au regard de l' estenduë des pays et des divers peuples, à celles des premieres monarchies... pour nostre particulier, outre que nos troubles nous ont beaucoup divertis de ce que nous eussions peu, si nous eussions voulu, il semble que, voulant

p283

ce que nous pouvons, rien ne puisse apporter plus de détournier et de nuisance à nos desseins que ce qui devoit y servir d' avantage, à sçavoir l' abondance de toutes choses necessaires et le nombre d' hommes plus que suffisant. De prime face, les voyages de mer estonnent ceux qui ne les ont point accoustumez. D' ailleurs, il est fort difficile de persuader à ceux qui se trouvent bien à leur aise dans leur maison, si principalement ils ont reçu quelque incommodité en quelque petit traject de mer, de se hasarder à l' entreprise d' un voyage de long cours. Plusieurs choses en peuvent detourner, que je laisse à part pour mettre seulement en avant celle cy : l' amenité des lieux où nous naissons, l' esloignement de la mer, le commerce d' un air doux et salubre, la delicatesse du boire et du manger ; l' usage et commodité de ces choses est cause que nos hommes ont peu entrepris par mer ou peu fait, au prix des autres, ou que, voulans y tenter quelque chose, nous avons esté contraints d' emprunter l' industrie des estrangers ; ce qui mesme est avvenu aux castillans. Mais en fin ils ont sçeu mieux ménager les resolutions hasardeuses, les rapports veritables et les effects courageux d' autruy. Nous n' avons pas esté du tout sans entrepreneurs et sans entreprises ; mais je ne scay comment nos bons commençemens ont toujours esté suivis de mauvais succez. Je trouve, que l' an 1417, Urban De Braquamont, admiral de France, envoya Jean De Betencourt, normand, avec une flotte composée

p284

à ses propres frais, pour découvrir et conquérir en son nom les sept isles des Canaries, à sçavoir la Grand' Canarie, Theriffe, la Palme, Lançarotte, Forte Avanture, la Gomere et le Fer. Il mit pied à terre à Lançarotte et à Forte Avanture, dont les habitans se nommoient les lançarottois et les mahores. Ceux-ci se rangerent facilement, mais non ceux de Teneriffe, appelez les goüantches, les plus belliqueux de tous, descendus aussi de grands et puissans hommes, dont plusieurs sepultures se trouvent encor aujourd' huy aux calmes de l' isle, dans des grottes, où, conroyez et sechez, ils sont estendus de leur long, une picque à leur costé. Il est demeuré une race de goüantches à Nostre-Dame De La Chandeleur, lieu de devotion, esloigné de quatre ou cinq lieuës de la ville de S Christofle, autrement dite la Lagouna, et de trois ou quatre lieuës de Sainte-Croix, l' un des ports de l' isle, gens adroits et courageux, courans aussi aventureusement qu' admirablement par des précipices, la picque en la main, à laquelle ils sont merveilleusement adroits, et, de laquelle se servans industrieusement, ils descendent fort resoluement d' un précipice en terre et sautent du premier estage d' une maison contre bas. Batencourt, ayant effectué son

p285

dessein sur ces isles, fit voile en France, laissant un sien parent pour les garder ; mais, voyant que contre sa promesse, il tarδοit beaucoup à retourner avec secours et rafraichissement, on tient qu' il vendit ou pour le moins resigna ces isles, je ne sçay pas pourquoy, sinon pour ne les pouvoir plus retenir, à Dom Henry, troisieme fils du roy de Portugal. Quelques uns de ses descendans y sont pourtant demeurez jusques à present, et tient on de pere en fils qu' ils en ont esté les premiers possesseurs et, comme tels, y portent encore la qualité de nobles. Dom Henry composa une armée de mer pour s' en investir ; mais il fut repoussé des habitans, ce qui l' occasionna de s' en demettre entre les mains du Roy De Castille, l' an 1431. Voilà le premier effort des nostres que je sçache en ces derniers siecles, sur un autre continent. Quant aux anglois, ils sont, a dire vray, fort commodement placez pour les expeditions maritimes. Leurs histoires portent que, long temps avant les courses des danois, dont leur isle a plusieurs fois esté ravagée et finalement subjuguée, un de leurs princes nommé Madoc, fils du Roy De Galles, cedant à son frere toutes sortes de prétentions, s' en alla chercher d' autres terres qu' il trouva et qu' il habita,

blasmant les hommes qui demeurent charmez de l' air de leur naissance, pour n' en avoir point gousté d' autre plus doux et plus temperé. Quoy qu' il en soit, ce peuple est depuis long temps experimenté en l' art maritime ;

p286

mais s' estant quasi tousjours contenté de sa mer, il n' a pas si tost pris le large, tant vers l' orient que vers l' occident, comme ont fait les portugais et les espagnols. Voulant l' entreprendre, il s' est servi d' estrangiers au commencement. Le Roy Henry septiesme donna des lettres patentes en l' an 1495 à Jean Cabot, à Loys, Sebastien et Zanche ses fils, pour aller découvrir et habiter nouvelles terres, à condition de luy rendre pour tous devoirs la cinquiesme partie du profit, deduction premierement faite des frais et des coutages. Jean Cabot et Sebastien, se mettant en mer, partirent de Bristol l' année suivante et faisant leur route vers les parties de l' est de l' Amerique, découvrirent, le vingt-uniesme jour de juin, l' isle Saint-Jean, et de là naviguerent vers le nord, jusques sous les 56 degrez ; mais ne pouvant trouver le passage qu' ils prétendoyent pour aller à la Chine et quelque mutinerie s' estant emeuë entre leurs gens, ils retournerent ranger la coste vers la Floride jusques au 36 degre, puis revinrent en Angleterre ou le pere mourut. Le fils, apres son decez, s' estant retiré vers le Roy De Castille, équippa à ses frais des navires,

p287

pour faire la découverte du Brezil. Ce voyage donna la connoissance de la riviere de la Plate, ainsi nommée à cause de l' argent qui s' y trouve. Depuis ce temps, les conquestes des espagnols sont tousjours allées en augmentant dans les Indes Occidentales, un pays n' ayant pas si tost esté découvert qu' ils n' en ayent fait leur propre. Certes de grands hommes, il leur faut donner ce tiltre, encore que la pluspart fussent petits d' extraction et peu moyennés, ont travaillé pour la gloire de ceste nation, et maintenant elle jouït en repos et avec beaucoup de profit des fruicts de leur labeur. Les exploicts et conquestes de ces gentils courages se connoistroyent bien mieux, avec les moyens qu' ils ont tenus, si la plus part ne nous estoyent celez à

dessein. Ces gens sont d' ailleurs assez ambitieux d' honneur, assez curieux de l' amplification de leur gloire, mais ils ont une juste apprehension de nous mettre l' esperon au flanc ; ils ne veulent point nous voir entrer et courir en ceste carriere ; s' ils nous marquent des brisées, elles sont confuses, elles tendent qu' à nous embarasser l' esprit et faire perdre toute cognoissance dans leurs voyes. Je crois bien que c' est leur principal desir de demeurer seuls et sans concurrens, pour n' avoir point d' autres imitateurs que leurs successeurs et descendans. S' ils peuvent l' obtenir, c' est leur bien et leur honneur ; mais, comme ils ne possèdent ces belles contrées que par le seul tiltre des armes, ils ne s' en peuvent asseurer comme d' un juste heritage. Dés leurs premieres découvertures aux Indes, une belle et loüable émulation

p288

commença de naistre parmi eux. à l' envi les uns des autres, ils s' efforcerent de bien faire... Jean Verazzano... fut commis par nostre grand Roy François I à la découverte des nouvelles terres. Ce prince, sans controverse le plus grand de son aage en toutes qualitez vraiment royales, mais au reste tousjours assez malmené de la fortune, reconnoissant les bons sucçes qui arrivoyent aux castillans en l' Amerique plus par bon heur que par merite, et prévoyant les singulieres commoditez qu' il en pourroit retirer pour l' advenir, se sentit chatoüiller le coeur de quelque desir d' avoir part au gasteau. Toutesfois, comme ses desseins n' estoyent moins justes que genereux, il voulut s' adresser en lieu que nul prince chrestien peust se vendiquer. Ainsi Verazzano, de l' industrie duquel il pleut à sa majesté se servir, partant de nos costes, s' adressa droit vers la Floride, et la rangea, tirant tousjours vers le nord. Il vid plusieurs isles, reconnust de beaux fleuves et de belles terres et mesme, pour prise de possession, y planta des colonnes de pierre, où estoyent gravées les armoiries de France. à son retour, il fist au roy un tres avantageux rapport de tout ce qu' il avoit remarqué, et entre autres choses l' asseura que le pays qui s' estend de la Floride au Cap Breton estoit le meilleur, le plus beau et le plus fertile du monde... nostre grand François I, n' ayant peu perdre le goust que Verazzano, pilote diligent, hardy et industriel, lui avoit fait prendre de ces terres, et delà

possible se portant ailleurs, le renvoya avec nouvelles charges et instructions ; mais il mourut en ce second voyage. Ce fut à la verité un grand dommage pour la France ; car il y a bien de l' apparence, que, si en ce temps l' on nous eust donné de l' exercice dehors, les troubles et les schismes suscitez en ce royaume eussent par ce moyen esté suffoquez dès leur naissance, et tous nos malheurs eussent avorté. Mais nos destins ne le portoient pas ainsi. Quels pays au reste n' eust-on peuplé de douze millions d' hommes pour le moins consommez durant nos guerres ? Ne revenez jamais, temps prodigieux, où les peres délaissent le soin de leurs enfans, les enfans dépouillent la pieté envers leurs pères, les freres proditoirement trahissent leurs freres, les femmes meschamment abandonnent leurs maris, les maris laschement prostituent leurs femmes, les cousins cruellement massacrent leurs cousins, les amis infidèlement dressent embusches à leurs amis pour avoir leur bien et leur vie. Il n' y a rien qui dénature tant les hommes que les guerres civiles ! Les plus traitables humeurs s' en effarouchent, les moeurs plus douces s' en aigrissent. Elles font naistre la barbarie au milieu de la civilité, font degenerer les hommes de l' humanité, et corrompent mesme les divines habitudes de la vertu. Heureux et sages les princes qui les évitent et divertissent, qui durant le calme se souviennent de la tempeste et durant la paix préparent la guerre au loin, non chez eux : contre les estrangers et ennemis ; non contre leurs citoyens, subjects et serviteurs. Mais revenons a nostre propos.

La mort de Verazzano fut cause qu' en l' an 1534 François I rechercha Jacques Cartier de Saint-Malo, homme de mer et pilote excellent, pour continuer ses découvertes et sur tout trouver un passage en la mer du sud. C' est pourquoy, suivant le discours de son esprit, il adressa son premier voyage vers les terres neufves et le Cap Breton. Puis, pour la seconde fois remontant en mer avec trois navires et cent douze hommes, il découvrit les contrées de Canada, Saguenay, Hochelaga et quelques autres situées sur la grande riviere de Saint-Laurens, en laquelle n' ayant trouvé aucune issuë pour entrer dans l' autre mer, que principalement il cherchoit, apres y avoir hyverné, il retourna en France et vint faire rapport au roy de ce qu' il avoit fait et veu, de ce qu' il

pensoit s' y pouvoir faire et découvrir. L' année suivante, il fut encore équipé de trois navires et d' un bon nombre d' hommes pour aller passer son hyver en Canada et reconnoistre mieux toutes les costes. Mais par malheur, la saison fut longue et aspre, et parmi les habitans du pays s' esmeut je ne sçay quelle maladie dangereuse, et aux nostres inconnuë, laquelle en consumma beaucoup, ce qui le contraignit de ramener le reste de ses gens en France. L' an 1545, on lui delivra derechef des navires à Saint-Malo, aux frais du roy. Ce fut à ce coup qu' il embarqua des hommes et des femmes, avec dessein resolu de faire peuplade. Messire Jean François De La Roche, seigneur de Robert-Val, fut nommé par sa majesté son

p291

vice-roy ès pays de Canada, Saguenay et Hochelaga, appelez maintenant la nouvelle France, lequel, assuré non seulement par la constitution du globe de la terre, mais par le rapport des sauvages mesmes, d' une autre mer au derriere de ce continent, donna charge à Cartier de chercher un passage par le nord-ouest, pour aller au Cathay et à la Chine. Ce seigneur bouillonnoit d' un extrême desir de voir ces terres occupées par les françois, et pour ce depeschoit-il Cartier devant pour y prendre assiette et fortifier quelque belle place, cependant qu' il feroit en France amas d' hommes et de provisions pour s' y rendre l' année suivante, avec sa flotte bien munie. Mais, son project estant traversé, selon nostre malheur ordinaire, il ne peut fournir secours et rafraichissement au temps promis. Ainsi fut-il accusable, non tant à cause du manquement que de l' erreur qu' il encourut, pour ne pas avoir adverti Cartier de ce qui l' arrestoit : car venant à prendre une imagination de quelques troubles en France, et quand et quand luy naissant une crainte de se voir abandonné, il se rembarqua pour revenir l' an 1542, arrivant à La Rochelle, il y trouva le seigneur de Robert-Val avec hommes et vaisseaux tous prests, lequel usa tant envers luy qu' envers ceux qui le suivoyent de grande instance pour les faire retourner ; mais il ne peut l' obtenir, soit à cause de la fatigue, ou autrement. Au contraire Cartier fit voile de nuict, et se

p292

retira à Saint-Malo. Le seigneur de Robert-Val ne laissa pas de poursuivre son voyage avec trois navires, garnis de deux cents hommes. L' embarquement se fit à Chef De Bois. Il demeura l' esté et l' hyver suivant en Canada : mais du mauvais ordre, des querelles de ses gens, du mauvais traictement des sauvages et de quelque peu de fatigue, que quelques courtisans qui le suivoyent endurent, proceda la ruine de tout son dessein, dont les reliques revindrent en France, incontinent apres. Pendant le temps des découvertures de Cartier en ces quartiers, les anglois y eurent aussi quelque dessein ; car, en l' an 1536, un nommé Hore, de la ville de Londres, fut avec deux navires et six vingts hommes, prendre connoissance des costes, depuis le Cap Breton jusques à la Floride. Mais les vitailles, par son peu de prévoyance, venant à luy deffaillir, ses gens furent contraints de s' entre-manger, et tous sans doute perissoient miserablement de faim, s' ils n' eussent surpris un vaisseau françois, qui de fortune arriva là où ils estoient. Ainsi remis et quelque peu provisionnez, ils reprindrent leur route pour Angleterre. Suit une pause de vingt années, durant laquelle ny françois, ny anglois, dont au moins l' on face mention, n' ont entrepris ny découverte, ny peuplade ès regions de la neufve France.

p293

Monsieur L' Admiral De Chastillon se forma bien en l' esprit sur la connoissance qu' il avoit prise des découvertures et memoires de Verazzano, qui luy estoient tombées entre mains, des voyages de Cartier et des entreprises de plusieurs autres, tant nostres qu' estrangers, qu' il y avoit de l' honneur et du profit à gagner par ceste voye. Et pourtant fit-il equipper deux navires au Havre De Grace, dont il commit la charge à Jean Ribaut De Dieppe, lequel, accompagné de René Sieur De Laudonniere, et de plusieurs autres gentilshommes, partit de France, avec ordre expres d' aller derechef reconnoistre les costes depuis le Cap De La Floride jusques au Cap Breton. Il luy commanda pareillement de commettre quelques-uns en la terre, afin de rechercher lieu propre et commode à l' habitation ; ce qui fut effectué, laissant Albert De La Pierre avec trente hommes dans une petite isle où il se fortifia, mais, ayant esté tué des siens par sedition, ceux qui resterent furent contraints d' abandonner le lieu, à faute de secours. Deux ans apres, assavoir en l' an 1564, mondit sieur l' admiral, qui goustoit mieux tous

les jours ceste entreprise, y renvoya le Sieur De Laudonniere, sous l' autorité du roy, avec trois navires et bon nombre d' hommes, fondez en commission d' y planter les armes et les moeurs françoises. Il arriva heureusement à bord et avoit desja bien sejourné vingt mois dans la terre, lorsque Jean Ribaut, amenant de

p294

France bon nombre de navires, d' hommes et de vitailles, vint pour prendre sa place ; car ses malveillans l' accusoient vers monsieur l' admiral que ses comportemens estoyent rudes et tyranniques à l' endroit des habitans naturels du pays, que pour ce subject, ils commençoient a prendre en haine les françois, et qu' au reste ces peuples estoyent irreconciliables. Comme Ribaut avoit desja mis bonne part de ses gens à terre faisant travailler à la descharge des navires, Pedro Menendes espagnol, qui conduisoit une bonne flotte et bien garnie d' hommes, donna dans le port. Soudain Ribaut commande a ses gens de se r' embarquer, contre l' advis de Laudonniere, prenant pour renfort tout ce qu' il y avoit de soldats sains dans la place et en laissant à peine cinquante tous malades avec luy, car un mal du pays y regnoit pour lors, qui travailla beaucoup les françois, jusques a tant qu' ils en eussent trouvé le remede par la connoissance d' un arbre qu' un sauvage leur enseigna. Ainsi Ribaut s' estant mis à la poursuite de Menendes et donnant la chasse à une partie de ses vaisseaux, un grand vent s' esleve et la nuict survient, qui luy fait perdre la veuë et la connoissance de leur route. Menendes, prenant de là occasion, vient donner en terre, à un havre esloigné de nostre fort d' environ dix ou douze lieuës, et sur le champ, desembarquant ses gens, les fait marcher en telle diligence que la nuict suivante il y arriva. Or estoit-il presque tout démoly, à raison que Laudonniere desesperant de tout secours, l' avoit mis hors de deffense, en resolution de s' embarquer pour le

p295

retour sur un navire et une patache, a ce dessein acheptés de Messire Jean Haquins, anglois, qui retournant des Indes, avoit donné dans ce port pour se rafraichir et faire aiguade ; de sorte que, la place estant ainsi diminuée de force et mal garnie

d' hommes, il fut aisé aux espagnols de l' enlever sur nos françois. Ceux qui eschapperent à la fureur des armes passerent par la cruauté des vainqueurs : car ils les pendirent tous, excepté Laudonniere et quelque peu d' autres, qui se sauverent sous la faveur de la nuit a bord du navire. Ribaut ayant perdu les espagnols en sa poursuite, revient au havre d' où il estoit party, mais, le trouvant occupé par d' autres maistres, il tourne et fait route pour revenir en France. Les nouvelles de ce qui s' estoit passé à la Floride entre les françois et les espagnols viennent par deçà. Dés lors le capitaine Dominique De Gourgues, soit qu' il eust quelque parent, ou quelque amy, entre ceux que les espagnols avoyent traictez si ignominieusement, soit qu' il fust genereusement

p296

touché de voir ainsi fouler l' honneur de sa nation, conçeut en l' esprit d' en prendre vengeance. Pour cest effect il equippa, l' an 1567, trois navires et mit dedans 230 hommes, puis fit voile de la riviere de Bordeaux, sans s' ouvrir de son dessein à personne quelconque. Se trouvant viron a la moitié du chemin, il fit entendre sa volonté à ses gens, les encourage et resoult, puis tend à la coste de la Floride, l' aborde et descend sans contredit vingt lieuës au dessous du fort des espagnols. Incontinent que les sauvages le reconnoissent pour françois et entendent ce qui estoit de son intention ils le reçoivent a bras ouverts, luy baillent l' arc et les flesches en signe d' alliance inviolablement contractée, promettent de l' assister, s' assemblent bien dix mille en un lieu secret, sous le commandement de leurs paracoussis, où de gourgues et ses gens furent conduits par des guides qu' ils lui laisserent expres. Jointcs ensemble ils attaquent les espagnols separez en trois forts, les forcent et mettent tous à l' espée, hors mis vingt reservez au supplice qu' ils avoyent donné aux françois. Je ne veux point ici passer sous silence ce que nous devons a la recommandation de ces peuples sauvages, et entre autres d' Olocatora, jeune paracoussi, lequel, encourageant le capitaine françois de geste et de parole et lui promettant de faire un beau devoir en cest assaut, s' arma d' une pique qui luy fut présentée, puis, quand ce vint aux mains, montra tant de valeur et de courage que, le premier de tous, il s' eslança dans le premier fort et du premier rencontre tua d' un coup de pique le canonnier

p297

prest à mettre le feu à l' amorce d' un canon pointé contre les assaillans. De Gourgues, ayant aussi heureusement exterminé les espagnols dans la Floride, considera que d' y laisser des hommes en petit nombre seroit les abandonner a la boucherie, estans les ennemis si nouvellement irritez d' une si juste revanche. Pourtant il se delibera de r' amener en France tout son equipage pour revenir avec plus de force, et, ce qu' il desiroit le plus, sous l' autorité du roy. Mais il se trouva bien loin de son espoir, estant arrivé, car au lieu d' estre bien veu et bien receu, il fut contraint par les artifices et menées, qui deslors se pratiquoient parmy nous contre nous mesmes, de se tenir caché à Roüen, où nostre Roy Charles neufiesme estoit pour lors, chez le Sieur President De Marigni qui pour son merite et gentil courage luy portoit beaucoup d' affection. Voicy le bout des entreprises françoises en la Floride, lesquelles furent destourbées en partie par le peu d' industrie et par la mauvaise conduite des entrepreneurs, en partie par la negligence de ceux qui les mettoient en besongne, en partie par nos dissensions civiles. Nous avons ceste coustume de commencer assez bien, mais d' achever tousjours mal. C' est que la fin n' est jamais, comme elle devroit, la premiere en nostre entendement. Pleust à Dieu que nous peussions pratiquer ce beau precepte de Saluste, historien romain : devant que de mettre la main à l' oeuvre consulte bien et serieusement,

p298

puis travaille en prenant justement le point de l' occasion et du temps. Nous ferions des merveilles si cela estoit ; car rien ne peut tenir contre nostre valeur, et, si par prévoyance nous pouvions asseurer ce que nous pouvons par courage conquerir, la rondeur de la terre feroit bien tost la couronne de la France...
mon intention n' a point esté de reciter à vos majestez ces entreprises et voyages pour leur donner le plaisir pur et simple d' une narration de choses, lesquelles, pour estre du temps, ne sont possibles si connuës, et desquelles la curiosité peut contenter les plus beaux esprits. Elles ont le jugement assez aigu et penetrant pour en aller cueillir le fruct plus loin...
si jamais aucun siecle a porté de grandes occasions de faire de belles entreprises, c' est celui où nous sommes. Si jamais la France se peut mettre en estat et disposition d' y servir bien son prince, c' est

sans doute à ceste heure. Le temps en est venu ;
celuy qui viendra cy apres sera par aventure moins
opportun. Ce qui maintenant se peut faire à l' aise et
en repos, peut perdre en le dilayant les momens de
l' occasion, les moyens de l' accomplissement. Ores
que la France est détrompée et ne peut plus, graces à
Dieu, estre induite a tremper la poincte de ses armes
en son propre sang, que le terme du charme, qui l' a
si long temps ensorcelée et troublée en son jugement,
semble estre expiré, il faut songer a luy donner
quelque bon et honneste exercice, mettant toutes ces
riottes domestiques à part ; car de la laisser croupir

p299

en un languide repos ce seroit son mal ; à la fin la
repletion luy causeroit autant de prejudice que fist
jamais l' inanition ; ceste santé athletique, qu' elle
acquerroit, la feroit tomber peut estre en la plus
griefve et dangereuse maladie qu' elle ait jamais
soufferte. à la verité, c' est un grand bien que la paix,
si on estoit assureé de la pouvoir tousjours conserver
dedans et dehors, et si ce qui la nourrit ne seroit
point à la destruire. C' est une grande felicité que de
couler doucement et tranquillement sa vie, si la
quietude mesme n' estoit un grand travail a beaucoup
des plus braves hommes. Les serains sont agreables
et doux, mais les plus beaux pronostiquent
des orages. Les grands calmes rient aux mariniers et
les induisent à se resjoür ; mais ils couvent souvent
des naufrages et des tempestes. Les patrons de
navire sont bien sages et bien advisez qui, pendant
leur durée, au lieu de se laisser aller à la bonne
chere et au jeu comme les autres, revisitent
soigneusement leurs cables et amares, font godronner
leurs cordages, et r' habiller leurs voilles : regardent
si leurs ancrs sont bien et seurement attachées, et
cependant ne laissent pas de faire route et de bien
menager le temps...

si tous les hommes estoient justes, disoit le
sage, nous n' aurions que faire de la magnanimité,
l' usage en seroit inutile ; c' este vertu auroit un
beau nom sans effect, faute d' occupation ; mais
puisque naturellement ils ne peuvent estre ny
demeurer tels et qu' il faudroit abbattre et couper toute
la forest pour chasser tous les lions et les ours

p300

qui s' y embusquent, il faut bien adviser pour la seureté tant du general que du particulier de la maintenir et nourrir dans les braves courages, attendre mesme, qu' on ne sçait le jour ny l' heure que l' on peut en avoir affaire. Il faut bien s' empescher de laisser esteindre en la langueur du repos et de l' oysiveté ceste generosité naturelle à vos peuples, à laquelle les difficultez sont comme des appasts, les perils comme des amorces. Le principal et le plus important de l' affaire est de leur donner un object qui soit beau et utile, honorable et profitable tout ensemble, un subject digne de vostre jugement et de leur valeur. C' est à vous à le choisir, à le leur mettre en butte. Nulle action ne peut avoir en son progrez d' égalité uniforme et consonante à soy-mesme, si elle ne sort d' une certaine raison, d' une resolution non confuse et embrouillée, d' une fin soigneusement pourpensée et examinée. Avant l' oeuvre il faut meurement considerer ce que l' on veut faire, en l' oeuvre faire courageusement, et apres l' oeuvre se gouverner sagement et moderement, adherant tousjours à ce qui est bon et utile de soy, non à ce qui semble tel à l' opinion du commun, laquelle est muable comme un Eürippe et tousjours agitée, comme de vents, de plusieurs diverses erreurs.

Quoy que l' on pense, il n' y a moyen plus seur ni plus expedient pour entretenir un peuple naturellement courageux en l' exercice de la vertu, en la pratique de son devoir, que la crainte d' un ennemi guerrier ou l' occupation au labour de quelque grande et penible entreprise. à propos du premier, Polibe, judicieux

p301

auteur, nous dit que jamais on n' a veu les romains plus vertueux, les subjects plus obeissans aux magistrats ni les magistrats aux loix, sinon alors que Pirrhus en un temps et Hannibal en l' autre estoient aux portes de Rome. Pour le regard du second, rien n' a tant empesché dans l' Espagne les seditions civiles que ce grand divertissement que les roys y peuvent faire par le moyen des Indes et des autres pays qu' ils possèdent en l' europe, où ils envoient le sang trop chaud, retenant tousjours le plus temperé aupres du coeur...

c' est qu' il y a tousjours en un estat des larrons, des fayneans, des mutins, qui gastent la simplicité des bons subjects, et n' y a bien souvent magistrat ny loy qui puissent en venir à bout, les gibets n' estans dressez, comme l' on dit, que pour les mal heureux, les filets d' aragnes tendus que pour les

mouches. Pour en purger le pays comme d' une pituite, on ne sçauroit trouver de meilleur appozème que de les jetter hors. à ceste occasion principalement fut meu nostre Roy Charles Le Sage d' accorder et d' envoyer le secours demandé au bastard de Castille, sous la conduite de Bertran Du Guesclin. Comme aussi la mesme raison porta le Roy Louys Xi à prester main forte au Comte De Richemont. Ainsi tous deux remporterent l' honneur, outre la medecine donnée a propos a leur estat par laquelle ils nettoyerent leur pays de ceux qui avoyent trop de vif argent en la teste, de pointes au coeur, de fourmis aux mains,

p302

d' avoir restabli deux roys aux royaumes dont ils avoient esté chassez...

c' est un grand art aux princes, de sçavoir et pouvoir bien user de la vie et du service de leurs subjects. Ceste science les fait aimer, ceste puissance les fait craindre. Les uns sont bien aises d' estre employez à la recherche du gain, les autres à la queste de l' honneur. Ainsi, les uns leur pouvans estre utiles et les autres honorables, ils s' en accommodent comme d' instrumens propres à de grands et signallez ouvrages...

j' ay discouru cy dessus à vos majestez de plusieurs commerces, et, comme un nombre presque innombrable de vos subjects y peuvent estre mis en besongne. Je dis maintenant que vous avez de beaux moyens à la main pour tenir vostre peuple en paix, comme en exercice de guerre au bien et repos de l' estat. Depuis plusieurs siecles toutes les nations du monde presque, ont cherché la decizion de leurs differens par armes, à la campagne ; s' il y a eu quelques combats de mer, ils n' ont esté si signallez que les batailles et sieges des villes pour le regard des chefs et capitaines principalement : car on sçait au reste combien le courage, y estant plus reduit et resserré, se montre ordinairement plus fort en la détresse du lieu par l' union de sa vigueur. La pratique de la milice sur la terre, l' usage de la fortification, l' industrie de se loger advantageusement, l' ordre de combattre et autres choses requises tant à la conduite des armées qu' à l' advantage des journées, sont aussi venuës à tel point de perfection qu' il faudroit

p303

maintenant, pour acquérir un pouce de terre sur son voisin, espandre une mer de sang ; qu' un meschant rempart fait de fascines et de gazon se deffend mieux et plus longtemps que jadis la plus grande et puissante cité. Il faut donc changer de methode et de lieux pour acquerir le glorieux tiltre de conquerant à bonnes enseignes. Et puisque nos voisins nous marquent le chemin et nous font de si belles brisées, et que la necessité mesmes des temps semble le requérir, a dire vray, ne les suyvre point ou plustost ne les devancer point, seroit un reproche éternel à nostre courage. Si faut-il que nous nous hastions, car ils y songent et travaillent à bon escient. Je diray librement icy ce qui en est. Rien ne cause tant d' audace et d' insolence aux estrangers, non seulement chez eux, mais chez nous-mesmes, non seulement en mer, mais en terre ferme, que ce qu' ils nous reconnoissent leur estre inferieurs en equipage et puissance de mer. à la verité, une armée de terre bien dressée, bien conduite et bien ordonnée, en un mot, telle que vos majestés la doyvent et peuvent tousjours avoir, pour la gloire et seureté de ce royaume, est capable de faire trembler toutes les nations circonvoisines, celles principalement que l' on peut aborder de pied ferme ; mais aussi faut-il confesser qu' une flotte bien équipée, bien avitaillée, bien commandée, outre l' assurance qu' elle apporte au dedans des pays par la deffense du dehors, est encores plus propre à porter en peu de temps jusques en l' orient et en l' occident les armes et la terreur d' un grand et puissant monarque. Chaque navire

p304

luy peut estre un taureau, pour ravir une europe.

Vos majestez ont deux mers aux extremités de ce royaume ; je les appelle deux larges portes pour saillir sur les deux bouts du monde, deux issues par lesquelles vos genereux peuples, sous les glorieux auspices de vostre nom, peuvent aller porter l' oriflamme semée de lis en toutes les provinces de la terre. Il y en a beaucoup qui y sont disposez et s' y disposent tous les jours ; mais avant que l' on puisse rien attenter de grand, que l' on puisse rien faire digne de vostre regne, digne de ceste empire, il faut que vos majestez elles-mesmes prennent la peine d' en reconnoistre les moyens, les ouvrent elles mesmes liberallement et, par leur propre resolution, les facent embrasser a leurs sujets courageusement. Tous ceux qui ont voulu se porter à de grandes et

genereuses entreprises ont tousjours commencé par l' ordre
et le reglement de ceux qu' ils y vouloient employer...
nous avons besoin de cela plus que de tout, le reste
ne peut manquer. Employez y donc vos royales
pensées, travaillez y donc de vostre propre main, car
elle y est requise. Mais d' où mieux et plus a propos
peuvent vos majestez prendre le principe de ces
grands ouvrages, que du soin de la navigation dont
vostre admirauté est comme le coeur qui luy
distribue les esprits de vie et de mouvement...
pour comprendre le tout en peu de mots, je diray
qu' il n' y a rien qui puisse davantage entretenir la
navigation en ce royaume, que si vos majestez font
tenir la main par leurs officiers à ce qu' elle soit
fidellement

p305

exercée pour le bien des marchands et réglément
ordonnée pour la conduite et encouragement
des mariniens, lesquels, il faut de vray contenir en
devoir, mais non leur soustraire ce peu de bien et
de gain qu' ils achètent avec tant de peine et de peril.
Tant plus que ces hommes sont portez par coutume
et par habitude au debordement et à la licence, tant
plus doit-on les resserrer, comme entre des barrieres
de bonnes loix ; mais il y faut tenir un autre
methode que celuy qui se pratique en plusieurs havres,
esquels quand les navires reviennent de la
terre neufve, d' Espagne ou d' ailleurs, s' il s' est
passé quelque leger debat entre les compagnons,
voire bien souvent sans playe, on informe et decrette
contre eux, on prend argent d' eux sans les vuider
de procez, afin de tirer tous les ans, à divers
retours, la plupart du profit de ces pauvres
miserables, attendant quasi tousjours à les arrester
lors qu' ils sont prests de repartir pour un autre
voyage, et faut que bien souvent les bourgeois, qui
mettent les équipages hors, les degagent de ces
accrochemens, ce pendant la commodité du temps se
perd, laquelle est de l' importance qu' on sçait en nos
costes. Il se trouvera un tresgrand nombre de telles
chiquaneries dans les ports que vos majestez doivent
commander qu' on abolisse à jamais, faisant punir qui
l' aura merité selon le delict et sur le champ ; car
pour conclurre ce poinct en peu de mots, c' est en la
jurisdiction de vostre admirauté principalement que
tous differens

p306

doivent estre sommairement vuidez, comme survenans entre marchands et mariniers, lesquels ne doivent estre que peu ou point du tout détourbez de leur action, selon la pratique des prieurs consuls de plusieurs bonnes villes de ce royaume. Je ne doute point que, vos majestez ayant apporté aux ordres et reglemens de ceste justice ce qui est de leur autorité souveraine, ce brave et genereux seigneur de Montmorency, ès mains duquel elles en ont daigné commettre la charge et la dignité, ne les face soigneusement entretenir et conserver. Son aage et sa vertu font concevoir aux françois de hautes et longues esperances. Que diroit-on de luy, s' il forlignoit de tant de sages connestables, de courageux mareschaux de France, de prudens gouverneurs de province, de seigneurs si celebres et genereux desquels il est descendu de pere en fils ? Estant si heureux d' origine, il le sera sans doute encor plus d' imitation...

apres le soin de la jurisdiction succede celuy des ports, ainsi nommez selon le tesmoignage de Varron et pour mesme cause : comme les portes qui sont les entrées et issuës des citez, esquelles comme il y a ordinairement lieu de retraicte et de seureté pour les hommes, ainsi dans les havres pour les navires. à cette occasion, il en faut soigner comme de lieux publics et utiles sur tous autres ; mais cela touche principalement le prince, auquel, avec le droit commun, en est transferé le soucy principal ; comme

p307

pareillement des fleuves, ponts, chemins, chaussées, etc. Il doit considerer qu' ils sont les forteresses de ses costes, les estappes du commerce, les fermes boulevards de son estat, et que d' eux dépend plus que de tout la richesse et la splendeur de ses villes maritimes, le trafic et la commodité des autres qui sont dans son royaume. Les athéniens le comprendrent fort bien quand Themistoclés leur proposa de faire le port de Pyrée triple, voire mesme de le clorre de bonnes murailles, à cause dequoy il vint bien tost à égaler la ville en montre et dignité, la surpassant au reste en richesse et utilité... mais nous n' avons que faire de recourir à l' antiquité pour faire foy de ce que nous prétendons, ayant à nos portes, de nos jours et devant nos yeux, les holandois, lesquels experimentent et montrent mieux que nuls autres que par la mer se trouve le plus court chemin de fortifier, enrichir et agrandir un estat, le meilleur moyen de resister a un puissant ennemy et

d' entretenir long temps la guerre contre luy. Aussi ont-ils depuis vingt-cinq ans si soigneusement travaillé à l' accommodement des ports en toutes leurs places, qu' ils en ont maintenant assez bon nombre, meilleurs par artifice, que par nature. Non seulement tout leur art s' y est déployé, mais toute leur arriere épargne employée, et toutesfois avec plus de fruit que de coust. Si vos majestez se veulent montrer aussi curieuses de ceux de leurs costes, ce sera sans doute avec succez, et plus grand à proportion que leur puissance est infiniment plus grande. Il y en a desja de beaux et commodes, mais qui se peuvent

p308

rendre beaucoup meilleurs avec une dépense modérée. Davantage il se trouve beaucoup de lieux aux rivages de Normandie, de Bretagne et de Guyenne où la nature n' attend qu' un peu de secours de l' artifice ; faisant eslection d' un ou deux et donnant ordre que l' on y travaille comme il faut : la France, aussi bien que les autres pays, aura dans peu d' années où retirer de grandes flottes et des vaisseaux de tel port que l' on voudra. C' est à cela principalement qu' une depense royalle merite d' estre appliquée ; et ne faut point douter que si nostre feu Roy Henry Le Grand, pere et mary de vos majestez, eust entrepris quelque tel ouvrage, au lieu du canal de Briare où de si grandes sommes d' argent ont esté si inutilement dependuës, avec la commodité de quelque grand et signalé havre, vous auriez maintenant tout le trafic de l' orient ; car si les marchands françois eussent esté secondez de son autorité et de ses moyens, vainement dissipez, à l' appetit et par le mauvais conseil de quelques particuliers, on ne sçauroit imaginer de combien se fust accrue la force de l' estat, la richesse du peuple augmentée, et son industrie quand et quand aux navigations loingtaines desquelles procedent les grands profits du commerce. Il y a long temps que ces deux vers courent par la bouche des hommes :
heureux celuy qui pour devenir sage,
du mal d' autruy fait son apprentissage.
Mais quand à moy j' estime l' homme encor plus

p309

heureux qui par le bien d' autruy apprend une si

belle science. Jamais nous ne ferons profit d' aucun exemple, si celui que nous avons tous les jours devant les yeux ne nous touche. En prisons-nous les effects ? Aimons en les causes ; en estimons-nous l' utilité ? Pratiquons en les moyens. Pour trois raisons principales vos majestez sont obligées de les embrasser. La premiere, pour l' employ de tant d' hommes, qui jouënt maintenant à l' esbahi, c' est grand dommage de leur laisser perdre le temps qui deust estre dependu à vostre service. La seconde, pour l' accroissement de la richesse de cest estat ; elle s' y void tout à clair et n' y manque autre chose que l' entreprise. La troisieme, pour la conservation d' iceluy contre les accidens à venir on ne sçauroit mieux obvier à tous que par le seul moyen des deux premieres. J' en ay parlé ci dessus en leur lieu. Quant à la derniere, je represente sommairement à vos majestez que, pour fortifier ce royaume, il faut maintenant suivre la mesme raison que l' on observe en la fortification des places, où l' on fait tout ce qui se peut pour reculer l' ennemy par de bons bastions et fermes boulevards, les tenant a demi prises quand l' on a gagné la contre escarpe : vous avez deux mers, emplissez les de bons vaisseaux pour les garder, entretenez soigneusement ceux qui desja s' y trouvent tous prests, accroissez en le nombre où besoin sera.

p310

La negligence, en quoy les roys vos predecesseurs tenoient les costes de l' ocean aux extremitez de leur royaume, a plus d' une fois amené leur estat en grand peril, donné large ouverture aux courses et ravages des normans, puis leur a finalement presté l' occasion et le moyen d' occuper la Neüstrie. Quelque temps depuis les anglois s' y sont facilitez la descente, et, comme il est à croire, à ceste cause principalement se sont laissez plus legerement aller à toutes les boutades qui leur prenoient de le venir troubler et ravager ; ce qu' ils n' eussent si audacieusement entrepris, si on leur eust opposé des forces par la mer. Pour le regard des premiers l' empereur Charlemagne l' avoit non seulement préveu, mais, afin d' y pourvoir, avoit donné plusieurs commissions à plusieurs de ses principaux officiers pour venir reconnoistre l' embouchure des fleuves en l' ocean, pour faire construire des vaisseaux afin de garder et asseurer les costes contre toutes incursions. Mais ses successeurs, venans à negliger cest ordre, se trouverent bien tost apres contraints de souffrir et d' accorder beaucoup de choses malgré eux. Il est tousjours bien plus facile de forclorre que de jeter

hors. C' est principalement en ce fait icy, qu' il ne se faut point fier en l' assistance que les voisins sont obligez de rendre à ceste couronne. Ces forces et ces armes seront seulement et proprement vostres, qui dependront absolument de vous. Quel besoin est-il de vous rendre necessiteux d' autruy pour le regard d' une chose que vous pouvez aussi bien et mieux fournir que tout autre ? Que par toutes sortes de

p311

considerations vous devez à vous mesme et à vos subjects ? Si quelqu' un ayant affaire de feu en alloit chercher chez ses voisins, et, y en trouvant, s' y vouloit arrester pour se chauffer sans se soucier d' en allumer chez luy, feroit-il un trait d' homme sage et prévoyant ? Il est besoin de faire ce qui fait besoin ; et qui se sert par autruy, se pouvant servir soy-mesme, n' est jamais bien servi. Que l' on n' épouvente point vos majestez de la dépençe ! Car l' ordre, premierement, ne coustera que la seule peine de l' establir. Secondement, si, pour encourager vos subjects et les induire par vostre propre exemple, il vous plaist de faire construire et armer quelques vaisseaux, non en si grand nombre, car douze ou quinze peuvent suffire d' où la discipline coule et s' insinuë en tous les autres, il ne se passera pas trois ans que vos forces de mer n' aillent du pair avec celles de tous vos voisins ensemble, ouvrant principalement par vostre autorité les lieux et les occasions de bien faire... si l' on vous met en avant l' entretien des navires, il est facile d' en trouver le fonds en la chose mesme pour laquelle vous les ferez faire. C' est en ce sujet où principalement doit avoir lieu ce mot ancien qui dit, que la guerre nourrit la guerre. Au reste, ce que font les roys d' Angleterre, ou quelque chose de semblable, semble estre de bonne pratique. Afin que les plus riches de leurs subjects se portent plus volontiers et dependent plus librement à faire bastir de beaux et grands navires, s' ils excèdent le port de cent tonneaux, le roy leur donne soixante et six sols huict deniers par tonneau, et

p312

encor quelque chose de plus ; mais s' ils demeurent au dessous, ils n' en ont nulle récompense. Le loyer invite a servir au public, comme la chaleur fait rendre à l' encens ce qu' il a de bonne odeur.

Si vos majestez prennent une fois cette affaire à coeur, en la commodité que nous avons de toutes ces choses qui y sont requises et nécessaires, elles en verront bien tost reüssir de grands effets : bien tost, ce qui pour nostre regard ne semble estre qu' une pyratèrie odieuse à tous les autres peuples et infame à la nation, deviendra commerce equitable ou guerre legitime. Tout ce que l' on oppose ordinairement naist de crainte ou de peu de connoissance. Car qui nous empesche de pouvoir autant par mer que tous les autres ensemble ? C' est que nous le negligions, que nos plus braves et galands hommes, au lieu de s' y employer, en laissent l' exercice a ceux qui sont de la plus mechanicque et basse condition ; ce qui ne s' est jamais fait ès autres estats qui par là se sont rendus forts et puissans. Nous avons assez de bons pilotes, assez de bons mariniers pour faire beaucoup de belles choses. Ils se morfondent parmi nous et sont contraints de s' aller mettre aux gages des estrangers ; mais nous ne pouvons conserver. Il y a par tout

p313

commencement à bien faire, aussi bien qu' à toute autre chose. On a entrepris et sans fruict, au contraire, tousjours avec perte. Il faut songer maintenant à mieux entreprendre, à mieux adresser ses efforts, à marcher de meilleur pied et n' obmettre pas les choses plus nécessaires, comme l' on a tousjours fait. Nous venons trop tard. Plus tard que nous ne devrions, à la verité ; mais assez tost, si assez bien. Au reste, ceux dont on nous veut donner l' espouvente, quand mesmes ils seroient beaucoup plus puissans qu' ils ne sont, ont leurs forces si desünies qu' elles en sont beaucoup moins à craindre. Ils se garderont tant qu' ils pourront de desemparer ce qu' ils possèdent, de peur de le perdre. Ils ne gagnent, que pour sçavoir bien couvrir leur jeu. Ils ne sont forts qu' a cause de l' opinion anticipée que l' on a conçeuë de leur puissance. Combien voyons-nous de corps, qui sont grands et que l' on estime si robustes, qui tombent, venant aux prises, sous les plus petits ? Cestuy-ci mesme en a, depuis quelques années, donné plusieurs exemples. Mais nostre malheur a voulu jusques icy que nous n' en ayons sçeu faire profit ny tirer avantage. Pour conclure : tout ce que l' on peut dire et faire contre nous ne nous peust empescher d' executer de beaux exploits, d' en cueillir et garder le fruict, aussi bien comme les autres si l' ordre, qui doit venir du mouvement de vos majestez, est bien estably et bien observé tant dedans que dehors, si

finallement

p314

la resolution de bien faire, que vos subjects en prendront sans doute, est continuée avec labeur et patience, qui sont deux poincts lesquels acheminent à la perfection et couronnent tous grands ouvrages d' une heureuse fin. Non, ce n' a point esté par ces conseils timides que l' on appelle ordinairement prudents, mais en ozant et en faisant, que ces braves et genereux romains sont montez au comble de gloire. Les grandes et signallées actions ne s' achevent point avec les mains gantées, la riche somptuosité des habits n' y fait rien, ni ceste grace toute composée à la gentillesse. Le fer et l' acier plaisent plus à la vertu que l' or, l' argent et la soye ; elle fait ses plus delicieus repas des plus rudes et grossieres viandes ; elle se plaist mieux à coucher sur la dure que sur le matelas ; elle sçait que les rozes croissent sur les espines, que les lys naissent d' herbes puantes et que le moly, dont le poëte Homere fait tant de cas, a la fleur blanche, mais la tige noire.

Vous avez, sire, deux grands chemins ouverts à l' acquisition de la gloire : l' un qui vous porte directement contre les turcs et mécreans, desquels la force s' affoiblit de jour en jour à mesure que leurs ordres s' abatardissent, et l' autre qui s' ouvre largement aux peuples qu' il vous plaira envoyer dans ce nouveau monde, où vous pouvez planter et provigner de nouvelles frances. C' est par la navigation qu' il faut acheminer tout ce que vous trouverez bon d' entreprendre

p315

d' un costé ou d' autre. Apres que vous l' aurez bien establee et réglée chez vous, tant pour le regard des hommes que des vaisseaux et des ports, vous travaillerez seurement aux conquestes et les conserverez facilement par de belles peuplades. Si les roys vos predecesseurs en eussent uzé de mesme, si, au lieu de garnisons, ils se fussent servis de colonies, vous auriez aujourd' huy entre vos mains les royaumes de Naples et de Sicile, le duché de Milan et beaucoup d' autres pays de l' Italie...

depuis que nous jouïssions de la paix, le peuple s' est infiniment multiplié en ce royaume. On s' y entre étouffe l' un l' autre, et seroit quasi besoin d' y pratiquer l' exemple ancien de plusieurs nations

septentrionales. Combien y a il d' hommes chargez de grandes familles, vivans en extreme pauvreté, de moeurs innocentes et loüables au reste ? C' est de ces gens, non de faineans, de scelerats et de criminels, qu' il faudroit peupler un nouveau monde. Il vous en viendrait de l' honneur et du profit tout ensemble, de l' amplification à vostre estat, de l' accroissement du fonds de vos finances, des forces tant par mer que par terre à vostre couronne ; la France quitteroit ceste lâche et faineante paresse où elle semble estre ensevelie ; l' action de vos peuples s' accroistroit deçà et delà ; diverses découvertures de pays se feroient de jour en jour ; les bornes de vostre empire seroient en peu de temps plantées bien avant delà les mers... il vaudroit encores mieux que les françois servissent à la France qu' à l' Espagne. Je m' étonne que

p316

depuis si long temps on en souffre passer tous les ans un nombre infini pour aller bastir, planter, défricher les terres d' autrui, faire tous ouvrages de main et services necessaires, à quoy l' espagnol ne peut et ne veut travailler, tant il est paresseux et peinant à l' action. De fait l' Espagne n' est quasi peuplée que de françois, comme il fut bien verifié quand le prieur de Capouë se voulut emparer de Valence par le moyen de nos galeres, alors on les vouloit tous chasser, mais il s' en trouva dix mil qui furent cautionnés par les espagnols. En l' an 1595, que Henry nostre grand monarque, pere et mary de vos majestez, declara la guerre au roy d' Espagne, registre fut fait de tous les estrangers, afin de faire entrer ceux qui seroient aux frontieres ou pres de la mer seize lieuës autant en la terre. Ceux qui se trouverent és royaumes de Seville, de Portugal, de Grenade et de Murcia, qui voient l' ocean estans quasi tous negotians, residens qui a Lisbonne, qui à Cadis et S Luques, qui a Malgue, qui a Cartagene, par leur sollicitation ils furent à la fin laissez, à cause de leur petit nombre ; à joindre qu' ils estoient la plupart bretons reconnus pour tres affectionnez à la ligue et au roy d' Espagne, jusques-là, que ceux qui estoient à Sainct Luques, lieu favorable où ils jouissent de mesme privilège que les naturels et où d' ordinaire ils se trouvent de deux à trois cens marchands, presenterent une requeste signée de 18 ou 20 des principaux au Duc De Medina Sidonia, seigneur de la place,

p317

luy remontrant qu' on ne les devoit tenir pour estrangers, d' autant qu' ils estoient du duché de Bretagne appartenant à l' infante, issüe de leur Duchesse Anne dont la ligne estoit esteinte. Mais au royaume de Valence, assis le long de la mer Mediterranée, il s' y trouva plus de 30000 françois exerçans plusieurs mestiers, manouvrans la soye, manians le fer, cultivans les terres et jardinages où croissent les oliviers, les meuriers et le ris, pour la pluspart auvergnats, gascons, bearnois et limousins. Et d' autant que ce royaume n' a de profondeur en la terre que 20 ou 25 lieües, et que le meilleur territoire, voire la ville mesme où les estrangers demeurent, ne sont qu' à demie lieüe loing de la mer et que, les faisant sortir, le pays fust demeuré vuide et inhabité ; les nobles et autres riches habitans originaires espagnols, qui de leurs labeurs et manufactures tirent un grand benefice, obtindrent du roy d' Espagne qu' ils demeureroyent. Au royaume d' Aragon et en Catalongne il y avoit semblablement grand nombre de françois des provinces susdites, nommément de la Provence, lesquels y furent laissez, tant pour la mesme consideration que pour les ouvrages de feronnerie principalement, les plus necessaires de tous. Depuis que les maures ont esté chassez de toutes les provinces d' Espagne il y est entré un tres grand nombre de gascons, biarnois, auvergnats, limousins, dauphinois, languedochiens et provençaux, qui s' employent à la culture des terres demeurées en friche. Mais, comme il en est sorti plus grand nombre de Valence et de Murcia, il y en est pareillement

p318

plus entré ; et moins en Seville et Grenade, comme aussi il y en avoit moins, d' autant mesme qu' ils y à habitoyent en des montagnes non si faciles à cultiver. Pour ceste raison les estrangers s' espandent seulement és plaines et terres plus fertiles que les gentilshommes espagnols ont reünies à leurs fiefs par l' ejection des morisques, auxquels elles appartenoyent, les donnant maintenant à ferme à fort vil prix, fournissant mesme de boeufs, de mules, et d' autre bétail, commodité et advantage par lesquels sont attirez tres grand nombre de vos subjects. On tient qu' il y en desjà plus de 200000, dont la plus grande partie s' habituë d' autant plus facilement qu' ils ne sont point differens de religion d' avec les originaires, et que leur extraction n' est pas si odieuse comme celle des morisques. Il y a de

l' apparence qu' ils se mesleront par alliances les uns avec les autres et ne feront plus qu' un peuple. Cela advenant, il ne faut point douter que le pays n' en vaille mieux et que la nation n' en soit amendée, comme par une espece d' enture faite avec de bons greffes. Il se coulera pourtant 15 ou 20 ans devant que cela se puisse bien prendre et souder, car la plupart va et vient encor, et l' autre se retire apres avoir gagné quelque argent dans les plus riches provinces d' Espagne, comme en Seville, Tolledo, Grenade, Valence et à la cour mesme, où ils font plusieurs vils ministères, comme de vendre de l' eau, contreporter des merceries et des toiles, debiter de la quinquaillerie, coutellerie, etc. Il s' est fait jadis de grands remuemens de ménage

p319

par diverses occasions et par divers moyens ; il s' est fait jadis de braves délogemens de peuples... le desir de regner, la convoitise des richesses, l' appetit de vengeance, l' ambition de gloire, la nécessité et la contrainte quelquesfois, ont poussé les peuples hors de leurs sieges ; comme aussi je ne sçay quel destin ou, pour mieux dire, certain decret de la providence divine qui transporte les royaumes comme il luy plaist, et à qui il luy plaist... les gaulois se sont jettez en l' Allemagne, en l' Italie, en l' Espagne, en la Grèce, les allemans et les grecs en la Gaule, les cartaginois en l' Affrique, les peuples septentrionaux en divers temps et a diverses fois en divers royaumes, les uns chassés par force de leurs villes razées, les autres par peste de leurs citez desolées, les uns se deschargeans comme par essains, les autres quittans leur climat, trop rude et trop aspre, pour en occuper un plus doux et plus temperé, les uns laissant des terres infertiles pour en conquerir de plus fécondes, les autres cedans aux plus forts et refoulans sur les plus foibles ; en fin on ne sçauroit couter toutes les causes de tant de saillies ; mais on peut dire avec verité, que jamais siecle n' en a porté de plus justes que le vostre, n' a ouvert de plus beaux et de plus faciles moyens de prendre le largue outre mer.

C' est une prophetie veritable que le son de la parole de Dieu s' épandra par toute la terre. Elle s' accomplit tous les jours : aucun lieu sans doute ne sera privé de la lumiere de ce soleil venu au monde pour illuminer le monde. Mais bien heureux ceux-là

p320

qui en seront les porteurs ! ... Dieu nous a fait non seulement hommes, mais hommes par dessus les hommes, et, ce qui vaut mieux que tout cela, chrestiens. Connoissans l' importance de ce tiltre, jusques où il va, jusques où il nous porte, et foulans aux pieds toute apprehension, ne craignons point, afin de nous en rendre dignes, de forcer les ondes et les tempestes pour aller faire connoistre le nom de Dieu, nostre createur, à tant de peuples barbares, privez de toute civilité, qui nous appellent, qui nous tendent les bras, qui sont prests de s' assujettir à nous afin que par saints enseignemens et par bons exemples nous les mettions en la voye de salut. Serviteurs de Jesus-Christ, si, en nos miserables jours, vous restez encor quelques uns destinez à ce saint ouvrage, je vous appelle par la voix du maistre qui vous semond en sa vigne : que le delay ne vous empesche et décourage, quoy que vous veniez tard vous aurez le salaire de tout le jour. La moisson est grande, et ny a faute que de moissonneurs. Le hasle ni la soif ne vous facent point apprehender de prendre la faucille, la vraye fontaine vous suivra par tout. Ne vous épouvantez point pour la crainte de la mort, l' auteur de vie vous accompagnera tousjours. Ne vous troublez point pour la longueur et difficulté du chemin, la voye qui de tous lieux mène au ciel estant en vostre compagnie. Ne frissonnez point à l' aspect de ce grand abisme d' eaux, puis que celuy qui marche à pied sec sur les ondes, comme sur un planché ferme et solide, vous doit luy mesme tenir et guider par la main. Si, pour planter le service de

p321

Dieu, les armes vous sont necessaires, ayez souvenance que les enfans d' Israël, réédifians le temple, avoient tousjours l' espée en une main et la truelle en l' autre...

voila ce qui touche la cause principalle d' un si saint et glorieux travail. Parlons maintenant du sujet alentour duquel il doit estre employé, qui merite à la verité nostre assistance et nostre compassion... ce sont barbares et sauvages voirement, mais au reste assez heureusement nez, en ce qui dépend de la nature, et de moeurs bien propres à recevoir la forme de la vraye vertu. D' avantage, ils ont quelque sympathie avec nous, ils nous aiment par inclination autant comme ils abhorrent ces cruels et rudes maistres qui les ont traictez non seulement comme esclaves, mais comme les pires et plus contemptibles animaux du monde, les appellant tantost écume de

la mer, tantost race de diables, etc. Pour vous faire entendre sommairement le naturel, les moeurs et façons de la plus grand' part de ces peuples, ils sont assez subtils d' esprit, mais ignorans de nos arts, soit de paix ou de guerre. Ils ne tiennent la terre appartenir à aucun particulier, non plus que la lumiere du soleil, mais estre commune à tous, et partant ne partagent-ils rien. Ils ne labourent et cultivent qu' autant qu' il est requis pour leur nourriture. Ils donnent fort librement de ce qu' ils ont et veulent qu' on leur uze de pareille liberalité. Ils sont fort equitables en leurs permutations, et nos bagatelles sont leurs plus grandes richesses. Ils sont totalement nez à la liberté, et pourtant peu laborieux. Ils estiment sur tout la valeur, et

p322

les plus courageux hommes ont parmi eux tous les prix et marques d' honneur. En plusieurs endroits ils peuvent prendre autant de femmes que de fois ils ont fait preuve de leur vertu en guerre. Bref, s' il estoit possible de leur oster ce qu' ils ont de mauvais, et de mettre au lieu ce que nous avons de bon, c' est à dire, de leur donner nos vertus sans meslange de nos vices, ce seroient de braves hommes. C' est pourquoy l' on doit esperer de voir quelque jour fleurir entr' eux la pieté, la foy, la justice et toutes autres sortes de vertus, ausquelles ils peuvent estre nourris et accoustumez par doctrine et par imitation, amoureux et admirateurs qu' ils sont de nos moeurs et façons de faire. Je ne doute point que, si ces braves romains, qui rapportoyent tout à leur gloire, eussent eu un tel champ d' exercice et de vertu, ils l' eussent diligemment cultivé. Or maintenant, s' il appartient à quelque nation du monde d' y mettre la main, c' est à la françoise, à laquelle est demeurée, comme en propre, la gloire des lettres et des armes, des arts et de la civilité, et d' avantage, du vray christianisme quoy que les autres prétendent.

Ce que je viens de dire touche la conscience et l' honneur ; mais, comme Dieu luy mesme promet à ceux qui cherchent son royaume d' y adjouster par dessus le comble de tout bien, il ne faut point douter qu' outre la benediction de Dieu, qui viendroit à ce grand et puissant estat pour des entreprises si pies, si justes et si charitables... il s' ouvreroit par ce moyen, tant icy que là, de grandes et inépuisables sources de richesse. Car, premierement, les subjects

p323

d' un et d' autre costé auroient une si ample vente et revente de toutes et telles manufactures qu' ils pourroient faire ou porter, dont l' abondance proviendrait de la pratique des moyens escrits ès deux traictez précédens, qu' à l' employ, s' adjondroit l' accommodement de tout autant d' hommes qui maintenant y sont et qui desormais y pourront estre, soit qu' ils s' addonnent aux artifices ou aux armes. Ils seroient deschargez par eux mesmes de leurs toiles, draps, cuirs, chapeaux, souliers ; de mercerie, de quinquaillerie, de coutellerie, d' utils de fer et d' acier ; de clouterie, de poilerie, de chaudronnerie, de poterie, de verrerie, d' hameçons, de patenostres, de rassade, et généralement de tous ouvrages de main ausquels tant plus les peuples sont embezongnez, tant plus ils gagnent. Se trouvant des mines de cuivre, d' or, d' argent (comme il y en a sans doute de tres bonnes et les sauvages mesmes le font assez entendre, designans principalement les lieux de Chisca, d' Apalatchen, des Mangoas, de Ménan, de Saguenay, etc.), qui empescheroit que l' on n' y peust faire travailler avec mesme fruit que font les espagnols ès-regions qu' ils possèdent ? D' avantage, par la correspondance entre ce royaume et les pays que vous feriez habiter,

p324

combien s' employeroient d' hommes, tant à l' amas qu' au debit des marchandises ? Nous aurions des nostres mesmes ce que nous achetons si cher des estrangers, soyes, cottons, baumes, liqueurs, gommés, bois medicinaux et aromatiques, gaïac, s' asse pareille, sassafras nommé a la Floride pavagne et en Virginie vuinank, costus doux, costus amer, sandal blanc, sandal citrin, sandal jaune, bois d' esquine, casse fistule, cassia ligna, poivre long et plusieurs especeries ; plusieurs arbres comme le cahéne bon contre les venins, le haneda excellent contre le scorbut et les enflures douloureuses de membres, le mechoüacam et possible la rubarbe, car il s' y trouve des racines semblables et qui purgent de mesme ; la terre sigillée, si soigneusement gardée en levant ; le sommac, l' alun de roche, l' alun de plume, la coupe roze blanche, le vitriol, le salnitre, le musc, lambre gris en quantité, la civette, le benjoüin, le mastic, l' ensens ; les peaux et fourrures ; les teintures et peintures ; les mineraux ; le bois de merrain, de planche, de cedre, de cyprez ; la terbenthine, raizine, thare, bray ; des lins et des chanvres ; bref toutes et telles commoditez que les pays de Danemarc,

Dansic, Suède, Nortvége, Moscovie, Russie et Pologne ont accoustumé de nous fournir. Où peut-on plus commodément faire des cendres pour le savon, en telle quantité que l' on voudra ? Qui peut empescher de recueillir, en peu de temps, des vins aussi bons qu' il en puisse venir d' Espagne, de Canarie, de Candie et de Malgue ? Où se peut plus abondamment et plus aisément faire la pesche des mouruës, attendu qu' elle s' y peut continüer depuis le mois de mars jusques au mois de septembre ? Où mieux la pesche des baleines, lous marins et vaches marines pour faire des huiles necessaires à la manufacture des draps et des savons, à l' accoustrage des cuirs et à plusieurs autres artifices ? Où plus à commodité, la pesche de l' esturgeon, du saumon et d' autres poissons bons à saller, tant pour le lieu que pour le transport en Espagne, en France, en Italie, en Grèce, et autres endroits où le debit en est meilleur ? Ces choses sont notables non seulement pour ceux qui demoureroient dans les pays nouveaux, mais aussi pour ceux qui les frequenteroient, à raison du trafic et de la negotiation, laquelle se rendroit pour les uns et pour les autres tant plus aisée qu' ils sont plains de beaux et grands fleuves, prenans leur origine bien avant en la terre et estans la pluspart navigables de la mer à mont. De plus, il se feroit grand nombre de navires, tant deçà que delà, et des mariniers à proportion, ce qui nous rendroit bien tost plus forts par mer que ne sont tous nos voisins où nous sommes, au contraire, tousjours demeurez plus foibles. Nos marchands seroient delivrez des grandes

daces et impositions dont les chargent les princes estrangers, toute la route de ceste navigation, tant à l' aller qu' au venir, estant par l' ocean et libre par consequent de tous arrests et détourbiez. Les costes estant pleines d' une infinité d' isles, on se pourroit fortifier aux endroits où se trouveroient de bons havres, dans lesquels vaisseaux, hommes et marchandises seroyent en toute seureté, advantage que nous n' avons en lieu du monde où nous traffiquions. J' y adjouste encor que nous ne passerions point, en faisant ces voyages, ni la zone torride où s' engendrent tant de cruelles maladies, à cause principalement de la corruption des viandes et des eauës, provenant des chaleurs excessives et des pluyes veneneuses ; qu' allant aux Indes Orientales, on est sujet

non seulement a ces incommoditez, mais à faire
aiguade en beaucoup de lieux pour la longueur du
chemin, et d' observer plusieurs muaisons où à
l' opposite, ceste route se peut faire en toutes saisons
de l' an et, coutumierement, en moins de six semaines.
Finalement, puis que ces pays sont situez sous tels
climats que, par le cours de nature, ils doivent
produire les choses qui nous font plus de besoin en ce
royaume, on y pourroit semer et planter les arbres et
semences propres, à beaucoup moins de frais que les
espagnols et portugais n' ont fait aux Canaries,
Madére, Saint-Thome au Brezil et S Dominique,
et seroit la faute de ceux qui les habiteroient, s' ils
n' imitoient leur diligence afin d' en recueillir les
mesmes fruicts, pour en uzer et pour en distribuer

p327

aux lieux de leur origine. Outre ce que la terre y
produit de son propre gré, on y pourroit cultiver les
vignes et planter les oliviers avec grand profit ;
tant pour le débit de vin et d' huile, qui se peut faire
par toutes les regions de l' europe, comme pour le
revenu que l' on en tireroit a succession de temps, les
transportant aux autres endroits de l' Amerique, où le
roy d' Espagne n' en veut point permettre le labourage,
afin de les tenir tousjours necessiteux et plus
subjects comme nous avons remarqué ailleurs ;
car il ne faut point douter, qu' il ny ait en ces
quartiers, plusieurs terroirs convenables à ces plantes,
et que la temperature de l' air ne s' accorde et
conspire avec eux, pour les rendre gayer et
fertiles, estant pour la pluspart sous les mesmes
degrez que l' Espagne, Maillorque, Candie, etc., et
les vignes sauvages s' y rencontrant quasi à chaque pas.
Avec pareille industrie et diligence on y eleveroit les
canes à succe que l' on pourroit tirer d' Espagne,
de Barbarie, des Canaries, de la Trinité et des
Antilles, comme avec pareil fruict et satisfaction
bien tost apres, puis que le sol et le ciel le
consentent. Il y a de l' apparence que le gingembre y
croistroit aussi bien qu' à Saint-Tome et
Saint-Dominique, où les portugais et les espagnols
en ont planté avec bon succez.
Le pastel y pourroit aussi venir, le saffran, le lin
de Dansic, le chanvre, le froment, le seigle, l' orge,
l' avoine, les poix, les féves, les lentilles et toutes
autres sortes de bled et de legumes ; toutes sortes de
racines qui peuvent servir à l' aliment des hommes,

p328

bettes raves, chervis, pastenades, panez, refforts, naveaux ; toutes sortes d' herbes, pourpier, laitues, épinars, chous fleurs, chous cabus, chous verds. On y pourroit planter les figuiers, grenadiers, orangers, citronniers, amandiers, pommiers, poiriers, abricotiers, peschers, etc. Y ayant grande quantité de meuriers et y portant de la graine de vers, on pourroit à trait de temps en apporter beaucoup de soye et détourner par ce moyen le cours des sommes excessives que le pays de l' empereur des turcs et de l' Italie tirent tous les ans de la France. On pourroit aussi, à mesme fin, augmenter par la culture l' herbe d' Ovizang, qui porte une soye semblable à celle qui croist en Perse et à la Chine. Il y a aussi en Perse et à present au Perou une herbe dont on fait l' anille, que l' on pourroit y semer en graine ou planter en tige, puis que le pays est semblable de temperature aux lieux où elle naist. Il y a beaucoup de terroirs qui seroient fort propres pour le ris, à cause du grand nombre de rivieres, dont on pourroit à toutes heures l' arrouzer. Pour l' accommodement des terres et des hommes ne resteroit donc plus que le bétail que l' on pourroit commodément recouvrir de beaucoup de lieux, sans le transporter de si loin. Les espagnols, au peuplement de l' Amerique, ont eu plus de peine à cela qu' à toute autre chose ; maintenant ils en ont telle abondance que, sans faire conte

p329

de la chair, ils tuent les boeufs et les vaches pour en avoir la peau, chose loisible à chacun, d' autant que la pluspart n' appartient à personne en propre. Voila un sommaire dénombrement des commoditez que l' on tireroit de la peuplade de certains pays de l' Amerique naturellement aussi beaux, aussi riches, aussi fertiles, qu' aucuns autres qui soient possédez par les espagnols et portuguais ; mais pour le clorre j' y adjousteray un poinct encor plus important et qui doit convier à l' entreprendre plus que tout : c' est l' espoir fondé sur des raisons, j' ozeray dire infaillibles, de trouver par ce moyen un chemin portant en l' autre mer par laquelle on navigue au Catay, à la Chine, au Japon, aux Moluques et autres riches contrées situées vers l' est. Ce passage a esté recherché des anglois, portuguais, françois, danois, et hollandois, en divers temps et avec beaucoup de despence, à laquelle ont esté portez les uns et les autres, par le profit qui pourroit revenir de sa connoissance...

icy quelqu' un dira : pourquoy donc desormais tant de peine, de labeur et de perte à la recherche d' une chose, que l' experience des meilleurs et plus hazardeux pilotes a trouvée impossible ? La raison qui les a induits à cela est encor aujourd' huy la mesme, qui doit nous y convier...

la nature et l' experience establissans ce poinct, on peut avec grande raison de verité conjecturer que du continent de la neufve France et de la Floride, pozé sous la zone temperée, on peut aller, cheminant, ou voguant sous la mesme zone, au Catay, à

p330

la Chine, au Jappon, aux Moluques et autres contrées de l' orient, beaucoup plus commodément et en moins de temps que par le cap de Bonne-Esperance ou par le destroit de Magellan ; car tenant ces routes, il convient passer deux fois sous l' equinoctial et sous la zone torride à l' aller et autant, par consequent, au retourner ; ce qui cause une infinité de maladies, comme le scorbut, les madoras, les fièvres aiguës, la peste mesme, et plusieurs autres qui proviennent des vehementes chaleurs, des humiditez gluantes, des pluyes veneneuses et contagieuses exhalations, et s' engendrent des viandes salées qui se gastent, des eauës qui se corrompent et du manquement d' exercice. Pour ces causes, la plus part des hommes qui se hazardent en ce voyage y courent de grands perils, et s' exposent à de grands maux ; et de plus sont contraints d' y observer les saisons, et de s' y assujettir, de remarquer exactement la muaison des vents, qui soufflent tousjours d' un costé l' espace de six mois, et autant de l' autre ; de faire aiguade en divers lieux, tant pour changer d' eaux que pour donner un autre air à leurs hommes. à cause de toutes ces inclemences et difficultez peu d' hommes se veulent hazarder à ces voyages. Et pourtant leur faut-il donner doubles gages, et d' ailleurs, on est obligé d' en mener quasi plus de moitié qu' il ne seroit requis a une autre navigation, de plus, on fait double dépense de vitailles et, par consequent, doubles fraies en toutes choses. Voila de grands inconveniens qui n' empeschent pas toutesfois que les hommes ne s' y portent avec courage et patience, en esperance de gain.

p331

Pour revenir à mon subject, j' ai compris dans le

précédent discours quelques ouvertures de ce que l' on peut faire d' un costé sans offence d' aucun voisin, allié ou ami ; mais ce n' est pas tout, car si on le veut par ailleurs, sur mesmes fondemens et mesmes considerations, on pourra faire mesmes choses et par mesmes moyens parvenir à mesme but. Quand vos majestez voudront marcher sur la piste des portugais et des hollandois, et tenir mesme route, elles peuvent, au préjudice de tous les autres, s' approprier en peu d' années le trafic de l' orient, c' est-à-dire, de la Chine, du Catay et du Japon, avec moins de perte d' hommes, moins de dépence et plus de facilité. Il ne faut pour en venir là que trouver le poinct que desiroit Archimede pour asseurer ses engins afin d' enlever la terre. Ce qu' il demandoit imaginaiement, pour monstrier la hardiesse de son esprit et la force de son art, vous le trouverez en nature, s' il vous plaist vous en servir, pour toucher d' un bras à l' orient et de l' autre à l' occident. Or, qui ne sçait que vos mains sont non seulement longues, mais grandes ? S' il vous plaist les estendre, et puis les refermer, elles enclorront, et retiendront beaucoup de choses. Dieu vous a donné des nerfs pour faire l' un et l' autre, vous les ferez joüer quand il vous plaira, cela dépend de vostre bonne volonté, car de vostre pouvoir nul n' en doute. Il est bien vray, qu' on ne l' a jamais encor si bien connu que vous avez moyen de le faire connoistre aujourd' huy, tant dedans que dehors. C' est encor le meilleur que peu de gens s' en défient. En

p332

peu d' heures peut faire de notables changemens
la royauté qui l' homme égale à Dieu.
toutes grandes mutations sont soudaines, au bien comme au mal. Il arrive des transversions inesperées. Voyons nous bas, comme en la rouë, ce qui touche a terre et semble estre comme arrêté de plusieurs embarassemens, d' un seul tour revient en haut, principalement quand Dieu y veut mettre la main ? Aidez vous, comme l' on dit, et il vous aidera ; il assistera vos majestez en leurs bons et justes dessains. Nous l' esperons, nous le desirons, nous le requerons avec tant plus d' assurance qu' il offre miraculeusement les vrays moyens de remettre ce grand royaume en bon estat, sans grande resistance, si nos pechez n' empeschent un si grand bien. Je laisse, en ce lieu, beaucoup de choses au bout de la plume. Tout ce qui se peut ne se doit pas dire. Je me contente de travailler comme en une carte où un petit poinct marque une grande province. Je ne repeteray non

plus, pour tirer en consequence du principal de ce subject, ce que, parlant du commerce, j' ai traicté de la pesche des moluës et du haran, que vos majestez peuvent et doivent sur tout establir et mesnager comme la pepiniere de leurs mariniers, de la voiture du sel a mesme fin, de celle d' Espagne et des autres lieux s' il y en a, où il nous reste encor quelque traffic. Suffit d' avoir une fois supplié vos majestez, de remarquer et regler ces choses, sans les importuner de redites. Je ne veux pareillement insister sur les ordres de la marine. Il sera tousjours plus aisé de

p333

les trouver que de les faire bien pratiquer, au commencement sur tout, où toutes choses nouvelles semblent rudes et difficiles. Mais on s' accoustume en peu de temps, et qui ne veut s' amender pour l' amour de la vertu, y est contraint par l' apprehension du chastiment. L' exemple fait tout. Quand une fois on se trouve en bon train il ne couste non plus à bien faire qu' à mal faire. Reste donc à vos majestez de donner le premier branle a ceste belle action. Si vous le faites une fois à bon escient, vous aurez bien tost de la satisfaction et du contentement, luy voyant prendre son cours réglé. Platon dit, qu' apres que Dieu eut créé le monde et luy eut vu tourner le premier tour, il se resjoüit. De vray l' operation mesme est plaine de delectation ; mais le comble du plaisir git en la perfection de l' ouvrage, laquelle ne s' accomplit que par moyens. Or, comme Dieu les vous a mis en main, grands, puissans, incomparables, puisse-t-il vous mettre au coeur de vous en servir religieusement, courageusement, utilement, à sa gloire, à vostre honneur et au bien de tous vos subjects.

LIVRE 4 DE L'EXEMPLE

p335

Sire, ce beau mot connoy toy mesme, gravé en lettres d' or au temple d' Apolo Pithique en Delphes, est comme un épitome de toute la vraie et solide philosophie, comprenant en soy, sous soy et alentour de soy, toute la sagesse qui appartient à l' homme de quelque condition et qualité qu' il soit.

Mais si quelques-uns doivent l' estudier serieusement, mediter diligemment toutes les circonstances et dépendances, ce sont sans doute les roys, et vous entre tous les autres que Dieu a voulu honorer comme son aîné des princes de la terre, de la premiere couronne du monde, vous obligeant d' estre le meilleur comme il vous a fait le plus grand de tous...

sire, comme vous avez beaucoup reçu, vous devez beaucoup donner. Vostre honneur est tres grand, mais la charge n' est pas moindre. Il ne vous

p336

faut pas considerer la fortune de cet estat imminent où Dieu vous constituë, selon l' image et le nom qu' il porte, mais le mesurer par sa fin. Commander est un devoir à rendre plus tost qu' un regne. Pour le bien et le repos de vos peuples vous serez contraint desormais d' abandonner le vostre mesme, de veiller et travailler nuict et jour pour le salut commun, de mettre en vostre esprit le soin, non seulement des provinces et des villes, mais des familles, mais des personnes particulieres, de vous charger de toutes les destinées bonnes ou mauvaises de cet empire, de vous oublier aucunement vous mesme afin de vivre pour autrui, de faire autant d' ordonnances que vous trouverez de desordres ; de recevoir et envoyer ambassadeurs de toutes parts, bref, d' exercer en terre les fonctions de Dieu, lequel vous y a établi avec puissance de rendre la condition et la fortune d' un chacun telle qu' il la doit avoir...

vous, estant donc par la grace de Dieu né roy de France, c' est à dire le fils aîné d' un tel pere entre les hommes, nous esperons tous qu' il a voulu former vostre asme comme celle d' un prince parfait de plusieurs incomparables vertus qui par excellence ont reluy ès plus signalez de vos predecesseurs : de la pieté de S Loys, du courage de Charlemagne, de l' heur de Philippe Auguste, de la sagesse et suffisance en matiere d' estat de Charles V, de la bonté de Loys Xii, de la magnanimité et clemence de Henry Le Grand, vostre brave pere, de sorte que chacun se promet que, par une divine fortune, la souveraine autorité de la puissance royale se rencontre

p337

en vous avec la seule affection de ce qui est bon et honneste tout exprés pour rendre la vertu maistresse du vice, pour confiner la volupté, qui maintenant se déguise tant qu' elle peut en nature et regne comme à main armée, sans que pour cela vous ayez besoin d' uzer de force ni de menace quelconque. Car vos subjects vous ayant devant leurs yeux comme un visible patron où la vertu sera naïvement empreinte, ils deviendront, à vostre imitation, volontairement bons et sages et se conformeront d' eux-mesmes en amitié, charité et concorde, avec attrempance et justice les uns envers les autres, à une vie irreprehensible et veritablement heureuse, ce qui est le plus grand bien et le plus noble secours que vous sçauriez apporter au genre humain, imprimant par vostre vertu une telle disposition ès moeurs de ceux qui auront à vivre sous vostre gouvernement.

Ni la crainte des loix, ni l' effroy des supplices, n' auront telle efficace à reprimer les vices, en tant et tant de chefs foisonnans maintenant, que vostre seul exemple à tous appartenant.

Bien commander est un art, sire, et le plus grand comme le plus glorieux du monde. Estre roy, c' est estre tout ; en sçavoir bien le mestier, c' est sçavoir tout...

il est bien difficile d' écrire nettement une belle conception en du papier brouillé, les ratures qu' il y faut faire, paraissent tousjours, font mal à la veuë et détournent la lecture. Les laines se sentent tousjours de leur premiere teinture, et quand elles sont

p338

encor blanches elles sont capables de la recevoir telle que l' on veut, bonne ou mauvaise. Le pot garde jusques à la fin, l' odeur dont il est imbu premièrement. Dieu soit loué, sire, que votre esprit est comme une table raze où toutes sortes de beaux traicts se peuvent tracer sans peine ni confusion. Que vostre ame, encor pure et nette et sans contagion de vice, est susceptible de la vraye couleur de vertu qui ne s' efface jamais, qui ne perd jamais son lustre, non plus qu' un bon drap passé en écarlatte... malheur à ceux qui jetteront le poison dans la fontaine publique, où tout le monde doit boire ! Malheur à ceux qui voudront ternir la blancheur naïve de nostre lis, dont la soüefve senteur parfume si délicieusement le jardin de la France ! Malheur à ceux qui tascheront de corrompre l' integrité de celui duquel dépend la felicité ou la misere, le repos ou la peine de tous les autres, qui seul represente toute la chose publique et la modere absolument, comme estant sa volonté

une loy, sa parole un arrest et sa vie une discipline
exemplaire de bien ou de mal...

le bon prince, s' estimant né pour son peuple, ne
vise qu' à son bien, repos et contentement. Le mauvais
prince, pensant que tout le monde soit fait pour
luy, n' a pour but que son profit ou son plaisir. Le
bon entretient la pieté, maintient la justice, soutient
la foy. Le mauvais n' a crainte ni amour de Dieu, n' a
nulle affection à l' équité, nulle religion de serment,
nul soin du salut des hommes. Le bon se conforme
aux bonnes loix, établit et conserve leur force. Le
mauvais s' en dispense à toutes heures, en abandonne

p339

la protection, et bien souvent travaille luy-même à
sapper leur autorité. Le bon s' advize de tout ce
qu' il peut pour l' utilité de son estat. Le mauvais
n' estude qu' en des monopoles et malheureuses
inventions pour l' incommoder. Le bon cherche
d' enrichir ses subjects. Le mauvais ne bastit que sur
leurs ruines. Le bon venge les injures publiques et
pardonne les siennes. Le mauvais se montre
inexorable à tout soupçon d' offense, et deserteur de la
gloire de sa patrie. Le bon épargne l' honneur des
femmes. Le mauvais fait gloire de leur honte. Le
bon prend plaisir qu' on l' advertisse en toute modestie
et liberté. Le mauvais n' a rien plus à contre-coeur
que l' homme franc et vertueux. Le bon s' efforce de
tout son pouvoir de maintenir son peuple en
concorde et union. Le mauvais permet que l' on y seme
des partialitez, que l' on y entretienne des ligues et
brasse des factions. Le bon fait estat de l' amour de
son peuple plus que de tout. Le mauvais ne se soucie
point d' estre hay, mais qu' il soit craint. Le bon
n' apprehende que pour ses subjects. Le mauvais ne
redoute que ses subjects. Le bon ne les charge que
le moins qu' il peut de tailles et de subsidies. Le
mauvais les accable d' impôts, hume leur sang, ronge
leurs os, sucçe leurs moëllles, devore leurs
entrailles. Le bon appelle les gens de bien aupres de
soy, les honore, les employe en ses affaires. Le
mauvais recherche les meschans, les avance en credit,
et bien souvent en use comme d' éponges. Le bon
veut s' asservir à ses propres ordonnances. Le mauvais
les fait servir à ses passions et injustes volontez.

p340

Le bon jouït d' un repos seur et content et s' esjouït en une profonde tranquillité. Le mauvais est tousjours en transe, en angoisse, en travail, languit tousjours en perpetuelle crainte. Le bon est adoré de ses subjects, aimé de ses serviteurs, beni de tout le monde. Le mauvais est hay, abhorré et maudit de tous, et, plus que de nuls autres, de ceux qui le connoissent plus familièrement. Le bon attend la vie bien-heureuse. Le mauvais ne peut éviter la damnation éternelle. Le bon est honoré durant ses jours et regretté apres son deçez. Le mauvais est diffamé de son vivant, et, si tost qu' il est mort, eschaffaudé en son honneur, deschiré en sa reputation. Il touche et appartient principalement aux roys de faire regner Dieu sur les ames, puis que Dieu les fait regner sur les hommes. L' establissement de son service en ce monde et la manutention d' iceluy les regarde premier que tous autres... il ira donc non seulement de vostre conscience et de vostre honneur, mais de la diminution de ceste autorité que Dieu vous a donnée, si vous souffrez, par connivence ou autrement, qu' il se forme de nouveaux schismes en vostre royaume ; s' ils touchent principalement à l' honneur et souveraineté de ceste couronne que Dieu vous a mise sur la teste, franche de toute juridiction, libre de toute reconnoissance, fors la sienne.

p341

Souvenez-vous tousjours que l' eglise est en l' estat, non l' estat en l' eglise ; qu' elle tient de vous, apres Dieu, sa splendeur et sa richesse ; qu' elle ne peut ni ne doit les maintenir que par vous ; que vous estes tellement son fils aîné que vous ne laissez pas d' estre son pere nourrissier ; que c' est par consequent à vous qu' il appartient principalement de faire dispenser, en leur droit et legitime usage, ces biens que vous et les vostres lui ont conferez, d' empescher les abus qui s' y peuvent commettre ou en l' acquisition, ou en la retention, ou en la profusion... informez-vous, sire, tres particulièrement des droits de vostre église galicane. Maintenez les en leur entier, comme ont fait vos bons et sages predecesseurs, Charlemagne, S Louys, Philippes Le Bel, Charles Viii et plusieurs autres. Demeurez tousjours constant en ceste resolution, ferme en ceste creance : que l' eglise n' a rien à voir, rien à connoistre sur le temporel de vostre royaume, et que Jesus-Christ, le maistre et seigneur de tous, a vuidé la question par son commandement : *rendez à Coesar ce qui est à*

Coesar, et à Dieu ce qui est à Dieu... pour conclusion, faites le roy, puisque vous l' estes ; commandez, puis qu' il vous appartient, et à tous, car tous sont vos subjects... j' ay pozé la pieté et la charité, comme le fondement de tout bon ordre. Je fay maintenant venir à leur secours la censure, moyen seul propre et suffisant pour l' entretenir et conserver, pourveu qu' elle soit bien et deuëment administrée, et par des hommes

p342

capables de conformer vos subjects au vray but de l' honneur et du devoir. Jamais chose plus excellente ne fut introduite en aucune republique, soit pour nourrir l' honneste honte, fidelle gardienne des vertus, soit pour former une juste apprehension de l' ignominie, soit pour reformer les abus et reprimer les vices, sans y employer la rigueur des punitions. Aussi à elle seule, plus que tout, soutint la grandeur de l' empire romain, et si quelquefois il l' a delaissée, comme il y a quelquefois esté contraint, principalement par les guerres, sa republique estant devenuë malade... toutes choses cessantes, il a eu recours à ce remède. Et certes, quoy que la forme de vostre gouvernement ne souffre pas de la faire revivre avec telle autorité qu' elle gagna par trait de temps à Rome, vous ne la devez pas en tout et par tout rejetter, veu que si la nécessité en est evidente, l' utilité en sera encore plus grande... la corruption de nos moeurs vous fournit la matiere, donnez-luy la forme que vous jugerez propre, le nom que vous penserez convenable, la borne d' autorité que vous adviserez raisonnable. Qui refusera de s' y assubjettir ? Les roys vos prédecesseurs ont tousjours esté en tout et par tout souverains, si ont-ils voulu se soumettre eux-mesmes aux regles du devoir et de l' honneur. Vous le connoistrez par le 38 e article de l' institution de l' ordre de S Michel où il est porté qu' il se fera aussi examen et censure du souverain chef de l' ordre, c' est le roy, comme des autres, pour souffrir la correction à l' advis des freres de l' ordre, si le cas y eschet, et s' il a commis rien qui soit contre l' honneur

p343

et devoir de chevalerie. Un roy permettant

d' estre sindiqué de ses subjects et inferieurs, un roy, qui donne la loy aux autres, consentant de la recevoir des autres pour maintenir l' ordre de son ordre, un roy, pour tout dire, le plus absolu qui fut jamais et le plus attaché à ses opinions, ayant reconnu le fruit de la censure, en ayant voulu laisser la pratique tant à ses successeurs qu' aux principaux hommes de l' estat seuls capables de monter à l' honneur du collier, qui desormais ozeroit maintenir que l' uzage n' en soit bon en quelque sorte ?

à qui voudra dire qu' il suffit de punir les crimes avec les peines et selon les formes portées par les loix et par les ordonnances du royaume, je ne repondray pas seulement que l' honneur et la vertu ne se doivent point mesurer à ce pied, attendu que la pieté, l' humanité, la liberalité, la foy, l' equité exigent de nous plusieurs choses qui n' y sont pas contenuës, mais qu' il est besoin de trouver quelque remede extraordinaire à tant de vices qui ne comparoissent jamais en jugement devant la face du magistrat. Pour exemple : la perfidie, la mauvaise foy, le parjure, la deception sont-ils punis par les loix comme il faut ? Et qui ne connoist que ce sont les

p344

vives sources des rancunes, des querelles, des injures, des procez et bien souvent des meurtres et des assassinats ? Les jurongneries, les jeux de hazard, les débauches de la jeunesse, les paillardises et lubricitez, les adultères et tous autres debordemens d' une licence effrenée, redoutent-elles parmi nous le front sévere et la main punissante de justice ? Et qui voudra nier qu' ils ne meritent des chastimens tres exemplaires ? Finalement, voyant la republique grouïller de vagabons et de faineants, fourmiller de maquereaux et de ruffiens, qui ne sera bien aise de lui voir donner quelque bonne purgation, pour la décharger de si mauvaises humeurs ? Qui ne sera content de voir reprimer le luxe et la superfluité aux habits, aux banquets, aux bastimens, aux meubles d' or et d' argent principalement, de voir arrester le cours des usures, des gains sordides, des pratiques deshonestes, des corruptions manifestes ? Une raison speciale prouve suffisamment que la censure est plus necessaire maintenant qu' elle ne fut oncques. Anciennement, en chaque famille, il se trouvoit haute, basse et moyenne justice, le père avait puissance de vie et de mort sur ses enfants, le seigneur sur ses esclaves, le mari sur sa femme en certains cas. à present que tout cela cesse : en quel tribunal les peres trouvent-ils justice de l' impieté de

leurs enfants ? Les maris du mauvais gouvernement de leurs femmes ? Les femmes des sévices de leurs maris ? Les maistres des mepris et desobeissances de leurs serviteurs ? Les serviteurs du rude traitement de leurs maistres ? Les seigneurs des irreverences de

p345

leurs vassaux ? Les vassaux des violences de leurs seigneurs ? Je ne parle point icy de la conscience envers Dieu, quoy qu' en toute republique bien ordonnée elle merite le premier et principal soin, d' autant qu' elle est commise et reservée à ceux qui gouvernent les ames... ici Dieu vous tire l' oreille, sire, et vous advertit dans le coeur de prendre sa querelle en main, de le defendre comme son second, comme celuy que pour luire visiblement entre les hommes en un image vivant et sensible, il constitue en si haute et sublime dignité...

voilà le premier et meilleur usage de la censure, encore que ce n' en soit pas la premiere cause entre les grecs et les latins, lesquels en ont observé la pratique de toute ancienneté. Car, en bons termes, ce ne leur estoit autre chose que l' estimation du revenu d' un chacun...

il n' est pas bezoin d' emplir ce papier d' exemples pour confirmer qu' il n' y a gueres eu de republique, instituée en bonnes loix, qui n' ait uzé de la censure. Mais qu' elle soit au reste utile aux monarchies mesmes et compatible avec l' autorité souveraine, cela se pourroit prouver par des raisons toutes communes et qui se presentent les premieres à la main, la manifeste evidence desquelles porte en soy mesmes la force et l' efficace de leur persuasion. Je la reduy donc, sans m' arrester davantage à la description des biens et au denombrement des hommes... maintenant qu' en toutes republicues il y a mille sortes d' impôts, non connus, il semble estre beaucoup plus necessaire que chacun donne son bien par declaration et

p346

fasse connoistre quel est son revenu ; comme il se fit en Provence l' an 1411, comme depuis il fut ordonné par edict du roy françois l' an 1534, et encor par un autre de Henry li, comme pour mesme cause l' an 1516 fut fait le denombrement et declaration de tous les benefices de ce royaume. Mais les changements survenus en requierent de nouveaux ; car tel

beneficier paye plus de decimes la moitié qu' il ne doit, et tel autre n' en paye pas la trentiesme part de ce qu' il doit.

Vous n' avez, sire, aucun meilleur moyen de pourvoir aux justes doleances des pauvres contre les riches, lesquels, comme les fortes parties du corps, se déchargent tousjours sur les plus foibles, font porter leurs propres fardeaux à ceux qui desjà succombent d' ailleurs. Vous pouvez par là faire cesser toutes rumeurs, appaizer tous murmures, assoupir tous mouvemens, retrancher toutes occasions de tumulte, car l' intemperie egale ne fait jamais aucune douleur, mais l' inegale, autant qu' est grande son inegalité ; vous pouvez par là couper la racine de la plus grande part des procez qui sont dans vos cours des aides, abolir les concussions de plusieurs officiers, les ports et faveurs des esleuz, asséeurs, collecteurs et autres qui distribuent et egallent les tailles, subsides et imposts, à cause que tous tels differens seroient aisez à vuidier sur les papiers censiers...

p347

vous pouvez par là faire connoistre les prodigues, cessionnaires, banqueroutiers, saffraniers et usuriers, les riches et les pauvres, et, comme aux uns la maladie vient d' abondance, aux autres d' inanition ; vous pouvez par là decouvrir à quel jeu quelques-uns gagnent tant de biens et les autres en dépendent tant, si bien qu' il vous sera aussi facile de remedier à tout cela comme utile de le bien entendre puis que de la pauvreté extrême des uns et de la richesse excessive des autres naissent ordinairement les troubles, seditions et guerres civiles. Par là finalement vous pouvez faire regler les peines pecunieres et les amendes à la vraye distribution de justice, retrancher les piperies qu' on fait aux mariages, les tromperies aux marchés, les fraudes aux negociations privées, bannir une infinité de litiges touchant les successions, partages, hypothèques, closes et cachées pour la pluspart, lesquelles, estant averées sans autre enquete, par les registres publics, on obvieroit aux frais immenses des longues poursuites, aux inventions des faussetés, aux fabrications des faux temoignages. Tout ce qu' on peut mettre en avant pour empescher votre majesté de frapper ce grand coup, c' est qu' il est trop dur de faire connoistre la pauvreté des uns, et que l' on exposerait trop à l' envie la richesse

p348

des autres. Au contraire, l'envie cessera contre ceux que l'on croit être riches et qui ne le sont pas, la moquerie contre ceux que l'on estime pauvres et qui sont riches. Mais pour dire tout en un mot ce qu'il faut : jamais les sages princes et les prudents législateurs n'ont fait mise ni recette de ces deux choses en matière de bonnes et saintes ordonnances. Les meilleures loix, les plus louables coutumes ont toutes leur inconvénient. C'est pourquoy je ne m'arreste point à ce qu'on peut dire qu'il n'est pas bon de faire connoître le trafic et la négociation des marchands, d'éventer le secret des maisons, de faire voir clair au fonds des affaires, car cela peut avoir lieu pour ceux qui taschent d'abuser et tromper les autres, de gagner en cachant leur jeu, non pour ceux qui ne desirent point dérober leur vie, ains se faire connoître tels comme estoit le tribun Drusus, qui vouloit faire percer sa maison à jour de tous costez afin d'être exposé, mesme en son particulier, à la veüe de tout le monde... de vray le bien faire ne demande que l'approbation, la vertu que la lumière. Si nous sommes gens de bien, si nous aimons l'estat, comme nous devons, si nous desirons le soulagement des pauvres, comme nous y sommes obligés, pourquoy refuïrons-nous d'aider au public, quand il en sera besoin ? De participer aux charges communes ? Nous est-ce quelque honneur d'être membres privés de toute fonction, incapables de tout service ? Mais au reste, seroit-il raisonnable de demander advis aux taverniers s'il faut abolir les cabarets d'où sourdent meurtres, querelles, faussetez,

p349

faux témoignages ? Aux femmes dissoluës s'il faut défendre les bordaux, à cause desquels il est à craindre que le ciel ne s'irrite contre la terre et n'en fasse derechef un autre Sodome ? Aux usuriers s'il faut punir les usures, chancres malins qui rongent tant de familles et font mourir tant d'hommes en vivant ?

Je ne veux point obmettre un autre grand fruit de la censure : c'est que par son moyen on peut discerner et connoître les vrais pauvres, qui sont les membres de notre Seigneur Jésus-Christ et ausquels donnant on donne à luy mesme, d'avec ces importuns mendiants, que, sous ombre de ceste benignité, laquelle porte le visage d'une belle vertu, on nourrit à la faineantize et lascheté. Car, comme disoit le lacedémonien à quelqu'un de ces belistres : certes celuy a esté l'auteur de cette tienne mal-heureuse vie, qui

le premier t' a donné, et, t' ayant donné, t' a fait paresseux. Il est besoin, si jamais, que la charité face une ronde par tous les coins de vostre royaume pour se faire reconnoistre par vos subjects qui, pour la pluspart, l' ont totalement mise en oubli ; qu' elle donne ordre, sous l' autorité de vos commandemens, que ceux-là soient depossédez qui se sont moins que deuëment saisis et appropriiez des hopitaux et de leurs revenus, les ayant annexez à leur domaine par droit de fief ou de patronnage, par la negligence des

p350

eschevins ou par leur connivence, afin que le tout soit desormais remis en son usage et dispensé comme il faut ; que l' argent qui se leve aux bureaux des pauvres, soit legitimement employé pour les nourrir et vestir ; que, s' il ne s' en trouve suffisamment pour fournir à toutes leurs necessités ou s' ils ne sont logez, accomodez et meublez comme il appartient, recours à la contribution ; elle ne peut jamais estre plus raisonnable qu' en ce subject. Ce fonds de pieté ne se trouve-t-il encor assez bastant pour les oeuvres charitables, commandez qu' on mette des troncs à toutes les portes des villes et des temples, aux entrées et issues des bourgs et des passages pour avertir et semonder tous allans et venans d' avoir memoire des pauvres ; ordonnés que tous marchans demourans aux boutiques et magasins, ou negotians tant de dedans que de dehors le pays, lors qu' il feront quelque marché excédant cinquante ou soixante livres, leur facent aussi quelque bien, que tous ceux qui tiennent des peages, fermes et amodiations, tant de vostre majesté que de vos princes et seigneurs, leur distribuent quelque petite portion de leur profit, leur communiquent du fruit de leurs travaux ; que tous artisans, drapiers, cordonniers, chappeliers, merciers, epiciers, etc., leur eslargissent quelque liberalité, à mesme la chose qu' ils vendent et debitent. Que toutes dames, damoiselles et bourgeoises leur facent et donnent quelque linge, que tous ceux qui feront

p351

testament ne les oublient point, que tous gentilshommes retranchent de leur luxe en habits, de leur excez en despenses, pour couvrir et alimenter nostre Seigneur Jésus-Christ en eux ; car, à cause de ce,

Dieu benira vostre peuple en tout son oeuvre et en tout cela où il mettra la main. C' est luy-mesme qui le dit, qui le promet pour nous convier à estre misericordieux comme luy qui est nostre pere.

Voila des moyens assez pour subvenir aux infirmités et necessitez de ceux qui se trouveront vrayz pauvres, attendu mesme que, si vous commandez une fois la pratique des choses traitées aux livres précédents, il y en aura peu, qui ayent besoin qu' on leur use de charité...

quant à ce qui touche le cens des personnes, nous trouvons que l' empereur Auguste le fit trois fois durant son regne. Il se faisoit en l' estat de la republique, par lustres, c' est-à-dire de cinq en cinq ans, s' il n' estoit détourné à l' occasion des guerres... mais de toutes les descriptions de peuple, les plus antiques sont celles qui furent faites par Moïse... or en chacune de ces descriptions, faites suivant le commandement de Dieu, chacun apporta son tribut par teste, diversement comme elles furent diverses... pour ce qui touche au reste les utilitez de tels denombrements, faits à bonne fin et pour justes subjects, elles sont presque infinies. Car, premierement, ils font connoistre le nombre d' hommes, l' âge et la qualité, combien on peut en tirer pour aller à la guerre ou pour demeurer à garder le pays, combien pour envoyer en des colonies, combien pour faire

p352

travailler aux corvées des reparations et fortifications de places. Secondement, on y peut comprendre combien il faut tous les ans de provisions ordinaires en un grand estat, combien il en produit, combien on en peut sortir hors, sans l' incommoder, et, finalement, combien de vivres sont necessaires aux habitans d' une ville, en cas qu' il faille soutenir un siege. Mais quand il n' y auroit autre bien que de s' en pouvoir asseurément éclaircir de l' âge d' un chacun, encor ne seroit-ce pas peu, car on retrancheroit par ce moyen un milion de procez, intentez pour les restitutions et pour les actes touchant la minorité ou majorité des personnes ; qui fut la consideration pour laquelle le chancelier Poyet, entre autres siennes louables ordonnances, chargea les curez de tenir registres de tous les enfans qui naissent ; on obviroit à plusieurs différens pour la noblesse, pour le déguizement des noms, des parens, du pays, de l' estat et qualité d' un chacun où faute de papiers censiers on ne voit ordinairement goute... mais un autre grand et principal fruit qui peut en revenir, c' est que par un mesme on peut aussi

connoistre de quel estat chacun se mesle et quel mestier
il exerce, rendant faux ce proverbe qui court
maintenant parmi nous : que la moitié du monde ne sçait
pas comme l' autre vit, et par consequent chasser
hors de la ruche les guespes et freslons qui mangent

p353

le miel des abeilles, banir les vagabons, faineans,
voleurs, pipeurs, batteurs de pavé, ruffiens,
maquereaux et autres tels opprobres, qui sont parmi les
gens de bien comme loups entre brebis, introduire
au lieu de l' oysiveté, la plus grande peste des
citez, la nourrice des vanitez, des delices et des maux
qui sont de plusieurs sortes, les honnestes, utiles et
legitimes occupations, afin que d' un costé, la
richesse s' incorporant avec les artifices, parface
de belles et profitables operations, et que de l' autre,
ce qui sera en prix s' augmente et en mépris diminuë,
bref que toutes les parties de ce grand corps d' estat,
se prennent et lient plus aisément ensemble, n' y ayant
rien d' estrange entre deux, ne plus ne moins que le
fer que l' on soude à la forge, car cela sans doute
est la marque plus claire et plus certaine d' une
police reduite en bon ordre sous le gouvernement
de la justice et de la raison.

Voila, sire, ce que j' avois à vous représenter
touchant la censure, à laquelle je me suis d' autant
plus volontiers arrêté, que je m' imagine que c' est elle
seule qui vous peut mieux donner la connoissance
de ce que vous pouvez et devez entreprendre et faire,
par le moyen de ce riche et populeux royaume que
Dieu vous met en main, comme un parfait instrument
de puissance et de gloire...

p354

vous avez, sire, donné de beaux commencemens
à vostre regne ; vous en avez consacré les premiers
par une action non moins sainte que grande et
illustre, faisant voile comme d' une haute roche assise
un plaine mer, assavoir par l' assemblée de vos estats
generaux, que tout le monde a esperé devoir apporter
un repos perpetuel à ce royaume, un ordre legitime
de pourvoir aux charges, offices et benefices, une
règle équitable pour departir comme il faut les
exemptions et immunités, les loyers et les dons, en un
mot, pour reduire tout l' ordre à la proportion
harmonique, baillant la surintendance des armes aux plus

experimentés et belliqueux, le maniment des finances aux plus fidelles et loyaux, le gouvernement des provinces aux plus sages et prudens, les dignitez eclesiastiques aux plus doctes, modestes, charitables et devots. Continués, sire, d' une mesme main, et faites que les estrangers ne disent plus que c' est un fatum des affaires de France...

vous sçavez, sire, de quelles parties est composé vostre royaume, et laquelle de ces parties est la plus noble, et la plus necessaire pour la conservation du tout. C' est d' elle proprement et particulierement que vous vous nommez le chef, quoy que tout le reste de vos subjects soient autant de membres individus de vostre corps. Vous devez donc bien travailler à la remettre en son ancienne splendeur de peur que, demeurant plus long temps negligée, elle oublie et soy mesme et cette dignité, qui l' a tousjours accompagnée, et cette genereuse fonction à laquelle elle est destinée. Ce n' est pas

p355

de nos jours que la discipline des françois, jadis si renommée, commence à perdre sa vigueur ; la longueur de son âge, le mépris de ses regles, la licence permise l' affoiblit et gaste de longue-main, de sorte qu' elle vient entre vos mains debile et languissante ; mais pourtant encores pleine de vie et capable de guerison, si vous daignez en prendre le soin. Faites, sire, comme le bon medecin qui subvient au malade encor qu' il n' ait pas causé la maladie, vous n' estes pas l' auteur de sa depravation, mais ne laissez pas de l' en purger par bons et salutaires remedes, et ce d' autant plus volontiers que de ceste cure dépend non seulement le lustre, mais la force et la grandeur de vostre couronne...

le prince, qui desire vivre en paix et y tenir son peuple, doit tousjours estre préparé pour la guerre. Tout se conserve par deux moyens : par la vaillance contre l' ennemy et par la concorde entre les subjects. Les empires ne se maintiennent point par la paresse, il y faut de l' effort d' esprit et de courage ; ces grands corps ont leurs nerfs, et faut necessairement qu' ils tombent quand on les retranche... sire, tout le monde augure par vostre generosité naturelle que vous serez l' aigle des guerriers, mais pour voler jusques au ciel vous n' avez point de meilleures aisles, que les armes de vostre noblesse. Faites donc, premierement, qu' elles ne se tournent plus contre elles, les mesmes, que ceux qui sont capables de vaincre tout le monde, sous vos auspices, employent leur vaillance ailleurs qu' a s' entre tuer. Tant de

tristes et funestes accidens de querelles et de morts, qui surviennent tous les jours en vostre cour et en toutes les provinces de ce royaume, vous advertissent d' y prévoir et pourvoir soigneusement. Pensés, sire, que les disputes privées des gentilshommes engendrent des ligue, les ligue des guerres civiles, vos commandemens aux commandemens de Dieu pour remedier à ce desordre fatal ; abolissez ceste meschante et damnable pratique des armes, et les employez à leur propre fin, sans qu' il soit permis à personne de les en distraire sous quelque pretexte que ce soit. C' est par là qu' il faut commencer à restablir la discipline militaire entre vos subjects ; tout le reste vous sera puis apres facile...

or d' autant, sire, qu' à l' entretien d' un si grand nombre de gens de guerre, à quoy vous oblige tant la gloire et grandeur de l' empire françois que l' employ de vostre brave noblesse, laquelle n' a jamais eu ni voulu avoir d' autre mestier, que celuy des armes un grand fonds de finances est requis. C' est à vous d' avoir l' oeil et l' esprit non seulement à l' amas mais aussi au mesnagement d' icelles ; car en cela consiste l' un des plus grands et plus importans ordres de vostre estat : l' entretien de vostre maison et de ses officiers, la source de vos liberalitez et les justes loyers, que vostre majesté doit distribuer à ceux qui les meritent, le payement de vostre gendarmerie, armée pour le salut et pour la conservation de vos subjects, non pour leur ruine. Ostez toute excuse, sire, à ces gens qui ne voudroient pas manquer de

couverture aux voleries qu' ils font, pour restablir la discipline militaire et empescher tous desordres. Il faut commencer par là ; car, pendant que la gendarmerie ne sera point soudoyée comme il faut, il ne faut point esperer qu' on puisse tirer d' elle aucun service honorable ny profitable, aucune obeissance parfaite ; les chefs et conducteurs n' auront que reproches des insolences et maléfices du soldat desjà trop licencieux de soy-mesme. Bien payer et bien punir ; à faute de cela, que l' on prepare autant de gibets, que l' on veut armer d' hommes.

Considerant donc bien la necessité que vous avez d' estre exact et diligent en ceste partie, afin de pouvoir fournir à tant de charges où la couronne vous engage. Prenez la peine, sire, de vous faire fidellement instruire en quoy consiste le bien et le

revenu de vostre estat, tant pour le general que pour le particulier. De quelle nature sont les deniers qui entrent en vos coffres et pour quelle fin ils ont esté premierement levez, afin de les y appliquer. Vous souvenant tousjours, au reste, que c' est autant du pur sang de vostre peuple qui ne merite estre employé qu' aux choses bonnes, utiles et honnestes. Faites vous représenter les estats des recettes de chacune generallité que les tresoriers de France de chacune province dressent tous les ans. Vous y apprendrés tout ce qui dépend de vostre domaine et des parties casuelles comme le taillon, cruë et augmentation de gendarmerie, solde de cinquante mil hommes, subventions nouvelles sur les villes closes, entrées de vins, aides, equivalentes, deniers

p358

de dons gratuits et charitatifs, équipolent à decimes, emprunts generaux et particuliers, et tous autres deniers de telle nature qui doivent y estre entierement couchés. Faites vous aussi représenter, pour connoistre vostre ancien domaine, l' estat particulier des peages, maisons royales, chastellenies, traicte foraine, resve, greffes, sceaux, etc. C' est suivant ces estats que les intendans de vos finances font les departemens d' année en année, et, à dire vray, ils ne sçauroient estre mieux dressez qu' ils sont, faites les donc seulement bien observer, en tout et par tout, selon les statuts et constitutions des roys vos prédecesseurs.

Au reste, pour rendre liquide vostre domaine et autres notables parties qui sont alienées il faut trouver des moyens de rembourser les crediteurs, car il n' est point digne d' un prince de violer la foy publique. Vous pouvez, avec justice, incorporer et réunir le tout à vostre couronne, en les desinteressant. C' est le plus bel expedient que vous sçauriez choisir, pour dresser un estat au vray du revenu de vostre royaume, si bien que quand les comptables en conteront il ne faudra plus dresser qu' un seul article, à cause qu' il n' y aura plus de parties de reprise : et par ce moyen leurs comptes seront nets, non broüillés, fardés et subtilizés, et ne verra on plus tant de surçeances,

p359

apostilles et liasses de quittances. Mais ce

reglement comprend une autre partie essentielle, de plus grande utilité que celle dont elle prend naissance : c' est que, par le moyen de la liquidation de vostre domaine, vous abolissez et supprimez une fourmilliere de harpies de vos finances, un escadron de sang-suës de vostre peuple, qui de simples piliers de boutique deviennent seigneurs, et montent, sans autre suffisance que de sçavoir bien dérober, aux plus hauts degrés d' honneur, qui vivent à la reale à mesme le vostre, et s' engraisent de la moüelle de vos subjects. Sire, cinquante ou soixante hommes vertueux et gens de bien, sont capables de manier de grandes finances. Leur science ne devrait estre que de rendre bon et loyal compte. Retranchés toutes les caballes et secrets mysteres d' icelles. La science politique ne consiste point en choses recherchées, et moins que tout le maniment legitime des deniers publics et sacrés...

je ne doute point, sire, qu' on ne vous face curieusement lire les histoires des roys vos prédecesseurs, car c' est d' eux que vous apprendrez plus volontiers la science royale de bien gouverner. Remarqués y, sur ce sujet, que jamais leurs entreprises et conquestes n' ont esté plus détournées que par les artifices et inventions des gens de finances, ne se soucians pas du bien et de la prosperité des affaires de leurs maistres, pourvu qu' ils fissent leur profit. Les voyages, entrepris en Italie, sont capables de vous instruire plainement combien vous devez soigneusement éviter les inconveniens qui viennent de là. Il est plus aisé

p360

d' empescher le mal que de le reparer, quand il est fait. Si vostre majesté le trouve bon : -apres que chacun aura voidé ses comptes, depuis le temps qu' elle jugera raisonnable, et rendu à Caesar ce qui appartient à Caesar, -amnistie generale pour le passé, pour l' advenir, service fidelle ou chastiment exemplaire. Faites, sire, renoistre comme un nouveau siècle d' ordres et de choses ! Reprenés tout à la pure source ; ce qui est le plus antique est le meilleur ; choisissez gens qui vous servent bien, sans tant de façon ; et ne souffrés point que les souffrances mangent le bon d' estat des comptes que l' on vous rendra ! Il ne faut rien laisser derriere, ains que chacun vuide ses mains en vos coffres, aussi tost qu' elles seront pleines. Abolissés toutes finesses et déguizemens, couvertures d' exactions et de pilleries ! Payez bien et vous faites bien payer ! C' est ainsi que vous pouvez amasser de grands tresors

et fournir à de grandes despences. C' est ainsi qu' on prendra plaisir à vous servir, et qu' en espoir de recompense on employera volontiers le bien et la vie aux occasions.

Il n' est rien si royal que de donner ; et pourtant devez vous bien garder que la source de vos liberalitez ne tarisse jamais, afin de le pouvoir tousjours faire. Mais donner avec jugement et à qui le merite, c' est la science particuliere des grands et habiles princes... en un grand estat, comme est celui que vous avez à gouverner, il sembleroit estre tres-utile et expedient que vous y fissiez tenir registre de vos dons, dans lequel fust compris un rapport des actes et merites pourquoy ils auroient esté faits, y adjoustant

p361

encor les précédens, s' il s' en trouvoit, comme pareillement les causes, afin que les lettres des donataires s' adressans à vos officiers, ils n' en delivrasent l' attache que bien a propos, gardant tousjours sur tout, puis qu' ils sont à ce commis et députés, de laisser alterer vostre domaine et diminuer le fonds de vos finances... on ne doit demander des rois que choses honnestes et legitimes, disoit un grand roy. Vous connoistrez bien tost, sire, ce que vous devés donner, et à quelles gens. Ce n' est pas tousjours a ceux qui demandent, mais bien souvent à ceux qui ne demandent point. Les hommes vertueux ne font pas ordinairement grand brigue apres les loyers. Les ames viles les caimandent plus librement...

je ne parle point icy de vostre liberalité. La vouloir retrancher, c' est vous oster ce qu' il y a de plus royal en la royauté... vostre liberalité doit donc estre immense, à proportion de vostre puissance ; mais tousjours guidée de prudence, comme de son oeil, et de zele au merite, comme de son éperon, principalement ès recompenses de la vertu militaire. Ouvrés bien l' oeil, sire, au departement des charges honorables de vostre estat ; sur tout de celles de l' espée et en banissés toute venalité... il n' y a point de monnoye propre à payer l' honneur et à le gagner, que la vertu mesme.

C' est une belle invention et receüe de la pluspart des polices du monde d' establir certaines marques, n' ayant aucun prix en elles-mesmes, pour honorer et recompenser les hommes de singulier et excellent merite... les princes, qui parmi nous et parmi nos

p362

voisins ont institué les ordres de chevalerie, ont eu ce regard. Celui de Saint-Michel, qui a esté long temps en credit en vostre royaume, n' avoit point de plus grande commodité que celle de n' avoir communication d' aucune autre commodité. Cela faisoit qu' il n' y avoit charge ni estat, où vostre noblesse pretendist avec tant de desir et d' affection, ni qualité qui aportast plus de respect et de grandeur. La vertu embrasse et aspire plus volontiers à une recompense purement sienne, et plus glorieuse qu' utile. Louys Xi qui l' establit sçavoit bien cela et, de plus, que rien ne rabaisse tant la grandeur du loyer, que de le communiquer à peu de personnes. C' est pourquoy il voulut en aiguiser l' appetit aux ames genereuses par la rareté, deffendant expressément au dernier article de son instruction d' accroistre le nombre des chevaliers, qui ne fut au commencement que de quatorze nommés en son ordonnance, ores que le prince souverain et tout le chapitre fust de cet advis. Moindre il est, plus il est désiré. La nature et l' attrait des choses rares sont tels. Cela se voit mesme ès jeux de prix : tous courent et un seul emporte la bague. Cela est un aiguillon à la noblesse pour l' inciter à suivre les

p363

actions de vertu, pour la solliciter de faire à qui mieux mieux de beaux et bons devoirs. Il y avoit du temps de nostre grand Roy François Ier de bons et braves hommes en France, comme chacun sçait, et si ce nombre ne fut jamais rempli ; avec jugement du prince sans doute, car puis que ces loyers d' honneur n' ont autre prix que cestuy ci, que peu de gens en jouissent, il n' est pour les aneantir que d' en faire largesse. Plus il se trouve d' hommes qui les meritent et moins en faudroit-il donner, pour n' en corrompre l' estimation. Nous apercevons à quel poinct on est venu par la pratique contraire. Depuis quelque temps voyant le peu de cas que l' on faisoit de l' ordre et de son colier, que l' on appelloit à tous chevaux, plusieurs ont recherché d' obtenir que leurs seigneuries fussent erigées en tiltre de duchés, marquizats et contés, le nombre en est creu de telle sorte que la pluralité en a tout de mesme causé le mépris, et, tout ensemble de la provision du roy Charles IX, par laquelle il estoit ordonné que deslors en avant les duchez, marquizats et contés seroient reünis à la couronne, ores qu' ils n' eussent esté anciennement du domaine, en cas que les ducs, marquis et contes vinsent à mourir sans hoirs masles. Bon frein à

l' ambition de ceux qui sans les meriter desirent ces
grands et magnifiques tiltres dont vostre majesté
doit estre sur tout jalouze, d' autant que plus elle
aura de moyens exquis pour recompenser la vertu, plus
elle sera servie et assistée d' hommes vertueux, qui
comme astres rechercheront la lumiere de leur soleil.
Vous estes, sire, la fontaine de toute dignité, tant

p364

suprême que subalterne ; vostre grandeur, laquelle
est par dessus toute éminence, est le principe et
l' origine non seulement de la gloire, mais aussi de la
felicité humaine laquelle dépend principalement du
saint et entier exercice de la justice. La puissance de
la création des magistrats est la plus singuliere
marque de la majesté ; et partant ne faut-il point
douter qu' elle n' appartienne à vostre soing, non à la
faveur du peuple... ainsi tous officiers sont proprement
vostres, encor qu' il y en ait assés en ce royaume
qui ne sont point appelés royaux, non pour ce que
leur jurisdiction tire d' ailleurs que de vous son
autorité, mais d' autant qu' ils n' en sont créés que par
moyen, à raison des fiefs appartenans à vos seigneurs
et gentilshommes auxquels est attachée la
jurisdiction. Car tout ainsi que tous les fiefs ont
leur origine de vostre couronne, ainsi toutes leurs
juridictions de vostre puissance, comme en pareil
celles des marchands et des communautés ; ne plus ne
moins qu' au corps humain toutes les fonctions propres
et separées des membres ne dépendent que de l' ame.
C' est donc à vous proprement qu' il apartient de faire
choix ou de tenir la main à ce qu' il soit bien
et legitimement fait de magistrats prudens, bien versés
en la connoissance des hommes et des affaires, amateurs
du bien public et connus tels par experience ;
c' est à dire de gens qui puissent, sçachent et
vueillent bien exercer leur charge, suivant ce conseil
de Jetro donné à Moyse : choisi d' entre tout le
peuple des personnes sages, qui craignent Dieu,
qui aiment la verité et hayssent l' avarice. Il est
bien vray, que c' est un grand

p365

heur quand le peuple approuve ceux qui desja sont
approuvés du prince, car ce consentement leur crée
une double obligation : de s' acquiter dignement de
leur devoir pour satisfaire au jugement que l' un et

l' autre ont fait de leur preud' hommie et suffisance...
entre toutes les choses necessaires aux republicues,
aux royaumes, aux empires, soit en temps de paix,
soit en temps de guerre, la principale c' est la
justice, que l' on peut à bon droit appeller la science
civile des rois où ils puisent la connoissance de ce
qui est bon et raisonnable, le thresor du droit et de
l' équité qu' ils departent et communiquent à leurs
peuples, tant par eux-mesmes que par leurs ministres, la
vertu qui produit toutes les autres vertus et qui
seule embrasse tout ce qui regarde le public et le
particulier. Il ne nous seroit pas permis de vivre entre
nous, c' est à dire en societé, sans elle, et fort a
propos, dit Tite Live : qu' une multitude ne se peut
amasser en corps de peuple par autre moyen que par
les loix. Disons plus outre avec Platon que, comme
l' ame vivifie le corps cependant qu' elle y demeure
et quand elle s' en absente il se dissout au contraire
et retourne à ses premiers élémens, la justice aussi
soutient et fait durer l' estat, mais si elle est
esteinte ou opprimée, c' est force qu' il tombe et soit
renversé. Une cité peut bien subsister sans murailles,
mais non sans loix. L' Homere qui sçavoit tout, a dit
bien à propos d' elle :
elle mesme deffait des hommes de ce monde,
les grand' s communautés, elle mesme les fonde.
Elle les deffait, si on l' abandonne, car à cause

p366

des injustices principalement sont transportés les
royaumes d' une gent à l' autre. Elle les conserve, si
on la conserve, et leur est ce qu' estoit à la ville de
Troye l' image de Pallas, car elle établit le throsne
et en augmente la puissance. Pour ce que les
romains entre tous les peuples en furent grands
observateurs leur estat s' est ainsi augmenté et a si
long temps duré. Aussi ont-ils plus gagné de nations
par leur equité que par leurs armes. Pressés la donc,
sire, comme le lien de vos peuples et le ciment de
vostre empire, comme la felicité interieure et
exterieure ; interieure, car elle est capable de former
toutes sortes de vertus : l' innocence, l' amitié, la
concorde, la pieté, la religion, l' humanité ;
exterieure, car elle pacifie la terre et la mer, fait
regner la tranquillité et la securité par tout. à cause
d' elle, qui permet à chacun de garder et retenir ce qui
luy appartient, les années sont meilleures qu' à cause
de l' abondance des fruits.
Il y a des vertus qui sentent principalement la
principauté. La justice tient entre elles le premier
rang, et pour ceste cause le sage Homere donne

comme epithete propre aux roys, qu' ils sont occupés et employés parmi le droit ; exercice qui leur convient si bien que rien ne les orne plus dignement. De vray ils doivent bien la maintenir puis qu' elle les maintient, bien la servir puis qu' elle leur sert tant. Leur premiere institution a eu ce but. Ils ne furent onc establis pour autre chose... ceste obligation mutuelle d' entre vous et vos subjects, sire, est la raison principale qui vous doit

p367

obliger a remettre les jugemens en leur entier, à juger vous mesme de plusieurs choses, des grandes et extraordinaires principalement, si le cas y eschet, ne fust-ce que pour l' exemple... le prince qui ne veut point promener un diademe sourd et muet, comme l' on dit, doit estre bien versé en la connoissance des affaires d' estat et de justice, voir de ses propres yeux, ouyr de ses propres oreilles... voila donc, sire, l' occupation et la fin principale des roys en la justice... or, sire, vous pouvés vous en acquiter par vous mesme, comme j' ay dit, et par vos officiers, comme je vay dire. Mais ne pensés pas estre totalement déchargé, pour vous estre remis de ce fardeau, qui proprement est vostre, sur ceux qui vous en doivent soulager, car vous estes tenu à conte devant Dieu des fautes qu' ils commettront si vous pechés sciemment en leur élection, puis qu' elle dépend de vous. Vous répondez en vostre propre nom des iniquités qu' ils feront en l' exercice de leurs charges si vous ne tenés la main, en tant qu' en vous est, à le rendre juste et legitime. Songez en vous mesme de fois à autre, puis que vous avez esté si agreable à Dieu qu' il vous a choisi pour son lieutenant en terre, combien vous estes obligé de faire que sa volonté soit faite, c' est à dire, que la justice soit sincerement distribuée à vostre peuple par chaque magistrat... c' est à vous, sire, qu' il appartient et qu' il touche principalement de les r' affermir. Il vous est bezoin pour cet effet de chercher et d' inventer tous moyens legitimes afin de retrancher la venalité des magistratures, sinon seule au moins premiere cause de

p368

tout desordre en la justice, fontaine de toute meschanceté, principe et fin de toute iniquité.

L' ambition des hommes fait que ceux qui sont exposés en vente trouvent beaucoup d' acheteurs indignes de posséder ce qu' ils achètent. Quand mesme les offices ne sont point vénaux il se rencontre assés de gens qui s' efforcent d' y parvenir par presens et par corruptions... les offices de judicature sont proprement destinés pour servir de loyer à la preud' hommie et à la vertu, et faut si l' on veut que tout aille bien selon le train de la raison, que tous ceux qui auront confiance de suffisance et de merite y puissent aspirer et parvenir. Autrement, qui desirera estre du nombre des gens de bien et mettre ses enfans apres soy au mesme chemin, si la valeur et la bonté n' ont prérogative ni avantage quelconque, ains, qui pis est, portent préjudice à l' avancement de fortune que l' on appelle ?

L' historien Vopiscus, en la vie de l' empereur Aurelian, remarque pour un signe de la declinaison de l' empire que sous luy les offices commencèrent à estre vénaux et à se donner aux richesses, non aux hommes...

voil pour ce qui regarde la creation de vos officiers, à laquelle vous devés avoir l' oeil d' autant plus soigneusement, que l' abus y est maintenant plus

p369

grand, mais encore plus pour les astraindre à s' acquiter fidellement de leurs charges. Car pour dire beaucoup de mal-versations, en peu de mots, il arrive en beaucoup d' endroits ce que Tite-Live a noté en la compagnie perpetuelle des juges de Cartage que, qui en avoit un pour ennemi, le mesme les avoit tous. Quelques uns ont mis cela entre les causes de la subversion de ceste republique. Donnés ordre, sire, que cela ne soit point, et commandés à tous vos magistrats qu' ils se souviennent perpetuellement qu' en la ville de Thebes il y avoit des images de juges qui n' avoient point de mains, et que celle du président d' iceux avoit les yeux bandés, pour donner à entendre que la justice ne doit estre ni concussionnaire ni favorable. Rangés les souverainement à juger selon les loix et ordonnances, sans s' en pouvoir aucunement departir sous quelque pretexte que ce soit. Il faut que les loix commandent aux magistrats, non pas les magistrats aux loix... c' est un grand repos d' estre assuré d' avoir bonne justice.

Nous experimentons en tout et par tout que le dire de Platon est tres veritable : qu' entre ceux ou il y a plusieurs loix il y a plusieurs procès, et aussi des moeurs malignes, car de là naissent haines, dissensions, et querelles, desquelles bien souvent on vient aux voyes

de fait et aux meurtres... o ! Que ce nous seroit un grand bien si les nostres se pouvoient reprendre à la source ! Il y a trop de stile de proceder parmi nous. Le vin perd toute sa force en une si grande quantité d' eau... Charles Ix, vostre prédecesseur, pour faire cesser ceste vilaine demangeaison de chicanerie,

p370

ordonna que celui qui voudroit commencer un procès consignerait et payeroit pour le fisque du roy deux escus, lesquels il recouvreroit s' il estoit jugé qu' a bonne et juste cause il l' eust intenté, sinon qu' ils y demeureroient. Mais outre que cela ne dura gueres long temps, ce remede estoit petit contre une maladie si grande et si invetérée. Ici j' adjousterois volontiers cestuy-ci : d' oster tous émolumens au sacré exercice de justice que vous devés gratuitement à vos subjects, tant par vous que par vos ministres, car, cependant que l' on gagnera à la prolongation des affaires, qu' il y aura tant de gens occupés avec salaire les uns pour instruire, les autres pour solliciter, les autres pour juger les procès, ils seront tousjours fomentés et entretenus comme par la chaleur de mille et mille inventions. Il n' y a vice plus dangereux en ceux qui manient les affaires publiques que l' avarice, et y vaquer pour le profit n' est pas seulement deshonneste, mais méchant. Obvyez y, sire, si vous desirez estre bien servi, et faites aimer a vos sujets la vertu pour l' amour d' elle-mesme.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)